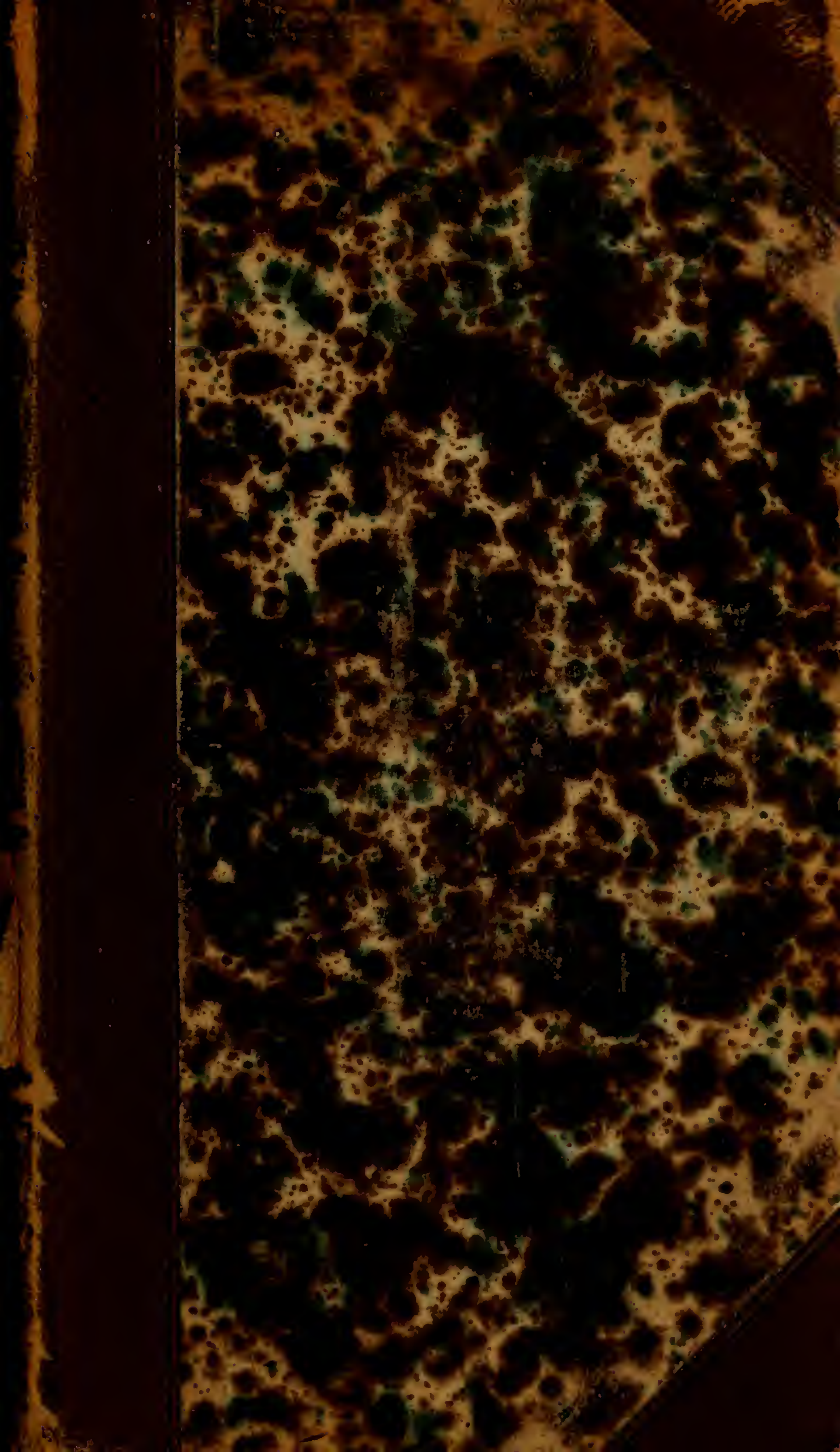
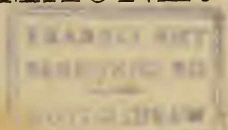


à Mr Vattemare pour l'Institut national des Etats Unis, hommage de l'auteur.

LA BELGIQUE

ET

L'ALLEMAGNE.





IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

LA BELGIQUE

ET

L'ALLEMAGNE,

PAR

Pierre Charles Joseph.

M. LE BARON DE MENGIN-FONDRAGON,

Auteur de divers ouvrages littéraires.



PARIS.

DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—

1843

Au vertueux et philanthrope Chrétien Mr Vattemare
De la part de l'Auteur.

BELGIQUE.



Depuis longtemps je désirais connaître la Belgique, province intéressante, et qu'on peut appeler, ainsi que la Hollande, l'*Italie du Nord,* à cause des grands peintres qu'elle a produits, et le *Trésor de l'Europe*, si l'on considère la richesse de son sol, l'industrie de ses habitants, la perfection de son agriculture, et la variété de ses produits : avantages, au reste, qu'elle partage avec la Flandre française (aujourd'hui le département du Nord), pays limitrophe, et dont Lille, comme on le sait, était jadis la capitale.

LILLE.

Avant donc de pénétrer en Belgique, je demanderai à ceux qui voudront bien lire cette esquisse de voyage, la permission de m'arrêter un instant à Lille, lieu de

ma naissance. Ils m'approuveront, j'en suis sûr, par attachement pour leur propre patrie.

En effet, ce mot *patrie* inspire tant d'intérêt à toute âme bien née! il rappelle à l'esprit de si doux souvenirs ! Tant d'objets y ont charmé les premières années de notre existence, qu'il est bien peu de personnes qui n'aiment à se les rappeler ; surtout lorsque le sort nous en a éloignés, et que notre âme, agitée par les tempêtes, a éprouvé des chagrins et a été froissée par quelque peine.

D'ailleurs, dans l'adolescence tout est joie, bonheur, imprévoyance. A la première époque de la vie les plaisirs sont si purs et si vifs, les affections sont si sincères, l'amitié est si naïve, si confiante, l'attachement est si profond, si inaltérable, que les amis de l'enfance sont presque toujours ceux de toute notre vie!

La raison en est simple : le rapport de l'esprit et des caractères forment seuls les liaisons du premier âge. A cette époque de la vie nul motif intéressé, nul sentiment hypocrite ne nous portent les uns vers les autres. Tout alors est ingénuité, sincérité, franchise. On ignore la feinte et l'on ne sait dissimuler ni ses sympathies, ni ses antipathies. Si l'on se sent du penchant pour quelqu'un, c'est qu'on se trouve avoir avec lui des rapports de goûts, et si l'on se recherche, c'est que véritablement on se convient.

C'est donc à Lille que j'ai formé mes premières liaisons. C'est là que j'ai compris les premières affections du cœur, et que j'ai connu pour la première fois la douce et tendre amitié. Don si précieux et si rare partout et en tout temps!

En outre, si je réclame la permission de commencer cette excursion par Lille, c'est que, bien qu'elle appartienne à la France depuis Louis XIV, qui en fit la conquête, ses mœurs et ses usages rappellent encore ceux des Pays-Bas dont elle fit longtemps partie, et conserve le souvenir des comtes de Flandre, ses souverains, auxquels elle dut sa naissance, et qui en firent depuis une de leurs plus opulentes cités.

ORIGINE DE LILLE.

« Ce mot *Isle,* dit Guichardin, est purement fran-
« çois, et dict des latins *Insula,* d'autant que (comme
« aucuns escrivent) cette ville fut jadis posée au mi-
« lieu des estangs, marais et palus. . . . .
« . . . .
« d'autres tiennent qu'elle prit ce nom pour les petites
« îles qui l'avoisinoyent et qui étoyent ès eaux qui lors
« abrevoyent cette contrée. » (Page 389, *Descrip. des Pays-Bas,* de Guichardin.)

Cette dernière opinion est la véritable; car, au centre de la ville actuelle, existe en effet une île, formée par la rivière de la Deule, et qui donna son nom à la ville. Elle fut d'abord habitée par de pauvres pêcheurs, puis elle devint le noyau de la cité qui s'étendit autour d'elle.

SA FONDATION.

« Ceste ville, dit le même auteur, fut fondée par le
« comte de Flandres, Baudouin, surnommé le *Barbu,*
« l'an 1007, et d'autant que son fils Baudouin, dit le
« Débonnaire, nasquit en ce lieu, et porta aussi le

« surnom de L'Isle, lequel l'ayma et la chérit et fa-
« vorisa pour estre son pays et lieu de naissance, et
« l'augmenta à son possible, et l'enceignit de murailles. »
(*Id.* p. 389.)

Il y avait anciennement encore des ruines d'un châ-
teau, dit de *Bucq*, qui, suivant Guichardin, était le
premier manoir et *le dernier* « où se tenoyent les sei-
« gneurs qui avoient la garde de ce pays pour les roys
« de France. Au commencement ces seigneurs s'appel-
« loyent Forestiers, d'autant qu'ils estoyent gardiens
« des forêts, et depuis (comme dit avons), ils parvien-
« drent à très-haut degré d'honneur et d'authorité, et
« furent faits comtes héréditaires de la province. (*Id.*
p. 189.)

« En cette ville réside et sied la chambre des comptes
« de Flandres, semblable à celle qu'avons dit est à Bruxel-
« les. Il est vrai que cette cy a et plus grande autorité,
« et plus grand maniement et plus grandes préémi-
« nences ; ayant sous elle plusieurs régions, obligées à y
« venir rendre leurs comptes, à sçavoir tout le pays de
« Flandres, les comtés d'Artois et de Hainaut, les villes
« de Valenciennes, de Tournay et Tournesis, Namur,
« et la seigneurie de Malines : et jadis y souloit res-
« pondre aussi la Franche-Comté, où depuis a été dres-
« sée une chambre des comptes. Au commencement ce
« magistrat fut estably comme siége de justice, servant et
« d'ouïr les plaintes du peuple et lui faire droict ; mais
« le duc Jean, son fils, voyant que ce siége ne suffisoit
« pour vuider tant d'affaires, le divisa, en fait deux, et
« establit à Gand le conseil par nous descrit cy dessus,
« pour décider des querelles et procez de ses subjects,

« et à cettuy de L'Isle il laissa la cognoissance du re-
« venu, provenant du patrimoine du prince, d'ouïr les
« comptes et donner descharge aux Thrésoriers qui au-
« royent rendu raison de leur charge (1).

(1) Jusqu'en 1312, les châtellenies de Lille, Douai et Orchies avaient fait partie des États généraux de toute la Flandre; mais à cette époque le comte Robert les céda, avec celle de Béthune, au roi de France Philippe-le-Bel, qui s'en était emparé en 1305, à titre d'hypothèque.

Elles restèrent sous la domination immédiate des rois de France, leurs seigneurs suzerains, jusqu'en 1369, époque où le roi Charles V les rendit à Louis de Masle, comte de Flandre, en faveur du mariage contracté par Philippe de France dit *le Hardi*, son frère, duc de Bourgogne, avec Marguerite de Flandre, fille et unique héritière du dit Louis de Masle.

Ce fut un bonheur pour ces villes d'avoir été sous la puissance des rois de France, pendant ces 64 âns; car ce fut pendant ce laps de temps que les gens de métiers et la populace effrénée des villes de Bruges et du Francq, celles d'Ypres, de Courtrai et de Gand, toujours révoltés contre leur comte, Louis de Crécy, qu'ils emprisonnèrent deux fois, mirent en pièces toute la noblesse de Flandre, en haine de son attachement et de sa fidélité à ce prince, et ils la détruisirent au point qu'on ne l'a plus vue reparaître en corps, depuis que Jacques Artevelle lui porta le dernier coup en 1344, par l'établissement des membres de Flandre, qui ne furent changés que par une ordonnance impériale du 5 juillet 1754.

Toutefois d'autres prétendent qu'il n'est pas vrai que ce soit Jacques Artevelle qui, en 1343, ait établi en Flandre les membres de Gand, Bruges et Ypres. Les historiens du pape font mention de ces trois membres de Flandre avant le temps de la puissance d'Artevelle; Mayer en parle sous les années 1317, 1322, 1323, 1326. Il en parle sans en marquer les noms, sous les années 1317, 1323, 1326; mais il dit, sous l'année 1322, que les trois membres sont Gand, Bruges et Ypres.

« La ville de L'Isle, durant les troubles, est demeu-
« rée florissante, et les citoyens bons subjets du roy
« d'Espagne, combien qu'elle n'a voulu recevoir ses
« garnisons, gardans leur ville avec leur propre bour-
« geoisie. Encore que plusieurs embusches leur ayant
« été mises tant par ceux de Flandres, comme par les
« Espagnols. Entre autres, en l'an 1580, ceux de Gand
« dressèrent une entreprise sur cette ville avec ponts
« et eschelles, pensant bien (aydés des intelligences
« qu'ils y avoyent) la surprendre d'un bon matin. Mais
« ils furent trop tost descouverts, et tourna ce dessein
« en fumée : dont en fut inculpé un Jean Drumez, mar-
« chand notable de ladite ville, et quelques autres.
« Drumez, convaincu par sa confession propre, fut dé-
« capité, autres pendus, et quelques-uns moins chargez,
« bannis, ou, selon leur coutume, congédiez par bil-
« lets. » (*Id.* p. 390, addition.)

ORIGINE DU MOT FLANDRE.

« Corneil Schepperus, suivant Guichardin, men-
« tionné cy dessoubs pour un fort sçavant homme, et
« de jugement subtil, gentil et aigre, estoit d'opinion,
« que le nom de Flandres descend de ce vocable allemand
« *Flaiddren*, qui signifie flesches, ce qui a pleu à plu-
« sieurs, et entre autres à Pierre Nannie, auteur loua-
« ble, ainsi qu'il se montre au dixième livre de son
« œuvre ; d'autant qu'en ce pays on usoit d'arcs et de
« flesches jadis, tant pour la nécessité qui contraignoit
« les habitans, que pour le plaisir qu'ils prenoyent en
« cest exercice. » (*Id.* p. 345.)

Ce plaisir, cité par Guichardin, subsiste encore en Flandre, et chaque village conserve encore ses jeux d'arcs et d'arbalètes.

ANCIENNES LIMITES DE LA FLANDRE.

Cette province était autrefois bornée par l'Océan et par les rivières de Somme et de l'Escaut ; elle comprenait sept villes principales, savoir : Arras, chef-lieu de toute la Comté, Gand, Bruges, Ypres, Saint-Omer, Lille et Douay ; mais depuis les mariages qui se firent entre les princes français et flamands, plusieurs parties furent démembrées de ce comté, et elles composèrent ce qu'on nomma depuis le comté d'Artois. (*Id.* p. 346.)

CHATELLENIES DE LA FLANDRE.

Toute la Flandre était divisée en 30 siéges de justice, ayant prééminence de bailliage ou prévôté, qu'en latin on appelle *fora* ou *conventus juridicos*, et qu'on nomme en français châtellenies, lesquelles avaient chacune à part autorité sur le comté de Flandre. « Auquel pays, « dit Guichardin, sont les 4 principales bannières des « Ours (1), qui sont les enseignes et armoiries de quatre

(1) Je ne sais à quelles sources a puisé Guichardin, lorsqu'il parle de ces quatre principales bannières des ours, comme étant les armoiries des quatre barons principaux dont il désigne les familles, et qui, suivant lui, étaient celles de Soncèle, Cisoing, Heine et Boulaer. Mais voici à ce sujet ce qu'on trouve dans le Mémoire de M. Dugué de Bagnols, intendant de Flandre, sur la *généralité de Flandre*, dressé en 1698 par ordre de M. le duc de

« barons principaux et anciennes familles du comté,
« qui sont celles de Pamêle, Cisoin, Heine et Boulaer :
« il y a encore (comme dit Mayer) autres dix-huit baronnies, mais lesquelles semble qu'ayant été érigées nouvellement, d'autant qu'il n'y a pas longtems (ainsi « que disent ceux du pays), qu'en Flandre n'y avoit « point d'autre baron que les comtes mêmes ; et à l'imitation de la Court de France, il y a aussi 12 pairs « en Flandres, quoy qu'aucuns (sans nulle raison ou « vérisimilitude) veuillent dire que la France les a créez « à la façon et imitant la police flamande, laquelle est « plus ancienne que celle des François, tant ainsi que « que l'ordre de la Toison a esté plustôt institué que « celuy de Saint-Michel. » (*Id.* p. 348.)

DU PAYS DE FLANDRE, DIT GALLICAN OU FRANÇAIS.

« En ce quartier, dit Guichardin (Flandre gallicane), « sont les bonnes et belles villes de L'Isle, de Douay et « d'Orchies, et la puissante seigneurie de Tournay et « pays Tournésy, avec autres lieux et places qui ne « sont point à mespriser. Ses Estats consistent en quatre « chefs qui s'appellent hauts justiciers (1). » (*Id.* p. 388.)

Bourgogne. ‹ Les quatre principales terres sont celles de Phalempin, Cisoing, Wavrin et Commines. › De tout temps, y est-il dit, les armes des quatre terres sont timbrées du bonnet de *baron*.

(1) Voici également ce qu'on trouve dans l'*Exposition des ecclésiastiques et des nobles*, imprimée par eux en 1757 (p. 18).

Le seigneur de *Phalempin* était capitaine du château de Lille,

Ces quatre hauts justiciers avaient chacun leur juridiction ou bailliage, d'où naquirent ensuite les grands baillifs de la Flandre française, qui, jusqu'à notre ré-

office qui avait été inféodé et attaché à la seigneurie de Phalempin. Le roi en était seigneur.

Le seigneur de *Cisoing* était premier baron de Flandre, qualité dont se parait encore le prince de Soubise avant 1789.

Le seigneur de Wavrin était sénéchal de Flandre, à compter de *Hellin de Wavrin*, qui tenait cet office dès l'an 1221.

En 1414, le seigneur de Commines, de la maison de la Clyte, était fils de Nicolas Ier, souverain baillif de Lille, en 1369. Il était, en 1414, châtelain de la *Motte-aux-Bois*, et fut, en 1424, établi souverain baillif de Lille.

La maison de la Clyte était des plus nobles et des plus anciennes de Flandre, et le célèbre historien Philippe de Commine était de cette maison.

Celles de Wavrin et de Cisoing étaient aussi des plus nobles et des plus anciennes de Flandre.

En 1413 et 1414 la terre de *Phalempin* appartenait aux princes issus du mariage de *Jeanne de Luxembourg*, châtelaine de Lille, et d'*Antoine de Bourgogne, duc de Brabant*, frère du duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur. Cette terre était entrée dans la maison de *Luxembourg* par le mariage de Guyotte, châtelaine de *Lille*, avec *Valeran de Luxembourg*, second du nom. Les ducs de Brabant, *Jean et Philippe de Bourgogne*, seuls enfants d'*Antoine*, frère du duc de Bourgogne, *Jean-sans-Peur*, et de Jeanne de Luxembourg, moururent tous les deux sans postérité légitime. Le fief de la châtellenie et la seigneurie de Phalempin retournèrent dans la maison de *Luxembourg*, d'où, par le mariage de *Marie de Luxembourg*, fille de Pierre de Luxembourg, second du nom, *comte de Saint-Paul*, avec *François de Bourbon*, *comte de Vendôme*. Cet héritage a passé ainsi dans la branche régnante de la maison de Bourbon, et voilà comment le roi de France était un des quatre barons de la Flandre française ci-dessus désignés, lesquels ont toujours été nommés *les quatre seigneurs hauts justiciers de la province*.

volution de 1789, eurent avec les magistrats l'administration de la province en souvenance de la souveraineté des anciens comtes de Flandre, et parce que cette province, lors de sa réunion à la France, conserva, comme pays d'État, le privilége de s'administrer d'après ses anciennes lois et coutumes (1).

(1) Voici à ce sujet l'arrêt du conseil d'état, qui a été prononcé le 1[er] août 1707, sur l'avis de M. Dugué de Bagnols, intendant de Flandre.

« Vu, est-il dit, par cet arrêt, le procès-verbal envoyé à *sa majesté par le sieur Dugué de Bagnols* (ce procès verbal contient les dires des ecclésiastiques et nobles d'une part, et des baillifs des quatre seigneurs hauts-justiciers de la province de Lille d'autre part, et exposition de leurs prétentions respectives).
« Ensemble, continue l'arrêt, l'avis du sieur Dugué de Bagnols,
« duquel il résulte que lesdites contestations sont une suite du
« procès qui dure depuis long-temps entre les parties, et dans
« lequel il s'agit de savoir à qui doit appartenir la direction
« générale des affaires de la province ; lesdits ecclésiastiques
« et nobles prétendant avoir une autorité égale à celle des
« baillifs ; et ces derniers prétendent, au contraire, être en
« possession de l'avoir seuls, sauf auxdits ecclésiastiques et
« nobles à ne pouvoir être imposés, sinon de leur consente-
« ment, et à être leurs députés appelés à l'audition des comptes
« des impositions dans lesquelles lesdits ecclésiastiques et no-
« bles ont contribué.

« Sa Majesté étant en son conseil, a ordonné et ordonne
« qu'en attendant le jugement définitif d'entre les parties, con-
« cernant la direction générale des affaires de la province, et
« sans préjudice de leurs droits respectifs, les ecclésiastiques et
« les nobles seront maintenus dans la possession actuelle où ils
« sont de ne pouvoir être imposés qu'après y avoir donné leur
« consentement, et d'être leurs députés appelés à l'audition des
« comptes ou impositions auxquelles ils auront contribué, et

Lille, située à 8 lieues de Douay, et à 4 de Menin, est belle, grande, populeuse, et une des plus fortes cités de France. Ses fortifications sont l'œuvre du célèbre Vauban, ainsi que sa citadelle, laquelle peut à elle seule contenir 10 mille soldats, et est le chef-d'œuvre de ce grand homme.

Au centre de cette citadelle est une place, vaste et carrée, à laquelle aboutissent les différentes rues qui séparent les casernes. Sur un des côtés du rectangle est l'église, l'hôtel du gouverneur et celui du commandant. En face se voit l'arsenal et les logemens de l'état-major.

Un cavalier, d'une grande élévation, domine la ville et peut la foudroyer au besoin ; en outre, ses doubles remparts, ses deux rangs de fossés, ses ouvrages avancés et la facilité qu'elle a d'ouvrir ses écluses et d'inonder tous ses environs, la rendent presque imprenable.

On sait que le maréchal de Boufflers, en 1708, la défendit pendant trois mois, ainsi que la ville, contre le prince Eugène, le prince de Nassau-Frise, et 50,000

« qu'au surplus les baillifs des quatre seigneurs hauts-justiciers « seront pareillement maintenus dans la possession actuelle où « ils sont, d'avoir seuls la direction générale des affaires de la « province. Et, en conséquence, QUE LES DITS BAILLIFS, SEULS, « ET SANS L'INTERVENTION DES DITS ECCLÉSIASTIQUES ET NOBLES, « NI DE LEURS DÉPUTÉS, feront les impositions, répartitions et « mandements, et jugeront les difficultés qui surviendront « dans l'exécution. »

Or, l'arrêt ci-dessus n'a été rendu que sur l'avis d'un magistrat du mérite de M. Dugué de Bagnols, qui ne le donna qu'après le plus ample examen, et sur les écrits des parties les plus multipliées et les plus étendues.

hommes. On sait aussi qu'ayant invité ces princes à dîner, après la capitulation signée, il ne put leur offrir pour tous mets que deux plats de viande de cheval. On sait également que Louis XIV, en récompense de la valeur et du talent que montra cet homme de guerre pendant ce siége long et mémorable, le fit pair de France (1), et donna à son fils la survivance de son gouvernement de Flandre. Une esplanade immense sépare la citadelle de la place.

Lille qui, avant la révolution de 1789, contenait déjà environ 70,000 habitants, possède peu d'édifices remarquables; néanmoins tout son ensemble compose une des plus belles villes de France. Ses rues sont larges et bien percées, mais ses maisons construites en briques comme dans toute la Flandre, ne sont pas assez élevées généralement. La foule qu'on rencontre dans les rues annonce une grande activité; de nombreuses voitures de roulage, chargées de toute sorte de marchandises provenant de ses manufactures, prou-

(1) Alors les pairs de France étaient peu nombreux, et jouissaient d'une considération d'autant plus grande qu'ils étaient tous pris dans la haute noblesse, et que cet honneur ne s'accordait que comme une haute récompense. Aussi, quoique bien inférieurs, il est vrai, aux anciens 12 pairs de France, seigneurs presque aussi puissants que le roi lui-même, et égaux entre eux, comme l'indique le mot *pairs*, ils dépassaient d'autant les pairs de nos jours, mélange, comme on sait, de toute sorte de condition, et ne représentant en effet ni noblesse ni même aristocratie d'argent. C'est une institution bâtarde, hermaphrodite, qui n'est plus qu'une seconde chambre démocratique. Dès lors plus de contrepoids dans la balance politique.

vent le grand commerce et l'industrie de ses habitants ; enfin de nombreux équipages, et beaucoup de vastes et beaux hôtels où se déploient le luxe et l'élégance, attestent sa richesse.

Le théâtre, bâti sous l'intendance de M. de Calonne (1), est isolé et construit au milieu d'une place dite la *petite place*. Un trottoir en dalles fait le tour extérieur de l'édifice qui est bordé de boutiques et surmonté d'une balustrade à l'italienne.

On y entre par un péristyle de six colonnes, et deux escaliers en face l'un de l'autre, larges et commodes, mènent aux loges.

La petite place est contiguë à la grande place (ou place d'armes) et n'en est séparée que par la bourse, édifice carré, assez ancien, entouré de galeries à jour et cintrées, soutenues par des colonnes de grès, et sous lesquelles les négociants s'assemblent pour traiter de leurs affaires.

La grande place forme un rectangle de 420 pieds de longueur sur 220 pieds de largeur. Elle sert tout à la fois de marché et de lieu de parade aux troupes de la garnison, lors des revues. Sur le côté méridional s'élève un corps-de-garde d'assez belle apparence, au-dessus duquel est placé une horloge qui, la nuit comme

(1) M. de Calonne, depuis contrôleur-général des finances, avait de grands et magnifiques projets d'embellissement pour la ville de Lille. Il les fit connaître à mon père, alors grand-baillif de la Flandre française. Malheureusement il en fut empêché par la révolution, qui s'étendit bientôt après sur notre malheureuse France, où elle ne laissa debout que le crime et l'impiété, la terreur et des ruines.

le jour, indique les heures, par le moyen d'un cadran lumineux et transparent. Il existait avant celui de l'hôtel-de-ville de Paris.

En face de la *petite place*, mais au delà de la grande place, et sur une autre petite place, dite de la Comédie, parce que l'ancien théâtre y était autrefois bâti, se voit l'ancien palais des comtes de Flandre. C'était un château fort, construit en briques, flanqué de tours et entouré jadis de fossés. Depuis, il fut appelé le *palais des États*, parce que là s'assemblaient les états de la Flandre. Mais depuis la révolution de 1789, qui, comme un vaste incendie, dévora toutes les coutumes anciennes et respectables des provinces, ce palais fut converti en simple hôtel-de-ville. Un beffroi, de forme gothique, bien que moderne, surmonte maintenant une des portes vraiment gothique de ce vieux et respectable édifice, dont le pont-levis a cessé toutefois d'exister ainsi que les fossés qui, jadis, en faisaient le tour.

Le plus beau quartier de la ville est celui qui est traversé par la rue royale et par les rues transversales qui la coupent à angles droits et sont tirées au cordeau. La rue royale, surtout, est remarquable par sa longueur et par ses nombreux hôtels, parmi lesquels se distingue l'ancien hôtel de l'intendance, aujourd'hui l'hôtel de la préfecture.

L'hôtel du lieutenant général commandant la division, est situé à peu de distance de la préfecture, dans la rue dite *Française*, qui mène aux anciennes prisons de la ville, corps-de-logis carré, à chaque fenêtre duquel pendait jadis une bourse que les prisonniers

faisaient descendre pour recevoir les aumônes des passants charitables ; usage ancien et que j'ai vu également à Rome à la prison du Capitole.

La rue Française mène aussi à un assez beau pont, appelé *Pont-Neuf*, jeté sur la rivière de la Deule, laquelle traverse une partie de la ville. Ce pont a l'avantage de servir à la fois de passage aux voitures qui vont dessus et à celles qui passent dessous ses arches : parce que les deux rives de la Deule étant plus basses que cette portion de la ville qu'elle traverse, les maisons, qui bordent ses quais, sont également construites plus bas que les rues qui les avoisinent. De sorte que deux des arches du pont servent au passage des voitures qui longent lesdits quais, tandis que le pont lui-même sert à réunir les deux quartiers séparés par la rivière et à faire passer les voitures et les piétons de la rue Française à la rue de la Magdeleine, qui en est le prolongement.

Sur le quai occidental de la Deule, dont je viens de parler, non loin des remparts nord de la ville, existent encore les anciennes et belles écuries, dites *des États*. Elles contenaient jadis, lorsque la province se régissait elle-même, jusqu'à soixante étalons, achetés et nourris aux frais de la province, pour l'amélioration de ces belles races de chevaux flamands, qu'on admire encore.

En face de ces écuries, de l'autre côté de la Deule, se voit l'hôpital général, vaste et bel édifice non achevé, qui peut contenir pourtant 5,000 pauvres environ. On y reçoit tous les vieillards indigents et les enfants trouvés. On apprend à ceux-ci différents métiers ; et,

à l'âge de 18 ans, ils en sortent avec un trousseau et avec un état capable de les faire vivre en travaillant.

Cet hôpital, outre les dons considérables qu'il reçoit des âmes bienfaisantes et nombreuses de Lille, jouit d'un revenu annuel d'environ 100,000 francs.

Avant la révolution de 1789, la cité pieuse de Lille était remplie d'établissements de bienfaisance, et ce noble zèle de secourir l'indigence et l'infortune a toujours rempli le cœur compatissant de mes compatriotes. On y comptait plus de cinquante fondations de charité, parmi lesquelles se distinguaient l'hospice appelé *l'hôpital comtesse,* parce qu'il fut fondé par la comtesse Jeanne de Flandre, dans le but d'y recueillir des vieillards, qui y étaient parfaitement bien traités et servis même en argenterie. La maison, dite la *noble famille,* qui fut fondée pour y élever de jeunes personnes nées de familles nobles, sans fortune, où elles obtenaient une éducation convenable à leur naissance et d'où elles sortaient munies d'un trousseau, à l'âge de s'établir.

Les *Bleuets,* hospice ainsi nommé, à cause des vêtements de couleur bleu, donnés aux jeunes orphelins qu'on y élevait jusqu'à l'âge de 18 ans. *Les Bonnes-Filles* étaient un établissement institué pour y recevoir à la fois des orphelines et des folles.

Les Bons-Fils soignaient également des fous. Et le colléges de la ville étaient possesseurs d'un certain nombre de bourses, destinées aux enfants de parents honnêtes mais pauvres, privés des moyens de payer leur éducation.

Outre ces fondations, il y avait encore plusieurs cou-

vents, fondés pour l'éducation de jeunes personnes. Entre autres les *Dames-de-Saint-François* de Sales, pour les familles aisées; le *Stappart,* institué au contraire pour les pauvres ouvrières. Les *Sœurs-Grises* et les *Sœurs-Noires,* fondées pour aller soigner les malades. Les *Sœurs* de la Magdeleine ou du repentir, chargées de recueillir chez elles les femmes dont la conduite peu exemplaire avait nécessité la retraite.

Ainsi, comme on le voit, tous ces établissements et fondations avaient pour but de consoler les malheureux, de ramener les pécheurs dans la droite voie, et de secourir l'indigence et l'infortune.

Malheureusement à Lille, comme partout en France, nos philosophes réformateurs ont détruit la plupart de ces pieux établissements; et, pour le bonheur de l'espèce humaine, ils les ont convertis en clubs révolutionnaires, en loges maçonniques, en théâtres, etc. Et la bienfaisance a fait place à la philanthropie, aux maisons de détention et aux prisons-modèles, résultat du *progrès des lumières et de la perfectibilité humaine.*

Les églises n'ont rien de monumental à Lille. La collégiale de Saint-Pierre seule était jadis un assez beau vaisseau, mais elle fut détruite en 1792, lors du bombardement de la ville par les Autrichiens. Saint-Maurice est aujourd'hui la plus belle et la seule église un peu gothique qui existe en cette ville. Les autres sont plus modernes et n'ont rien de bien remarquable ni à l'extérieur ni à l'intérieur, sinon un magnifique tableau de Rubens, placé au-dessus du maître-autel de l'église paroissiale de Sainte-Catherine.

Au centre de la ville, près de la petite île qui lui

donna son nom, et dans l'ancien jardin du couvent des Dominicains, détruit, se voyait un mamelon ou tertre de forme conique, que les uns prétendent avoir été un tumulus romain ou gaulois, et d'autres un ancien signe féodal, indiquant la suzeraineté du comte de Flandre, comme l'indiquait ailleurs un donjon pour les grands feudataires, ou un colombier élevé, surmonté d'une girouette pour les petits.

Depuis la révolution, et après la destruction du couvent, on construisit, sur ce tertre, un cirque ou arène destiné tantôt à des évolutions d'écuyers tels que Francony, tantôt à des fêtes de nuit, accompagnées de brillantes illuminations en verres de couleur, qui d'abord attirèrent la bonne compagnie, et qui ensuite eut le sort de ces sortes d'établissements, c'est-à-dire qu'il devint une guinguette de bon genre, et y attira toute la population aisée.

Le tour du Mamelon fut transformé en jardin à l'anglaise, et on y ajouta un grand bâtiment renfermant à la fois des bains publics, un restaurant, un café, et de vastes salles destinées les unes à la danse, d'autres à la musique, d'autres enfin au jeu et à la littérature.

Mais la véritable salle de concert, construite à cet effet aux frais de la ville, est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne collégiale, détruite. Un spacieux salon d'attente, orné de glaces et de statues, soutenu par des pilastres, donne entrée par une porte haute et cintrée à la salle de musique, qui peut contenir 7 ou 800 personnes. Elle est voûtée, de forme elliptique, et construite de manière à ce que les sons se répandent également partout. Autour de la salle règnent plusieurs

rangs de gradins destinés aux dames, et des banquettes au centre de la salle servent de siéges aux hommes.

Au fond de la salle s'élève en amphithéâtre l'orchestre, composé d'ordinaire d'un grand nombre de musiciens, et dominé par la statue d'Apollon.

Les commissaires sont choisis parmi les abonnés et se distribuent tous les soins qu'exige cet établissement. Les uns sont chargés des partitions et du choix des morceaux de musique que l'on doit exécuter; d'autres ont la garde de la caisse; ils paient les artistes suivant le prix de leurs engagements, s'occupent de l'éclairage, du chauffage, etc., etc.; d'autres vérifient les abonnements et n'admettent d'étrangers en ces réunions choisies, qu'autant qu'ils sont présentés par quelques abonnés. Des valets de pied portant livrée sont attachés à cet établissement et le desservent.

Il est également consacré à la danse, et des bals d'abonnement rassemblent chaque semaine d'hiver ce que la ville renferme de plus riche et de plus distingué.

Entre la citadelle et la ville, le long d'un canal qui traverse l'esplanade, se voient les promenades publiques, peu étendues pour une aussi grande ville, et formées de quelques allées d'arbres, au milieu desquelles passe le canal qu'on traverse sur un pont élégant.

Outre la citadelle que j'ai décrite, Lille possède un autre fort qu'on appelle *Saint-Sauveur,* ou fort du réduit, parce qu'il a servi plus d'une fois à réduire la population nombreuse et indocile de la paroisse de Saint-Sauveur, qui l'avoisine. Ce fort contient un hôtel pour le commandant, un autre pour le major com-

mandant, des casernes, une chapelle, etc., etc.

Non loin de ce fort est la porte de Paris; c'est la seule remarquable de la ville, ayant été construite en forme d'arc de triomphe pour y recevoir Louis XIV en 1670 (3 ans après la prise de Lille par ce prince, le 27 août 1667).

Au centre de cette belle cité, le long du rivage de la Deule, on a construit dernièrement un palais de justice, accompagné de prisons neuves qui ont remplacé celles dont j'ai parlé plus haut. Ces constructions un peu lourdes ont coûté, ce qui est encore plus lourd, plusieurs millions à cette ville riche et considérable.

Lille contient aussi une académie de dessin, un jardin botanique, un musée renfermant quelques tableaux de grands maîtres, un hôpital militaire et quelques sociétés savantes et littéraires. En un mot, Lille est une des villes les plus importantes de France, tant sous le rapport des arts, de l'industrie et de son commerce qu'à cause de ses puissantes fortifications.

POPULATION, SOCIÉTÉ, COMMERCE, LANGAGE.

Toutefois, malgré sa richesse, elle renferme un nombre considérable de pauvres, par suite du grand nombre de fabriques qu'elle contient, et du désordre qui règne en général parmi cette classe d'ouvriers, plus ou moins livrés à la débauche et à l'ivrognerie.

La plupart de ces pauvres habitent, non des greniers comme en France, mais les caves des maisons, comme en Hollande, en Belgique et en d'autres contrées du Nord, pour se garantir davantage du froid.

Malheureusement, l'humidité, naturelle à ces lieux souterrains, nuit à la santé de leurs habitants, qui, pour la plupart, sont pâles, tortus, bossus, malsains, en un mot semblables aux plantes étiolées, qui croissent dans les lieux bas et obscurs, privées des rayons bienfaisants du soleil, et d'un air pur.

Cette classe est, en outre, comme je l'ai dit, adonnée en général à la boisson; les femmes mêmes, ainsi qu'à Londres, se grisent parfois avec de l'eau-de-vie de genièvre, et dépensent alors le peu d'argent qu'elles possèdent pour satisfaire cette honteuse passion. De là proviennent la misère et les maladies qui rendent rachitiques leurs malheureux enfants, mal soignés et mal nourris.

En revanche l'ordre, l'économie et l'aisance règnent parmi les autres classes de la société. Les mœurs y sont aussi généralement pures, et l'union existe dans leurs familles. Quoiqu'elles possèdent parfois des fortunes considérables, surtout celles qui font le commerce, beaucoup ont la sagesse de ne point afficher, comme en d'autres villes, un luxe fastueux, cause de tant de malheurs. Aussi nulle part on ne voit des fortunes aussi solides qu'en Flandre, en Belgique, en Hollande, contrées qui ont entre elles bien des rapports de goût, de mœurs et de coutumes.

Aux yeux des étrangers, la société de Lille passe pour être froide, sérieuse et peu accueillante. En effet, ce jugement n'est peut-être pas sans quelque fondement, si on compare ce peuple aux peuples plus méridionaux et même aux Parisiens, beaucoup plus communicatifs. Mais ceux qui sont nés en ce pays, et qui par conséquent sont plus à même de bien connaître

ses habitants, savent que cette froideur n'est qu'apparente, et que les amitiés y sont d'autant plus constantes, qu'elles ne sont accordées qu'après un mur examen, et après avoir su distinguer ceux qui les méritent. Aussi, tandis qu'à Paris et ailleurs on croit s'aimer avant presque de se connaître, ce qui fait que bientôt on ne se convient plus, en Flandre, au contraire, on veut se connaître et s'estimer avant de s'attacher les uns aux autres. Aussi là quand on s'aime, c'est pour la vie.

Voilà pourquoi ce peuple froid mais judicieux est plus constant dans ses goûts, ses principes et ses opinions. Il n'agit pas par impulsion comme ailleurs, mais par sentiment et par conviction. Aussi fut-il toujours religieux et dévoué à ses souverains légitimes, et si quelques individus embrassèrent les principes révolutionnaires, la masse fut toujours amie de l'ordre. Ces précieuses qualités, malgré 55 ans de trouble, de désordre, de démoralisation, sont encore aujourd'hui son partage.

Pour appuyer ce que j'avance, je rappellerai le siége mémorable que Lille soutint en 1793 contre les Autrichiens: ayant cru d'abord que l'Autriche agissait pour rétablir le trône des Bourbons, le peuple de cette ville avait attendu son secours. Mais lorsqu'il apprit qu'à la prise de Valenciennes les Impériaux vainqueurs avaient planté l'aigle à deux têtes sur ses murailles, il ne vit plus en eux des alliés, protecteurs du bon droit, mais des conquérants avides n'agissant que pour eux. Alors voulant rester français, ce peuple regarda comme ses ennemis ceux qu'il aurait accueillis comme alliés, s'ils eussent arboré le drapeau blanc;

et l'on vit jusqu'aux femmes repousser leurs attaques avec un courage et un héroïsme dignes d'admiration.

De même lorsque la terreur eut répandu sur la France son voile sanglant et plein d'horreur, jamais les habitants de Lille ne souffrirent que la guillotine fût établie dans leur cité ; et Arras devint le siége des crimes de l'infâme Joseph Lebon, qui ne fut au reste que l'exécuteur des ordres de son gouvernement plus barbare encore que lui.

Au 20 mars 1815, lorsque le retour de Napoléon et l'odieuse trahison forcèrent Louis XVIII de quitter de nouveau son trône et sa patrie, n'a-t-on pas vu la garde nationale de Lille marcher jusqu'à Compiègne, et venir y offrir son secours et sa vie à ce roi malheureux ? Et lorsqu'il fut entré dans cette noble et fidèle cité, n'a-t-on pas vu les femmes venir offrir au monarque malheureux d'aller avec leurs maris attaquer la citadelle et en chasser les troupes qui avaient arboré le drapeau de la rébellion ? Cette trahison militaire avait tellement indigné toute la population, qu'elle cessa sur-le-champ de fréquenter la garnison, et de se mêler avec elle.

Un pauvre mendiant, un jour, implorait dans les rues la charité publique ; un militaire passe et lui donne une petite pièce d'argent, en lui enjoignant de crier vive l'empereur !

Ce malheureux, qui connaissait plus les sentiments de l'honneur que ce militaire, lui répondit avec une noble fierté, en lui rendant sa pièce : *Reprenez votre argent, je n'en veux pas à ce prix ;* et il se mit à crier Vive le roi ! Je le demande, un tel homme n'avait-il

pas des sentiments plus nobles et ne faisait-il pas honte à cet officier félon qui avait osé trahir son roi? Tant il est vrai que l'on porte la noblesse dans son cœur, que l'on naît avec elle, et que dans telle position qu'on se trouve, la vertu saura toujours se séparer du vice et s'élever au-dessus des passions.

Qui ne se souvient pas de l'accueil fait par les Lillois à Charles X, lorsque ce roi si bon, si affable, si gracieux, et depuis si malheureux, vint visiter sa bonne ville de Lille et le département du Nord? Avec quels transports il y fut accueilli! Sa voiture soudain fut dételée et traînée par le peuple; chacun répandait des larmes de joie, et le bonheur était peint sur tous les visages. Aussi, en revanche, quelle sombre tristesse se répandit sur cette même population, lorsqu'en 1830 ce monarque fut encore obligé de quitter la France!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Lille semblait alors avoir perdu sa population, tant chacun s'évitait. Le silence et la douleur régnaient partout, on restait chez soi, et la rue Royale, entre autres, fut appelée pour cette raison, *la rue des portes fermées.*

Estimable peuple que celui qui, après 55 ans de démoralisation, sait encore conserver en son cœur le feu sacré de la reconnaissance et de la fidélité! car on aurait tort de croire que ce fut le peuple de Lille qui, en 1830, renversa la statue de l'infortuné duc de Berry,

attaché à cette ville, comme il l'avait dit, *à la vie et à la mort;* ce serait le calomnier indignement, car cet acte de haine barbare et sauvage fut commis à l'heure où la population était rentrée chez elle pour prendre son repas, et n'a été exécuté que par quelques-uns de ces hommes pervers qu'enfantent les révolutions, à peu près comme ces insectes qui naissent à la suite des orages et qui disparaissent après les tempêtes.

LANGAGE.

Quant au langage du peuple de Lille et de celui des campagnes, nul étranger ne pourrait le bien comprendre au premier abord. Car c'est ce qu'on appelle la langue *Wallonne,* ou vieux français, prononcé d'une manière particulière. Le Picard seul et l'Artésien ont avec lui quelques analogies d'expressions. Mais le peuple de Lille ajoute encore, au désagrément du langage commun à toute la province, une manière de parler lente et chantée, dont ne sont pas toujours exemptes les classes supérieures, lorsqu'elles n'ont pas, pendant quelque temps, quitté le lieu de leur naissance. En un mot, cet idiome rappelle plutôt, quoique lourdement parlé, celui de nos anciens auteurs, tels que Froissard, Philippe de Commines, Guichardin, etc., etc.

SOL, AGRICULTURE, BESTIAUX, CAMPAGNES.

Le sol de la Flandre française, surtout aux environs de Lille, est un composé de sable et de détritus végétal,

provenant des marais nombreux et des forêts considérables qui couvraient autrefois la contrée, et que l'industrie de la population a convertis en terres d'une fertilité admirable. Non-seulement elles rapportent chaque année, sans jamais se reposer, mais encore elles fournissent jusqu'à deux récoltes par an. Aussi rien n'est beau comme cette province, lorsque ses champs, travaillés comme des planches de jardin, étalent au printemps leurs œillettes (sorte de pavots) fleuries, et leurs tabacs aux larges feuilles; lorsque partout se répand l'odeur suave de leurs colzas aux fleurs dorées, ou de leurs trèfles embaumés, et lorsqu'ils étalent avec orgueil leurs lins fleuris, c'est-à-dire couverts d'un tapis de perles. Rien n'est majestueux comme les ormes de soixante pieds de tige, sans branches latérales et sans nœuds, qui bordent ces mêmes champs et entourent les vergers de chaque ferme. Rien aussi n'est comparable aux bestiaux qui paissent dans les prairies, aux moutons de haute taille qui broutent le bord des routes et des chemins vicinaux, et surtout aux chevaux de trait flamands, dont le prix, celui des brasseurs surtout, monte jusqu'à 3,000 francs pièce, et qui, malgré les chariots lourdement chargés qu'ils traînent, semblent défier leurs maîtres d'abuser de leurs forces, tant ils marchent avec liberté, et portent haut leur belle et noble tête.

Il n'est pas non plus de province en France aussi peuplée que la Flandre française, puisque le département du Nord contient lui seul près d'un million d'habitants. Les villes, les bourgs, les villages, les maisons de campagne, les chaumières, les fermes

couvrent ce magnifique pays, surtout entre Lille et Dunkerque, dont la route, bordée de deux rangs d'arbres, ressemble plutôt à une avenue de château qu'à une simple voie de communication. Aussi cette route ne peut être comparée à aucune autre de France, par la quantité de voitures de poste, de diligences, de cabriolets, qui la parcourent chaque jour, et qui viennent ou partent de Lille, centre d'activité de toute la province.

GOUT DU PEUPLE POUR LES PLAISIRS.

Malgré son apparence froide et un peu lourde, ce peuple est plein de sens et d'intelligence. Il suffit, pour s'en convaincre, d'admirer ses travaux agricoles et son industrie. En outre, malgré son aspect sérieux, il aime beaucoup les plaisirs, et surtout la danse. Il suffit, pour s'en convaincre, de les visiter pendant leurs carmesses. Alors toutes les maisons sont reblanchies, chacun est bien vêtu; et tandis que pendant l'année l'ouvrier ne se nourrit que de pain, de beurre, et d'un laitage un peu aigre, appelé lait battu, il n'est pas de famille si pauvre dans le village, pendant ces jours de fêtes, qui n'invite ses amis à venir manger chez lui du jambon et du gâteau. Au lieu d'eau, boisson journalière, on sert alors aux convives de la bière, chez les pauvres, et même du vin chez les riches; surtout chez les gros fermiers, qui sont les seigneurs de la Flandre, et dont les enfants non-seulement savent lire et écrire, chose commune à presque toute la population, mais encore

ont souvent une bonne éducation. Ces jours-là, les filles de ces fermiers sont coiffées avec recherche, vêtues de soie ou de robes blanches, comme les citadines, chaussées en souliers de prunelle, parées de dentelles, et quelquefois même elles portent des diamants.

La fête commence par l'office divin, parce qu'on est encore fort religieux dans ce pays, puis on va dîner; et après vêpres, les danses commencent dans les vergers, s'il fait beau, ou dans les grandes salles des cabarets s'il vient à pleuvoir. Pendant que les plus jeunes se livrent à cet amusement, d'autres, et surtout les pères de famille, s'exercent à des plaisirs plus nobles, qui sont les tirs de l'arc et de l'arbalète. Chaque village a plusieurs de ces confréries, dont l'origine remonte dans la nuit des temps, et d'où viendrait à ce peuple, suivant Schepperus, comme je l'ai dit déjà, le nom de Flamand, du mot allemand *Flaiddren*, qui signifie *flèches, parce que dans ce pays on usait d'arcs et de flèches*. Or, sans vouloir disputer sur cette origine qui, je le crois, peut être contestable, puisque avant la poudre on se servait partout de flèches, même chez les sauvages d'Amérique, lesquels, néanmoins, ne se nomment pas pour cela *Flaiddren* ou *Flamands*, il n'est pas moins certain que ces confréries d'arcs et d'arbalètes sont for tanciennes, et que, à chaque carmesse surtout, elles se livrent des assauts d'adresse. Celles qui remportent le prix sont régalées par les vaincus Ces confréries ont leur police et leurs règlements. Elles ont leurs chefs et leurs drapeaux; et, chose remarquable, plusieurs de ces drapeaux conservent encore l'écusson

de leurs anciens seigneurs. Or, rien, selon moi, n'inspire plus d'estime pour un peuple que ce respectueux attachement aux lois et aux antiques coutumes de ses pères. Il y a de l âme et de la reconnaissance chez une telle nation; par conséquent elle doit conserver encore un fond de loyauté et de bonté. En effet, c'est ce qui existe chez le peuple flamand, qui, comme je l'ai dit, garde encore souvenance et attachement à ses anciens souverains. Ces carmesses durent plusieurs jours, et chacun se termine par la danse, la bonne chère, même parfois, ce qui est moins tolérable, par l'ivresse, comme, au reste, cela arrive en bien d'autres pays.

Il existe aussi en Flandre des fêtes d'un tout autre genre, plus grandioses, et qui remontent au temps des comtes de Flandre et même des croisades. Chaque ville de cette province a conservé les siennes, qui n'ont été interrompues que depuis la révolution de 1790. Telles sont celles de Cambrai, de Douai, de Valenciennes, de Lille, etc., etc. Celle de Lille, si chère à ses habitants, était, comme les autres, tout à la fois religieuse et mondaine, bizarre et magnifique. On l'appelle encore *la Procession de Lille.* Originairement elle fut instituée canoniquement, à la sollicitation de la princesse Marguerite, comtesse de Flandre, en 1269, en mémoire des faveurs signalées, obtenues par l'intercession de la Mère de Dieu, dont le culte était fort célèbre dans la collégiale de Saint-Pierre. Rétablie sous la Restauration, la révolution de 1830 l'avait encore supprimée; mais depuis peu on l'a rétablie. Pour combien de temps? je l'ignore.

Les anciens Rewards (1), Mayeurs (2) et eschevins de Lille, attachaient à cette procession la plus haute importance. Ils ne négligeaient rien pour la rendre des plus brillantes, et se faisaient un honneur d'y assister eux-mêmes. La pompe de cette fête, qui serait trop longue à décrire, est un souvenir des magnificences orientales que les puissants et magnifiques comtes de Flandre, au retour des croisades, voulurent transporter dans leurs États.

Après cette digression sur Lille, que ses habitants trouveront peut-être trop courte et trop imparfaite, qu'un étranger à la ville pourra trouver trop longue et trop peu attachante, il est temps, et bien temps, je pense, de commencer mon excursion dans la contrée voisine.

ROUTE DE LILLE A MENIN.

Le pays qui s'étend de Lille à Mènin est riche et admirablement bien cultivé. Partout on découvre des châteaux, des maisons de campagne, des fermes, des chaumières, des moulins à vent, etc., répandus çà et là. Souvent aussi l'on traverse de beaux villages, dont la propreté, ainsi que la construction de leurs mai-

(1) Le mot wallon *rewart* vient du mot latin *respector*, qui dérive de *respicere*, *regarder*, et est le même que *regard*, à cause de l'inspection qui appartient au *rewart*. Par conséquent il signifie *inspecteur*.

(2) Le mot mayeur équivaut à celui de maire, et vient sans doute de l'espagnol mayor.

sons, charment la vue ; et il s'y trouve parfois des auberges que l'on serait heureux de rencontrer en plus d'une de nos villes de France. J'en citerai une entre autres au village de Bondu, où je fus surpris de rencontrer tout à la fois *luxe* et *recherche*. Ses murs étaient recouverts de boiseries, et ses fenêtres étaient garnies de rideaux ornés de franges, et de draperies d'une blancheur éblouissante. Au premier étage se voyait un billard en acajou qui, me dit l'hôte, avait coûté 3,000 fr., et les meubles des appartements étaient également en acajou. Certes, on ne trouve guère en France de semblables villages.

ALUIN.

Le dernier de ces villages, que je traversai avant d'entrer en Belgique, se nomme *Aluin;* il est bâti sur un terrain assez élevé, qui domine la petite ville belge de *Menin,* et d'où l'on pourrait, vu sa proximité, la foudroyer et rendre par conséquent inutiles ses belles fortifications. C'est en ce lieu qu'est établie la douane française, laquelle, malgré son active surveillance, n'a jamais pu empêcher entièrement la contrebande de s'y faire avec une adresse merveilleuse.

Un des moyens les plus usités par les contrebandiers est celui des chiens. Chaque contrebandier a les siens, qui sont exercés à ce service. Leurs maîtres les mènent avec eux dans des cabarets ou dans des fermes dont les maîtres leur sont dévoués. Là, on fait jeûner ces animaux pendant un ou plusieurs jours ; puis on les

charge de divers objets de contrebande, tels que dentelles et autres marchandises légères, dont on les enveloppe avec art, et puis on les lâche. Ces pauvres bêtes, affamées et désireuses de retourner promptement chez leurs maîtres, où leur nourriture les attend, prennent leur course, franchissent rapidement les limites des douanes, et parviennent ainsi à déjouer presque toujours la surveillance des douaniers, à moins qu'une balle meurtrière ne vienne à les arrêter dans leur course ; alors les objets dont ils étaient porteurs deviennent la récompense des douaniers qui les ont tués. Mais le nombre des victimes est bien petit auprès des chiens qui échappent à la mort, et la charge de ceux-ci dédommage amplement leurs maîtres de la perte des marchandises saisies et confisquées. On compte 5 ou 600,000 de ces chiens.

Lorsqu'il s'agit d'objets plus volumineux, les contrebandiers se servent d'autres ruses, qui, en dépit de la surveillance active des douaniers, leur réussissent pour la plupart. On me raconta, par exemple, qu'un jour un homme se présenta à un bureau de la douane, et prévint les douaniers de service que, connaissant un bateau chargé d'eau-de-vie de contrebande, il leur offrait de le leur faire saisir, moyennant qu'ils lui accorderaient une portion de la prise. Ceux-ci y consentirent, et l'ayant pris pour guide, ils s'acheminèrent tous ensemble à l'endroit où le susdit bateau était amarré. Après une assez longue marche, ils approchèrent insensiblement de la rivière, et y trouvèrent, en effet, le bateau signalé. Satisfaits d'une telle prise, les douaniers l'emmènent en triomphe jusqu'à leurs

bureaux. Mais, hélas! qu'on juge de leur désappointement, lorsqu'ils découvrirent que les futailles ne contenaient que de l'eau, et que pendant ce temps le véritable bateau chargé d'eau-de-vie avait esquivé leur surveillance et franchi la douane.

MENIN.

D'Aluin à Menin le pays devient plus riant et moins couvert d'arbres qu'auparavant. Par conséquent les points de vue sont plus étendus et plus variés que du côté de Lille. Du reste le sol est toujours aussi riche et aussi admirablement cultivé.

En entrant dans cette petite ville, je m'attendais à être obligé, comme en France, depuis Cambrai et Arras, jusques et y compris Lille, d'exhiber mon passeport (1). Mais, à ma grande surprise, on ne me le demanda pas. Et ce peuple fut assez imprudent pour laisser un voyageur pénétrer dans ses murs, et *cela en temps de paix,* sans craindre, comme dans ma patrie, qu'il n'eût caché dans ses effets *une armée et tout un arsenal.*

Cependant cela se passait à la fin du règne de ce

(1) Lorsqu'en 1842 je retournai à Lille, j'eus l'agréable surprise d'y arriver sans avoir été plus de deux fois obligé d'exhiber mon passeport. Les portes même de Lille ne se fermaient plus le soir comme auparavant. De là j'augurai que la Belgique devait encore jouir de sa sécurité passée.

tyran *Guillaume de Nassau*, ce *mangeur d'hommes*, comme on sait, cet entêté qui osa défendre ses États contre les *honnêtes gens,* lesquels voulaient l'en dépouiller par *philanthropie* et *générosité.*

La petite ville de Menin est forte ; en outre elle est bien bâtie, quoique en briques, et ses rues sont bien percées. Elle ne contient que 4 ou 5000 habitants.

En y entrant, je me rappelai l'héroïque bravoure d'une poignée d'émigrés français qui, en 1794, surent la défendre quelque temps contre tout une armée républicaine; mais enfin, ayant perdu tout espoir d'être secourus, se voyant en outre dans l'impossibilité de résister plus longtemps contre des forces si supérieures, et connaissant le sort qui les attendait s'ils étaient faits prisonniers, osèrent exécuter leur sortie à travers l'armée française. Beaucoup y périrent; mais ceux qui survécurent à cet héroïque fait d'armes parvinrent ainsi à échapper à une mort certaine. Car à cette affreuse époque on fusillait tout émigré qu'on prenait les armes à la main, tandis qu'en France le gouvernement révolutionnaire faisait périr sur l'échafaud les royalistes restés en France, afin de pouvoir confisquer leurs biens. Voici ce qu'on lit au sujet de cet héroïque fait d'armes dans l'histoire des émigrés français, écrite par Antoine Gervais (1).

« En avril 1794, dit l'auteur de cette histoire, Menin fut investie par 40,000 républicains; il n'y avait ni canons sur les remparts, ni aucun moyen de résis-

(1) 3 vol. in-8°, chez Hivert, éditeur-libraire, alors rue Saint-Jacques, aujourd'hui quai des Grands-Augustins.

tance. Un régiment hanovrien et la légion de la Châtre, réduite à 400 hommes, formaient toute la garnison. Ces 400 émigrés, d'après les décrets de la Convention, étaient autant de victimes dévouées à la mort. Ils résolurent du moins de ne la recevoir que les armes à la main. Au milieu de la nuit ils se forment en colonne serrée, et sortant de la place la baïonnette en avant, ils exterminent le corps qui occupe le faubourg, renversent successivement une seconde et une troisième ligne qui veulent s'opposer à leur passage, et arrivent enfin à Bruges couverts de sang et de gloire, après avoir perdu la moitié de leurs frères. Mais ils avaient tué plus de 1500 hommes à l'ennemi; et, ce qui passe toute croyance, ils s'étaient emparés de *treize pièces de canon!.....* » Cela ne rappelle-t-il pas les plus beaux faits d'armes des temps héroïques?

A Menin commence à se parler le flamand, cette langue gutturale et peu mélodieuse, dérivée de l'allemand, et dont probablement Homère, Virgile et le Tasse n'auraient point fait usage pour chanter les dieux, les héros et les belles.

La rivière de Lys passe par cette ville.

COURTRAI.

La contrée qui sépare Menin de la ville de Courtrai, à l'exception de la richesse de sa culture, est assez monotone à parcourir et pauvre en points de vue. Je vis un sol plat et planté de tant de diverses espèces d'arbres, qu'il est impossible d'y étendre au loin ses re-

gards. Aussi mes yeux n'eurent rien de mieux à faire qu'à se reposer sur des champs de colza, dont les fleurs d'or répandaient au loin leur odeur douce et suave.

Courtrai, en flamand *Cortryck*, est située au milieu d'une plaine, moins couverte que celle que je venais de parcourir. Cette ville est forte, et possède 14 ou 15,000 habitants. Ses rues sont larges, ses maisons bien bâties; et ce qui me frappa surtout, fut la propreté qui y règne, et qui, au reste, est commune à toute la Belgique. Les murs, les fenêtres, les volets des maisons, sont, comme en Hollande, peints à l'huile et de diverses couleurs. Les pommeaux de cuivre des portes extérieures ont le brillant et le poli de l'or, et les trottoirs des rues sont si bien et si souvent lavés, qu'on ne craint pas d'y salir même la semelle de ses bottes.

La place publique, ou le marché, est grande et encadrée de jolies maisons bâties en briques, comme toutes celles de Belgique. Là est l'hôtel de ville, ancien édifice, et le beffroi, qui est plus ancien encore. A sa vue, je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment pénible, en songeant qu'il avait sonné le combat et la mort de tant de vaillants chevaliers français, lors de la désastreuse bataille dite *des Éperons,* qui, en 1301, s'était livrée dans les environs de Courtrai. Voici ce qu'en dit Guichardin, dont j'aime à reproduire le style simple et naïf.

« Près de cette ville, asçavoir à Vanderotte, fut « donné une cruelle journée entre les François et les « Flamands (ainsi que le dit Paul-Emile, Histoire de

« France, liv. VIII). Et cecy pour autant que le roy
« Philippe du nom, surnommé le Bel, tenant prisonnier Guy, comte de Flandre, et ayant donné sous
« diverses couleurs de droict, le comté à Robert, comte
« d'Artois, son cousin; comme le prince artésien avec
« l'armée française s'avançast fort en la conqueste de
« Flandres; Philippe, fils de Guy, prisonnier, lui vint
« au contre; et s'affrontant ensemble par combat, l'an
« de grâce 1301, enfin les Flamands gagnèrent la victoire, et y mourut plus de 12 mille François (aucuns y mettent un plus grand nombre), et la plus
« part du corps de la noblesse, entre lesquels fut occiz
« le même comte Robert d'Artois, combattant vaillamment. Cette route (déroute) fut cause que long-tems
« après, Courtray porta le nom de *tombeau* des François, bien que tost après le roy, revenant en Flandres avec nouvelles forces, vengea la mort des siens,
» et dompta le pays de Flandres (1). »

L'église de Notre-Dame de Courtrai gardait un trophée de 500 paires d'éperons d'or des chevaliers français tués non loin de ses murs, comme l'ont écrit Mézerai (t. I, in-fol., p. 934), Froissard et Juvénal des Ursins. En outre, les habitants avaient institué une fête publique en mémoire de ce triomphe.

Mais, après la bataille de Rosbec, gagnée par Charles VI, roi de France, à l'âge de 16 ans, contre Philippe Artevelle, chef des Flamands révoltés, qui y fut pendu, et où périrent 40,000 hommes de part et d'autre, Courtrai fut brûlé par ordre du comte d'Anjou,

(1) Guichard., Descript. des Pays-Bas, p. 332.

régent de France, qui commandait pendant cette campagne.

Une médaille fut frappée en mémoire de cette bataille mémorable, qui sauva non-seulement le comte de Flandre, mais encore tous les trônes de l'Europe, contre lesquels (comme de nos jours) on s'était révolté au nom des peuples (1). Cette médaille représente un immense trophée, au sommet d'une montagne ; ce trophée se compose de toutes les armes des Flamands vaincus et tués à Rosbec, près le Mont-d'Or. L'inscription porte ces mots :

Devictis et cæsis ad Aureum Montem gandavis.
AN : 1782 (2).

On assure que Courtrai existait au temps de Jules César, et était alors sous la juridiction des Nerviens ou Tournésiens (3).

Elle fut rebâtie par Baudouin, comte de Flandre.

(1) Voir à ce sujet Van Prat, Hist. de Flandre, t. II, et celle des ducs de Bourgogne, t. I. Le crime de Louis XVIII, de Charles X et de M. le Dauphin fut surtout la belle campagne de 1822, en Espagne, qui remit non-seulement sur le trône d'Espagne son roi légitime renversé par une faction révoltée, mais qui sauva aussi tous les trônes de l'Europe, que l'esprit révolutionnaire voulait détruire. La haine acharnée que certain parti portait aux Bourbons, et leur condamnation, date de cette époque. On voulut détruire en eux tous les rois légitimes, et l'on travailla à leur substituer des branches cadettes comme plus faciles à maîtriser et à renverser plus tard.

(2) Mêmes auteurs.

(3) Guichardin.

Cette ville possédait, dans le douzième siècle, une des premières horloges qui eussent paru en Europe, et qui passait pour une merveille. Cette horloge fut depuis transportée à Dijon par Philippe-le-Hardi.

Cette ville est la patrie de *Jean Palfin*, auteur de plusieurs ouvrages sur l'anatomie et la chirurgie : il est de plus l'inventeur des forceps ou plutôt le restaurateur de cet instrument, car il existait du temps des Grecs et des Romains, et j'en ai vu moi-même un au musée de Naples, qui avait été trouvé sous les cendres de Pompéi ou d'Herculanum. Courtrai donna aussi naissance au musicien *Sarvenap*, peu connu de nos jours, si je ne me trompe, et au peintre *Roland Samry*, dont nos lecteurs auront probablement aussi peu de souvenance.

On connaît la beauté et la blancheur des toiles et du linge de table qui se vendent en cette ville, et qu'on blanchit dans les prairies environnantes, moyennant des saignées faites à la rivière du Lys. L'eau, ainsi que l'air atmosphérique, produisent seuls cette blancheur éclatante que chacun admire. Lille aussi possède des blanchisseries renommées et considérables.

ANTIQUITÉS.

On a trouvé, dit-on, à *Hamlebeck*, à 1 lieue de Courtrai et d'Haerlebeck, plusieurs restes d'antiquités romaines, ainsi que des inscriptions et des médailles, parmi lesquelles il s'en trouve une d'Auguste.

Près du même lieu, sur le bord de la Lys, on découvrit, en 1499, un cadavre d'une grandeur peu

commune, avec l'inscription suivante gravée sur une plaque de plomb :

L. MANC : L : F

Et à côté du cavadre se trouvait un grand vase rempli de médailles.

Après avoir quitté Cambrai, je passai par *Englemunster,* grand et beau village ou bourg, peuplé de six mille habitants, et où l'on voit un assez beau château. C'est une baronnie possédée aujourd'hui par un Français, nommé M. de Mont-Blanc.

Ce bourg, supérieur à bien des petites villes de France, est bien bâti ; ses rues sont larges et bordées de trottoirs pavés. Les façades de ses maisons sont peintes à l'huile et de différentes couleurs.

Au sortir d'Englemunster, jusqu'à Bruges, le pays est triste et monotone ; la route est bordée, tantôt de chênes, tantôt de hêtres, et elle traverse des bois de pins et de mélèzes. Mais à 1 1/2 lieue avant d'arriver en cette ville, deux rangs d'arbres bordent cette même route, et se prolongent jusqu'à Bruges, auprès de laquelle j'aperçus le canal qui mène à Ostende et à Gand, et sur lequel on voyage par le moyen de barques élégantes.

BRUGES.

Bruges, distante de Courtrai de 8 lieues, est peuplée d'environ 36,000 habitants.

Suivant quelques-uns, le nom qu'elle porte viendrait de différents ponts, tant en pierres qu'en bois, qui fu-

rent autrefois jetés en cet endroit, par la raison qu'en langue flamande un pont est appelé *Brug;* suivant d'autres, auxquels se joint Guichardin, qui s'en est assuré, dit-il, par plusieurs mémoires qu'il a recueillis en divers endroits, cette cité tirerait son nom d'un pont nommé *Brugstoc*, existant autrefois près de ce lieu, entre *Oudembourg* et *Rodembourg*, aujourd'hui Ardembourg, toutes deux autrefois villes maritimes et marchandes, mais ruinées par les Danois et les Normands : « Et tient-on, dit Guichardin, que des ruines d'Odembourg, il y a environ 800 ans, fut fondé le premier bourg, c'est-à-dire le château de Bruges, commencé en 865, du temps de Baudouin, surnommé *Bras-de-Fer*, et achevé par son fils (1). »

Cette antique ville possède plusieurs beaux et vastes édifices ; entre autres, la halle et l'hôtel du gouverneur, qui tous deux font l'ornement de la grande place, dite le *marché*.

Parmi ses églises, on distingue celle de Notre-Dame, qui possède de précieux tableaux. On y admire aussi les magnifiques sculptures en bois de ses confessionnaux, et sa chaire de vérité plus magnifique encore, mais surtout les deux somptueux tombeaux de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne, sa fille.

Ces deux monuments sont en pierre de touche et décorés de riches ornements en cuivre doré, au milieu desquels sont incrustés en émail tous les quartiers généalogiques de la maison de Bourgogne.

Dans l'un des tombeaux repose, comme je viens de

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 361 et 363. Voy. l'addition.

le dire, Marie, fille unique de Charles-le-Téméraire, femme de Maximilien d'Autriche, et morte le 27 mars 1482. Dans le même monument, fut placé le cœur de son fils Philippe, roi d'Espagne, transféré en 1506 en cette ville, où naquit ce prince.

Dans l'autre monument, fut mis le corps de Charles-le-Téméraire, prince d'une grande bravoure mais malheureusement hautain, orgueilleux, présomptueux et emporté, qui, se fiant trop à son courage et à sa puissance, fut, comme on sait, vaincu d'abord à Granson par les Suisses, puis près de Nancy, où il périt, et d'où son corps, plus tard, fut transporté à Bruges.

Sur la face du tombeau qui regarde l'autel, on lit l'inscription suivante, qui prouve à quel degré de puissance était parvenue la maison de Bourgogne.

Cy gist très hault, très puissant et magnanime prince Charles, duc de Bourgogne, de Lothryck, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres; comte de Flandres, d'Artois, de Bourgogne, palatin de Haynnau, de Hollande, de Zélande, de Namur et de Zutphen; marquis de l'empire, seigneur de Frise, de Salins et de Malines, lequel estant grandement doué de force, constance et magnanimité, prospéra longtems en haultes entreprises, batailles, et victoires, tant à Mont le Heri, en Normandie, en Artois, en Liége, que aultre part, jusqu'à ce que fortune lui tournant le doz, l'oppressa la nuict des rois, 1476, devant Nancy. Le corps duquel, déposé audit Nancy, fut depuis par le très hault, très puissant et très victorieux prince Charles, empereur des Romains, cinquième du nom,

son petit neptveu, héritier de son nom, victoires et seigneuries, transporté à Bruges, où le roi Philippe de Castille, Léon, Aragon, Navarre, etc., filz du dit empereur Charles, le fict mettre en ce tombeau du costé de sa fille et unique héritière Marie, femme et espouse de très hault et très puissant prince Maximilien, archiduc d'Autriche, depuis roi et empereur des Romains. Prions Dieu pour son ame. — Amen.

Sur la face opposée a été gravée la devise si connue de Charles-le-Téméraire :

Je l'ai empris, bien en aviègne.

Le tombeau de Marie, sa fille, duchesse de Bourgogne, plus haut mentionné, et voisin de celui-ci, fut érigé par ordre de Marie d'Autriche, sœur de l'empereur Charles-Quint. Sa statue, couchée sur un lit d'honneur, est en bronze doré, comme celle de son père. Elle est revêtue du manteau royal, elle porte sur sa tête la couronne souveraine, et deux chiens, symboles de la fidélité, sont couchés à ses pieds. Non seulement ce tombeau est aussi riche que celui de Charles son père, mais le travail en est bien supérieur.

Il a coûté, dit-on, 24 mille couronnes de Brabant, et il est orné des écussons des principales maisons de l'Europe, auxquelles cette princesse était alliée. Voici l'inscription gravée sur son tombeau :

Sépulture de très illustre princesse, dame Marie de Bourgogne, par la grâce de Dieu, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Bourgogne, de Loth., de Bra-

bant, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldres, comtesse de Flandre, d'Artois, de Bourgogne, Palatine de Haynau, de Hollande, de Zélande, de Namur, et de Zutphen, marquise du Saint-Empire, dame de Frise, de Salins et Malines, femme et épouse de très-illustre prince monseigneur Maximilien, lors archiduc d'Autriche et depuis roi des Romains, fils de Frédéric, empereur de Rome; laquelle dame trespassa l'an mil quatre cent quatre-vingt-cinq (1) *et demeura d'elle son héritière Philippe d'Autriche et de Bourgogne, son seul fils en l'âge de trois ans et neuf mois. Et aussi Marguerite sa fille, en l'âge de quatorze mois et cinq jours. Fut dame des durant pays dessus quatre ans et neuf mois, fut en mariage vertueusement et grand amour, vescut avec mondit seigneur son mari, regrettée, plainte, éplorée fut de ses sujets et de tous autres qui la connoissoient autant que fut oncques princesse. Priez pour son âme. Amen.*

Ces deux somptueux monuments ont demandé chacun 4 ans de travail et n'ont été achevés qu'en 1562. D'après les comptes rendus par Jean Pérez et par la veuve de Pierre Aerts, alors trésorier de la ville de Bruges, ce dernier tombeau, y compris les portes et la construction de l'autel de la chapelle, aurait coûté 24315 florins 6 sols de Brabant, suivant une note que

(1) L'abbé Lavocat, dans son Dictionnaire historique (édit. 1760), dit qu'étant à la chasse, elle tomba de cheval et mourut le 25 mars 1482, tandis que sur le tombeau est inscrite l'année 1485. Il y aurait donc erreur d'une part ou de l'autre.

j'ai extraite d'une Description historique de l'église de Notre-Dame de Bruges, faite par M. Beaucourt de Noortvelde, et imprimée en 1773.

Ce prix, comme on le voit, différerait de celui de 24000 couronnes de Brabant indiqué par l'auteur du *Guide du voyageur en Belgique et en Hollande*, et que j'ai rapporté plus haut. Mais ceci est si peu intéressant pour l'histoire, que je ne m'y arrêterai pas davantage.

Dans l'église Saint-Jacques, on admire un Jubé en marbre, et surtout les magnifiques sculptures en bois de la chaire de vérité, y compris les statues qui les accompagnent.

Tout le pourtour de l'église est incrusté de marbre. Elle possède aussi de précieux tableaux, et divers tombeaux. On y voit en outre, comme en diverses églises de Belgique, beaucoup d'écussons de la noblesse du pays, qui sont restés attachés aux murailles intérieures, malgré la conquête des Pays-Bas par les armées révolutionnaires de France, parce que ces peuples n'ont pas été assez barbares pour détruire, comme en France, leurs monuments et leurs anciennes institutions; et les armées républicaines n'auront pas voulu, sans doute, irriter les vaincus, en exerçant chez eux le vandalisme qui se commettait en France.

L'église de Saint-Sauveur est tout à la fois la cathédrale et le plus bel édifice de Bruges. Son Jubé en marbre et les boiseries de son chœur sont d'une grande beauté, et chaque stalle est surmontée de divers écussons de la noblesse de Bruges. On y admire aussi

de magnifiques tapisseries, données autrefois par l'évêque *Vansisteren.*

Le chœur est fermé par une lourde balustrade en marbre, dont les quatre portes sont de cuivre doré. La grande porte du chœur est en revanche d'une grande beauté, et lorsqu'elle est ouverte, elle permet d'aller visiter divers tombeaux qui s'y trouvent, tels que, à droite du maître autel, celui du bienfaisant évêque Vansisteren, exécuté par *Pulnigs* de Bruges; à gauche, est celui de l'évêque *Caïmo*, et plus près du maître autel celui de l'évêque de *Castillon,* également exécuté par Pulnigs. Les statues qui surmontent ces tombeaux sont en marbre blanc et d'une belle exécution.

Cette église possède aussi de précieux tableaux, et sa chaire en bois, magnifiquement sculptée, est supportée par des statues en marbre qui ne sont pas non plus sans mérite, bien qu'elles soient loin d'égaler en beauté la vierge de Michel-Ange, portant l'enfant Jésus, chef-d'œuvre qui, pendant plusieurs années, avait été admiré à Paris, mais qui, en 1815, fut rendu à cette cathédrale, à la grande joie des habitants de Bruges.

La place, dite du *Gouvernement*, est assez vaste et plantée d'arbres. Là se trouvent, l'hôtel-de-ville, l'hôtel du gouvernement, le palais de justice, et les restes de l'ancienne chapelle du saint sang de *Jésus-Christ,* ainsi nommé, à cause d'une relique contenant, dit-on, du précieux sang de Notre-Seigneur : « Qu'à sa passion, dit Guichardin, douloureusement recueillit et

« garda fort soigneusement Joseph d'Arimathie : laquelle très-sacrée relique fut portée peu de ça pour le comte de Flandres, Thierry d'Alsace, à son retour de la Terre-Sainte, l'an de grâce 1148, et laquelle lui fut donnée par Foulques d'Anjou, roy de Jérusalem, duquel il avoit épousé la fille, et pour cette cause le comte, en révérence et mémoire d'un gage si précieux, fonda la belle église et monastère de Saint-Basile, en laquelle il institua, en grande dévotion, cette très-magnifique et grande procession qui est faite et célébrée à Bruges, tous les ans, le troisième jour du mois de may, à perpétuité, qui est le même jour que la feste de l'invention de la sainte croix de Notre-Sauveur, par Héleine, mère de l'empereur de Rome Constantin, pour ces faits, surnommé le Grand (1). »

Apparemment que, depuis lors, cette relique aura été transférée dans la cathédrale, appelée église de Saint-Sauveur.

ORIGINE DU MOT BOURSE.

Il existe à Bruges, non loin du théâtre, une petite place nommée *place de la Bourse*. Or ce nom de *bourse*, dont tout le monde ne connaît pas l'origine, provient de ce qu'il y avait, au coin de cette place, une maison appartenant alors à une famille noble de cette ville nommée *Vanden Bourse*, et dont les armes sculptées au-dessus de la porte d'entrée représentaient *trois*

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 762.

bourses. Or, comme les marchands avaient coutume de s'assembler sur cette place pour traiter de leurs affaires commerciales, on appella *bourse* ce lieu de leur réunion, à cause des armes parlantes ci-dessus dénommées; et de là vint le nom de *bourse*, donné depuis à tous les lieux choisis pour traiter d'affaires de commerce.

Cette maison existe encore, bien que la façade soit rajeunie. Elle sert maintenant de club ou d'estaminet, et le maître du café me fit apercevoir, sur les poutres du vestibule, l'écusson encore existant de cette famille, et représentant en effet trois bourses. Ainsi je pus m'assurer par moi-même de la réalité de cette origine.

BEFFROI.

Le beffroi de Bruges est une tour octogone d'une grande élévation et surmontée d'une plate forme couronnée. Cette tour s'élève au milieu de la façade des halles, ancien et bel édifice, dont l'architecture est plus mauresque que gothique, et rappelle cette élégante construction dont l'Espagne surtout possède de si magnifiques modèles. Cet édifice occupe tout un côté de *la grande place* ou *marché*, et le carillon de la tour est célèbre et considéré comme le plus beau de la Belgique, bien qu'il ne soit ni plus harmonieux, ni plus intelligible, ni moins fastidieux que tous les carillons que j'ai eu le malheur d'entendre.

Une grande salle de ce palais sert maintenant de bourse à la ville, et a été préférée sans peine à la place dont j'ai parlé, et qui, en effet, ne garantissait ni

du froid, ni du chaud, ni de la pluie. Cet édifice contient en outre les boucheries de la ville, qui sont vastes, voûtées et soutenues par des colonnes de grès.

On sait que les femmes de Bruges furent toujours renommées pour leur fraîcheur et leur beauté: c'est une qualité qu'elles ont soin, dit-on, de se transmettre encore de génération en génération.

Les estaminets de cette ville passent aussi pour être les plus beaux de toute la Belgique, y compris, me dirent des habitants de Bruges, ceux mêmes de Bruxelles. Je les ai crus sur parole, et n'ai point cherché, je l'avoue, à vérifier leur dire.

Quant au théâtre, malgré l'éloge pompeux qu'en fait l'auteur de l'ouvrage intitulé: Le Voyageur en Belgique, je l'ai trouvé laid, et, en outre, il n'est, dit-on, ouvert que pendant trois ou quatre mois d'hiver, au plus, chaque année.

POPULATION.

Bruges, fort étendue, et qui pourrait contenir, dit-on, 150000 habitants, ne conserve plus, hélas! que les souvenirs historiques de son ancienne population, et de la puissance détruite. Aussi est-elle triste, silencieuse; et la plupart de ses rues sont désertes, sa population étant réduite à environ 36,000 ames. Situation bien différente, comme on le voit, de celle qu'elle avait au temps des anciens comtes de Flandre, ses souverains; époque à laquelle on vit son peuple turbulent, et aussi insubordonné que celui de Gand, causer les troubles les plus grands, se livrer aux meurtres, à la

5

révolte, bannir même ses souverains, et se livrer, comme de certains peuples de nos jours, à des intrigants et à des usurpateurs, trompeurs, méchants et cupides.

Toutefois, une grande partie de la noblesse de Belgique habite Bruges, et le bon marché de la vie y attire, ainsi qu'à Ostende, beaucoup d'anglais endettés, qui ne laissent pas que d'y répandre de l'argent, bien qu'ils passent aujourd'hui pour y être plus économes que les voyageurs des autres nations.

CANAL DE BRUGES A OSTENDE.

Je voulus aller à Ostende sur une de ces jolies barques qui, chaque jour, y transportent les voyageurs, et qui parcourent un des plus magnifiques canaux qui existent. Il a au moins cent pieds de large, et ses bords sont revêtus en briques, et garnis de fascines, pour éviter les dégradations que pourraient occasionner le choc des bateaux. Sa profondeur est telle qu'il porte des vaisseaux à deux mâts, de 3 à 400 tonneaux, et tirant 17 pieds d'eau.

De distance en distance des ponts sont jetés sur le canal pour servir aux routes coupées par le canal. Ces ponts sont en bois et se lèvent en deux parties, par le moyen de chaînes attachées à quatre poteaux, dont deux sont plantés sur chaque rive. Ce sont, comme en Hollande, deux larges battants de porte, qui, lorsqu'on les ouvre, donnent passage aux navires; et lorsqu'on les abaisse, ils servent de ponts aux voitures qui les traversent. On les fixe alors par d'énormes verroux. Ce moyen ingénieux est préférable et bien moins coû-

teux que les ponts en pierre jetés sur les canaux de France, et sous lesquels les bateaux risquent de se heurter et de se briser. Il existe aussi sur ce canal une autre espèce de ponts de bois, qui se divisent en deux parties, en s'écartant horizontalement l'une de l'autre par le moyen d'un pivot sur lequel elles tournent, et laissent ainsi passage aux navires et aux bateaux.

La barque sur laquelle j'avais pris place, était tout à la fois bien peinte et d'une grande propreté. On y voyait une jolie chambre de poupe, garnie de banquettes rembourrées et recouvertes de drap vert. Elle était tapissée de la même étoffe, avec un encadrement de baguettes dorées. Des glaces répétaient les objets, ainsi que les rideaux bien blancs qui garnissaient les fenêtres. Au milieu de la chambre se trouvait une grande table, recouverte aussi d'un tapis vert.

A la proue, une autre chambre aussi élégamment meublée, était réservée comme l'autre à la bonne compagnie, tandis que la partie centrale de la barqne était consacrée aux voyageurs dont les places se payaient moins cher.

On fait sur ces barques de très-bons repas, qui ont en outre l'avantage d'être fort peu chers, car ils ne coûtent que 2 francs par tête, sans vin.

Je ne vanterai pas autant le pays que l'on parcourt depuis Bruges jusqu'à Ostende, non plus que sa fertilité. Il est, en outre, plat, uniforme et sans physionomie, ne découvrant dans le lointain que quelques bois de mélèzes ou de pins, et de prés, des villages, des moulins, des maisons, mais tout sans accidents de terrain, sans variétés d'aspects. Et cette uniformité ennuyeuse se

prolonge ainsi pendant les trois heures que l'on met à franchir les quatre lieues interminables qui séparent Bruges d'Ostende, et qui n'est interrompue, avant d'arriver à cette dernière ville, que par la vue d'un autre canal menant à Nieuport, et communiquant par une écluse au canal de Bruges.

OSTENDE.

Rien n'est propre et gracieux comme cette petite ville maritime, peuplée de 10,000 âmes seulement. Elle semble n'être habitée que par des gens riches, tant sont propres et bien tenues ses moindres maisons. Leurs façades, bien qu'en briques, n'ont rien de triste, comme celles de Londres, parce que, comme en Hollande, elles sont peintes de différentes couleurs. Ses rues sont larges, bien percées, la plupart tirées au cordeau, et aboutissent aux portes de la ville. Leurs trottoirs sont pavés en dalles de pierre bleue, sorte d'ardoise compacte et commune en Belgique et en Hollande.

La ville contient en outre de jolies places, sur la principale desquelles se voit l'Hôtel de Ville, assez bel édifice, accolé à la prison, et surmonté d'un beffroi garni d'un inévitable carillon dont les sons peu mélodieux se font entendre à certaines heures du jour, mais principalement pendant la tenue du marché. Un corps-de-garde est établi en face de l'Hôtel de Ville, dans un assez beau bâtiment; et une autre place, voisine de celle-ci, est ornée d'un obélisque.

Le port possède une belle jetée, d'où l'on découvre

sans nul obstacle la mer; mais on la voit mieux encore du phare, qui en est voisin, et qui est placé sur une énorme colonne d'ordre dorique : deux autres phares destinés aux marées moins fortes, sont établis l'une sur les dunes, l'autre dans la mer même.

Ostende ne peut recevoir que des vaisseaux marchands et des bateaux pêcheurs. Elle possède trois bassins, séparés les uns des autres par des écluses et par des ponts. Le premier bassin est réservé aux vaisseaux; les deux autres sont pour les bateaux pêcheurs. Un quai large et bien bâti longe à l'ouest ces bassins; à l'est sont établis des magasins appartenant aux négociants de la ville; ils bordent le quartier appelé la *Ville Neuve,* parce qu'il a été reconstruit en partie en 1827, après l'explosion d'un magasin à poudre, placé à son extrémité, et qui renversa nombre de maisons et tua plusieurs sentinelles, dont les débris furent emportés bien loin dans les airs.

La corderie, voisine de ce magasin à poudre, fut aussi fort maltraitée par cette funeste catastrophe.

BALEINE.

Le 5 novembre 1827, vers quatre heures après midi, trois bateaux pêcheurs s'étant mis en mer, aperçurent de loin un corps flottant qu'ils prirent pour une carcasse de vaisseau naufragé : s'en étant approchés, ils découvrirent que c'était le cadavre d'une baleine. Alors ils réunirent leurs efforts et parvinrent à la remorquer et à la jeter sur la plage. Là, le monstre gigantesque fut disséqué, et l'on construisit sur le quai une baraque

en bois dans laquelle on plaça son squelette afin de pouvoir le montrer ensuite, pour de l'argent, aux nombreux curieux que sa vue devait attirer à Ostende.

Cet énorme cétacé, qu'on vit l'année suivante à Paris, avait 70 pieds de longueur, c'est-à-dire 15 pieds de plus que la baleine du Jardin des Plantes à Paris. Ses nageoires avaient chacune 9 pieds d'envergeure, et leur forme ressemblait un peu à la main d'une taupe. Son corps, avec toute sa chair, avait 39 pieds de circonférence, et sa queue, large de 13 pieds et demi, fut mise tout entière dans de l'esprit de vin, dont la quantité nécessaire à cette immersion coûta, m'a-t-on dit, 2,000 fr. On m'ajouta qu'on avait extrait de ce monstre 45,000 livres de lard, et qu'on avait enterré de 40 à 45,000 livres de chair, substance inutile et d'ailleurs corrompue. Sa tête seule pesait 4,500 kilogrammes, et l'on trouva que le poids de la baleine avait été de 70,000 kilogrammes.

Lorsqu'il fut permis d'admettre dans la baraque qui la renfermait, la foule d'étrangers accourus pour la voir, 36 personnes purent entrer à la fois dans sa carcasse, et lors de la fête qui fut donnée pour son inauguration, 25 musiciens assis y exécutèrent des symphonies.

Cette baleine fut vendue par les trois pêcheurs qui l'avaient amenée sur la plage, pour la somme de 2,000 florins de Brabant (environ 5,000 fr.), avec la permission en outre de la faire voir pendant cinq jours à leur profit. L'acquéreur de ce colosse des mers s'appelait *Duban*, chirurgien-accoucheur à Ostende, et ancien chirurgien-major dans l'armée française. Il le revendit à son tour pour la somme de 40,000 francs au

sieur Hestels, visiteur de la douane, lequel en fit cadeau à Guillaume de Nassau, roi des Pays-Bas, moyennant la permission préalable de la faire voyager à son profit pendant 5 ans dans les différents États de l'Europe. Voilà comment elle vint l'année suivante à Paris, où chacun put la voir dans la baraque qui lui fut construite sur la place Louis XV.

ÉGLISES.

Il y a 2 églises à Ostende : l'église paroissiale, nommée Saint-Pierre, et celle des Capucins. Cette dernière est petite et n'offre rien de bien remarquable. La première a une tour octogone ornée de 4 cadrans, placés aux quatre points cardinaux. Sa chaire en bois est richement sculptée et supportée par 4 belles figures aussi en bois. Le dais qui la surmonte est soutenu par un ange également en bois. Le chœur, à son tour, possède de précieuses sculptures en bois, et les confessionnaux sont ornés les uns de cariatides, les autres de colonnes et de pilastres en bois. Quant à l'architecture de l'édifice, elle n'offre rien de remarquable, et la voûte est trop basse pour sa largeur.

Ostende est assez bien fortifiée du côté qui fait face à la mer. Mais, sans compter les ouvrages d'arts qui la protègent contre les flots, et dont l'entretien exige chaque année des sommes considérables, cette ville, comme en 1334, aurait déjà été plusieurs fois engloutie.

En 814, elle n'était qu'un hameau habité par de pauvres pêcheurs. Et ce ne fut qu'en 1445, que Philippe-le-Bon la fit entourer de murailles. Cependant

elle ne fut régulièrement fortifiée qu'en 1583, par le prince d'Orange, et elle ne doit son agrément et sa régularité qu'aux constructions faites en 1792, époque à laquelle elle fut considérablement agrandie.

Elle a soutenu plusieurs siéges mémorables, entre autres, en 1558, contre le duc de Parme, et en 1601, contre les Espagnols.

En 1604, elle fut prise par Spinola, après 3 ans de siége, et une perte de 10,000 hommes de part et d'autre. En 1658, le maréchal d'Aumont, ayant voulu la prendre par ruse, fut capturé lui-même avec presque toutes les troupes qu'il commandait. En 1706, les alliés s'en emparèrent, et elle fut cédée à l'empereur d'Allemagne. Après 10 jours de tranchée ouverte, les Français s'en rendirent maîtres à leur tour, et elle fut, en 1798, bombardée par les Anglais.

Aujourd'hui Ostende n'est plus en état de soutenir un siége; car, si elle est assez régulièrement fortifiée du côté de la mer, en revanche, lorsque je la vis, elle n'avait pour défense, du côté de la terre, qu'un fossé sans murailles et sans ouvrages avancés. Peut-être que depuis la révolte des Belges, en 1830, d'autres fortifications y auront été ajoutées, mais je l'ignore.

Tandis que je me promenais sur la plage, un homme vint à passer près de moi avec rapidité : « Frappé de l'expression extraordinaire de sa physionomie, j'en fis l'observation à mon guide, qui m'apprit que cet homme était un ancien capitaine de vaisseau marchand, nommé, je crois, le *capitaine Dagon*, et qu'il était devenu fou par suite de l'immense fortune qu'il avait faite au temps de Napoléon. Fier de ses richesses, il s'était mis alors,

comme beaucoup de personnes, à mépriser ses égaux; et un jour la prospérité fit sur son esprit ce que l'infortune opère souvent sur d'autres, il perdit la raison. Depuis lors, on le voit parcourir alternativement ou le port, ou le rivage de la mer, à la même heure, marchant d'un pas précipité, comme si son importance devait produire de l'effet, et frappant le sol en marchant pour attirer l'attention publique et montrer qu'il est là. »

CANAL DE BRUGES A GAND.

Après avoir parcouru le canal de Bruges à Ostende, je voulus aussi connaître celui qui mène de Bruges à Gand; manière de voyager si douce, si commode, qui évite toute fatigue, qui permet d'agir, de lire, d'écrire et d'observer à l'aise la contrée qu'on parcourt. C'est en un mot une maison qui vogue et emporte doucement ceux qui l'habitent. Pour moi, je voudrais pouvoir faire ainsi le tour du monde.

Je m'embarquai donc et je partis. Mais je trouvai ce canal beaucoup moins large que celui que je venais de quitter; ses rives sont aussi moins à fleur d'eau, ses sites sont aussi peu variés; mais le sol en est plus fertile, et les bords du canal sont plantés d'arbres. Malheureusement l'élévation de ses rives me priva souvent de la vue du pays, et mes regards alors ne pouvaient se reposer que sur les grands bateaux appelés *bélandes*, chargés de diverses marchandises, ou sur quelques barques semblables à celle qui me portait, et qui, de temps à autre, nous croisaient. Peu de maisons se découvraient dans la campagne, et pas un

village ne bordait le canal. De distance en distance seulement, quelques ponts en bois tournaient sur leur pivot, afin de donner passage aux bateaux dont ils entravent la marche.

Cependant, à une lieue et demie environ, avant d'arriver à Gand, j'eus la satisfaction de voir la scène changer d'aspect : des villages se firent apercevoir de distance en distance, ainsi que des maisons de campagne et quelques châteaux; le canal lui-même était bordé de deux rangs d'arbres plantés sur chacune de ses rives, et bientôt l'antique et célèbre cité de Gand, berceau de Charles V, se déployant dans le lointain, me découvrit son beffroi élancé, la tour haute et carrée de sa vaste cathédrale, et l'église de Saint-Nicolas.

GAND.

L'entrée de cette ancienne capitale de la Flandre annonce celle d'une grande et opulente cité, dont la population, de 70,000 habitants, pourrait toutefois être doublée, vue l'étendue de son enceinte, qui, comme on le sait, fit dire avec fierté à l'empereur Charles-Quint : qu'*il mettrait Paris dans son Gand.* Néanmoins je pense que ce jeu de mots a été moins vrai que spirituel. Car, bien que Paris fût loin d'avoir son étendue actuelle, néanmoins il devait avoir l'avantage sur la ville de ce souverain, tant en population qu'en étendue et en magnificence. Quoi qu'il en soit, voici comment Guichardin en parle :

« Gand est une des plus grandes villes de l'Europe,

ayant de très-amples faubourgs, et telle que plusieurs la disent estre semblable et se rapporter à la magnifique et populeuse cité de Milan. La dernière enceinte et closture des murs de cette ville, mesme par le dedans, contient 45,660 pieds romains, qui font un peu plus de sept milles italiens; et qui prendra la mesure par dehors, aura plus de dix milles, qui font un peu plus de trois lieues; mais elle est vague au dedans, en aucunes contrées (1). » . . . .

. . . .

Gand contient un grand nombre d'églises riches et vastes, de beaux édifices publics, de somptueux hôtels, et de grandes et riches maisons. Ses rues sont larges et bien bâties, propres et bien pavées. Elle renferme plusieurs places publiques, parmi lesquelles se distingue le grand marché ou la place d'armes; en outre, le canal qui la traverse, enrichit son commerce et lui procure de grandes richesses. L'église de Saint-Bavon, ou la cathédrale, est un vaisseau fort élevé, d'une grande longueur, mais peu large. Vingt-quatre chapelles ornent ses bas-côtés. Sa chaire, en bois de chêne et en marbre, est décorée de belles sculptures de Laurent Delvaux de Gand, et a coûté, m'a-t-on dit, 37,000 florins de Brabant. On y admire surtout une foule de tableaux précieux de l'école flamande; quatorze statues, plus grandes que nature, sont attachées aux piliers de la nef, et le long des murs sont restés suspendus de nombreux écussons de la noblesse de Flandre.

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 350.

La tour est élevée de 271 pieds, et on y monte par 446 marches. Elle renfermait autrefois un carillon célèbre, composé d'un nombre prodigieux de cloches, qui formaient une suite régulière de tons et demi-tons, aussi justes, me dit-on, que ceux d'un *clavecin.* Ce que je ne pourrais démentir, ne l'ayant point entendu, bien que j'en doute. On ajoute même que le carillonneur de Louvain, nommé *Schippon*, gagna un prix considérable pour avoir exécuté sur ce carillon un solo très-difficile, que le premier *kinner* avait composé pour le violon. Malheureusement, aujourd'hui cet instrument *aérien si parfait* n'existe plus, ayant été détruit par les Français en 1793, et converti sans doute en gros sous, comme tant de nos cloches, et sans le moindre égard pour sa perfection et sa bruyante mélodie.

Saint-Bavon fut consacrée, en 941, par Transmarus, évêque de Tournai. Rebâtie au treizième siècle, elle fut totalement achevée au commencement du seizième.

Le chœur de l'église souterraine paraît être l'ancienne bâtisse de l'église de 941. Ce temple, dédié autrefois à Saint-Jean, prit le nom de Saint-Bavon en 1540, époque à laquelle Charles V y fit la translation du chapitre collégial de l'abbaye de Saint-Bavon. Elle fut érigée en cathédrale en 1559.

Deux chapitres de la Toison-d'Or furent tenus dans son enceinte : le premier, les 6, 7 et 8 novembre 1445, présidé par Philippe-le-Bon ; le second, les 18, 23, 24 et 25 juillet 1559, par Philippe II, roi d'Espagne. Et malgré l'invasion de nos armées révolution-

naires, en 1793, les écussons des chevaliers de cet ordre, qui assistèrent à ces assemblées chapitrales, furent respectés, et sont encore suspendus dans le chœur, au-dessus des stalles où ils avaient siégé.

Au moment où je visitai la cathédrale, on y célébrait le salut. Une foule de fidèles de tout âge et de toute condition y était rassemblée, comme chaque soir, en temps de carême surtout; et comme chaque soir aussi, on y exécutait une excellente musique instrumentale et vocale; car la nation belge est tout à la fois pieuse et musicienne.

Saint-Bavon possède de précieux tableaux de G. de Crayer, de Paeling, de Cauwer, d'Abraham Janssens, de François Pourbus, de Vander Meiren, d'Hubert et Jean Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile. Le dernier tableau fait par celui-ci, et connu sous le nom de l'*Agneau*, passe pour une des plus rares peintures de l'école flamande, et une des plus remarquables de l'Europe. On le nomme ainsi, parce qu'il représente l'agneau céleste, entouré d'anges et adoré par tous les saints et saintes de l'ancien et du nouveau Testament. Or, quoique ce chef-d'œuvre date de près de quatre siècles, il a su conserver toute la fraîcheur de son coloris, qualité peu commune dans nos peintures modernes. Les deux tableaux des deux frères Van Eyck avaient des volets également peints, et ces précieuses peintures étaient au nombre de huit. En 1816, six furent vendues 6000 fr., par des personnes qui n'en connaissaient pas la valeur, à M. Whenhuyle de Bruxelles. Celui-ci les revendit 100,000 fr., en 1818, avec quelques autres tableaux, à un amateur anglais

nommé Solly, qui depuis les a vendus 410,900 fr. à Guillaume III, roi de Prusse, dont ils ornent aujourd'hui le cabinet.

Les tableaux qui décorent les autres chapelles sont de Roose, de Van Cleef, de Rubens, d'Ottevenius, de Seghers, de Coxie, de Vanhuffel et de Rombouts.

On voit aussi dans cette église plusieurs beaux mausolées d'évêques. Et la crypte souterraine, qui s'étend sous le chœur et les chapelles adjacentes, contient quinze chapelles qui, au reste, à l'exception de quelques tombeaux d'anciennes familles de Gand, et quelques bons tableaux, ne possèdent que des objets peu remarquables.

La place d'Armes de Gand est vaste et plantée de plusieurs rangées d'arbres. Elle est entourée de bornes en grès jointes les unes aux autres par des chaînes en fer, et éclairée par de nombreux réverbères. On y voit le théâtre et le bel hôtel des Postes.

Ce théâtre alors était assez vaste, mais laid, sale et obscur, en un mot nullement en rapport avec l'étendue et la richesse de la ville. Là, comme à Genève, en Angleterre et en Italie, je vis des femmes assises au parterre, ce qui y maintient plus de calme et de convenance. Toute l'année on jouait des pièces françaises sur ce théâtre ; seulement, sur un autre plus petit, on représentait de temps en temps des pièces hollandaises ou flamandes.

GRAND BÉGUINAGE.

Parmi d'anciennes institutions encore existantes en Belgique, il faut mettre au premier rang les commu-

nautés religieuses nommées *Béguinages*, qui furent instituées, dit-on, en ce pays vers la fin du douzième siècle, *par Lambert-le-Bègue*, prêtre de Liége. D'autres croient que cet ordre fut fondé par sainte Beggue, fille de Pepin de Landin, et sœur de Gertrude de Nivelle (1). L'empereur Joseph II, qui supprima tant de couvents, voulut conserver les Béguines comme étant une utile institution.

Sans être liées par des vœux perpétuels, ces pieuses personnes s'occupent toutefois de devoirs religieux et de travaux manuels de toutes sortes.

Le Béguinage de Gand dut sa fondation, en 1242, à la comtesse Jeanne de Flandre et de Hainaut. Il forme un quartier séparé du reste de la ville par des murailles et des fossés pleins d'eau. C'est une sorte de petite ville enclavée dans une grande, et son aspect est des plus agréables. Elle est d'une grande propreté, ornée de plusieurs places ou préaux, et le calme qui règne dans son enceinte, contraste singulièrement avec le bruit ordinaire des villes.

Différentes rues aboutissent à la place principale, qui est ornée d'un gazon, et où est bâtie une église, joli vaisseau, tenu avec l'admirable propreté flamande, et dont les autels et le pavé sont en marbre noir et blanc. L'hôpital est contre cette église.

Les Béguines sont vêtues en noir, et elles ont sur la tête une sorte de voile blanc. A l'église, elles s'age-

(1) Il existait aussi de ces sortes de communautés en France, au moins dans la Flandre française. Et la ville de Douai, en 1836 ou 1837, en a rétabli une dans ses murs.

nouillent à terre, et n'y ont d'autre siége qu'une escabelle en bois fort basse.

Diverses Béguines sont logées dans de petites maisons particulières. Chaque maison est précédée d'une petite cour, et est souvent accompagnée d'un petit jardin.

J'appris à Gand, que, pour pouvoir entrer au Béguinage, il fallait posséder quelque peu de fortune, ou au moins une pension de 8 sous par jour (11 ou 12 fr. par mois) Cette pension est hypothéquée sur le bien de la famille.

Lorsque la postulante est riche, ou au moins dans l'aisance, elle doit payer en entrant 150 fr. pour le repas qu'elle est tenu de donner en cette circonstance à toute la communauté, et 30 fr. pour l'infirmerie. A la fin de la deuxième année de sen noviciat, une pareille somme est encore consacrée par elle à un semblable usage. Enfin, à la troisième année, terme fixé pour la prise d'habit, elle est tenue de verser une dernière somme de 200 fr. pour l'achat dudit habit et autres frais. Mais ces frais sont bien moins considérables lorsqu'il s'agit de postulantes qui n'ont que ce qu'il faut pour payer le minimum de la pension exigé. Ainsi, les riches paient pour leurs consœurs pauvres, ce qui est à la fois juste et charitable.

Les Béguines ne font pas de vœux et sont libres de rentrer dans le monde quand elles le désirent.

Celle d'entre elles qui en a le moyen, achète une des petites maisons du Béguinage, et dès lors elle quitte sa communauté pour aller l'habiter. Elle peut même s'en faire bâtir une, lorsqu'il s'y trouve du terrain dis-

ponible, ou une vieille maison à rebâtir. Dès lors elle vit en son particulier et s'y nourrit à ses frais. Là elle se fait servir par de pauvres Béguines qui veulent bien y consentir moyennant salaire, ou par des étrangères, si elle le préfère.

Parfois quelques unes, peu fortunées, mais dont les caractères se conviennent, se cotisent pour acheter en commun une petite maison qui devient ensuite la propriété de celle d'entre elles qui survit aux autres. Jadis, à la mort de cette dernière, le Béguinage, suivant les statuts de la communauté, héritait de la maison, mais aujourd'hui c'est le bureau de bienfaisance qni en devient possesseur, et il la loue au profit du Béguinage.

Quant à la pension annuelle, payée par les béguines, elle retourne, après leur mort, à leurs familles respectives, ainsi que les effets et la fortune qu'elles peuvent posséder, parce que les Béguines héritent de leurs parents, tout comme leurs frères et sœurs laïcs ; de sorte que leurs biens retournent, après elles, à leurs héritiers légaux.

Avant qu'il soit permis à une Béguine de quitter la communauté, pour aller vivre en son particulier, il faut qu'elle soit âgée de vingt-huit ans et qu'elle ait vécu trois années en communauté. Un même Béguinage contient plusieurs communautés, composées chacune depuis 10 jusqu'à 20 Béguines, suivant l'étendue du bâtiment qu'elles occupent. Le grand Béguinage de Gand possède douze ou quinze communautés, et c'est dans ces communautés que les Béguines, trop pauvres pour s'acheter ou même pour louer une petite maison, continuent de résider et de vivre. Toutefois lorsque les com-

munautés sont complètes et qu'il s'y présente de nouvelles postulantes, alors les plus anciennes Béguines ou les moins pauvres d'entre elles, ayant l'âge de vingt-huit ans, ou celles qui ont complété leur temps de communauté (sept années environ), sont obligées de laisser leur place aux arrivantes, et vont alors, comme je l'ai dit, habiter, seules ou plusieurs, une petite maison.

Aux heures des offices, les différentes communautés se réunissent à l'église, et entendent la première messe, qui se dit l'hiver à 5 heures, et l'été à 4 heures du matin; mais celles qui vivent dans leurs maisons, peuvent, si elles le préfèrent, n'aller qu'à la seconde messe, qui se dit plus tard.

Toute Béguine en communauté est tenue de faire à son tour le service de sa communauté. Ce service dure 2 ou 3 semaines par an pour chacune d'elles, suivant le nombre de religieuses dont la communauté est composée. Chacune a sa cellule, et de plus son petit ménage particulier, étant obligée de faire sa propre cuisine ou de la faire faire à ses frais, ce qui fait que dans la même cuisine, chaque Béguine a ses fourneaux particuliers, bien que toutes mangent au réfectoire commun. Mais là elles ont chacune leur armoire contenant leur linge et leur vaisselle, et elles sont séparées les unes des autre, m'a-t-on dit (n'ayant point eu la permission de les y voir manger), par des cloisons, afin, sans doute, que celles qui ont le moyen de mieux vivre que les autres, ne soient pas dans le cas d'humilier les plus pauvres; mais alors pourquoi leur laisse-t-on faire à chacune leur cuisine dans le même lieu, si on veut qu'elles la mangent à part? Je soup-

çonne ici quelque erreur, soit dans le récit qui m'en a été fait, soit dans ma propre mémoire.

Les Béguines, comme je l'ai dit, ne faisant pas de vœux, elles ont la liberté de retourner dans leur famille, et même de s'y marier ; ce qui arrive de temps à autre, sans que cela soit un objet de scandale pour le couvent, puisque les statuts le permettent.

Elles ont aussi la faculté de s'absenter du couvent et de faire des courses en ville lorsqu'elles en demandent la permission à leurs supérieures respectives, lorsqu'elles sont en communauté, et sans permission lorsqu'elles vivent en particulier ; mais les unes et les autres sont obligées de rentrer chaque jour au Béguinage, au coucher du soleil ; et si elles ont besoin de sortir de la ville, il faut non-seulement qu'elles en obtiennent la permission de la supérieure de leur communauté respective, mais encore de la supérieure générale de toutes les communautés.

Toutefois, il faut excepter de cette règle d'obéissance leur temps annuel de vacances, qui dure 15 jours, et qui, en ce cas, peut être passé hors du couvent. Alors chacune désigne l'époque de l'année qu'elle préfère, et pendant lesdits 15 jours, elles peuvent ne pas rentrer au couvent, lorsqu'elles vont les passer à la campagne ; mais si elles restent en ville, elles doivent rentrer chaque dimanche dans la communauté pour y suivre les offices.

Ces détails intéressants m'ont été donnés par une habitante de Gand, femme d'un estimable négociant, nommé *Dumortier*, qui, ayant sa fille au grand Béguinage de cette ville, était à même de me donner des

détails certains sur cet ordre singulier. Aussi, pour plus d'exactitude, j'écrivis sous sa dictée même tout ce qui précède, et je regrettai qu'il n'existât pas en France de semblables retraites pour les hommes frappés par l'infortune. En effet, combien il se trouve d'hommes dégoûtés du monde, accablés par les chagrins, parfois par les remords, qui trouveraient enfin quelque paix et quelque consolation, s'ils pouvaient ainsi réunir leurs infortunes dans une sorte d'ermitage, loin d'un monde égoïste et corrompu, où l'on trouve si rarement des âmes compatissantes ! Le fardeau des peines de la vie devient moins lourd lorsque d'autres nous aident à le supporter et lorsque la voix douce et consolante de la religion vient ranimer nos esprits abattus, en nous rappelant sans cesse les souffrances de l'Homme-Dieu, mort pour nous apprendre à souffrir comme lui.

PETIT BÉGUINAGE.

Outre le grand Béguinage que je viens de décrire, il en existe un autre à Gand, moins considérable, fondé en 1234, sur le Pré-Vert, par la comtesse Jeanne de Constantinople et par sa sœur Marguerite, sous le nom de *Notre-Dame-au-Pré*. Sa jolie église mérite aussi d'être visitée.

CHATEAU DE GÉRARD LE DIABLE.

Cet édifice, situé auprès de la rivière du *Rup*, est construit en pierre bleue (espèce de marbre noir de Flandre) et flanqué de deux tourelles rondes. Autrefois

il en possédait une troisième qui était carrée. On le nomma *Château du Diable*, parce qu'il avait appartenu jadis à Gérard, dit le *Diable*, fils d'un châtelain de Gand. En 1633, une grande partie de ce château fut convertie en une maison de détention, qui servit, dit-on, à cet usage, jusqu'à ce que la prison Provinciale fût achevée. Maintenant on y renferme les fous et les furieux. On dit qu'il s'y trouve encore des souterrains spacieux et remarquables par leur ancienneté et par leur structure.

PALAIS DE L'UNIVERSITÉ.

Le palais de l'Université est sans contredit le plus remarquable des édifices modernes, non-seulement de cette belle ville, mais même de toute la Belgique, et il égale, s'il ne les surpasse pas, les divers établissements de ce genre consacrés ailleurs aux études.

Cet édifice fut construit en partie sur l'emplacement de l'église des Jésuites, où, en 1748, avait été installé le chapitre de Saint-Pharaïlde, dont on voulait relever la splendeur. Sa façade, ou portique, se compose de 8 colonnes d'ordre corinthien, à l'instar et dans les proportions du péristyle du Panthéon de Rome.

Ce péristyle, dont l'aire est élevée de 5 marches, a 48 pieds de hauteur, donne entrée, par un beau portique, dans un vaste vestibule, à l'imitation des Thermes de l'antiquité. La porte, large de 20 pieds et haute de 36, est travaillée à jour et ornée de sculptures représentant les attributs des quatre Facultés.

Le vestibule, appelé *Salle des Thermes*, sans doute à cause de sa forme, est orné de 4 colonnes et de 8

pilastres corinthiens de 36 pieds d'élévation, qui supportent une voûte de 86 pieds de hauteur, embellie encore par de riches ornements de sculpture. Cette voûte est éclairée par 2 fenêtres cintrées ou lunettes, chacune large de 32 pieds sur 16 1/2 de hauteur, et pratiquées au-dessus de la corniche.

Sous le roi Guillaume des Pays-Bas, ce lieu devait être orné des bustes de tous les souverains du pays qui avaient le plus protégé les lettres et les sciences depuis Charlemagne jusqu'à lui.

L'escalier principal est placé au fond de ce magnifique vestibule et en face du péristyle. Il commence par un perron de 13 marches qui s'arrêtent à un palier orné de mosaïques et donnant entrée à la salle académique. Alors l'escalier se divise en deux rampes opposées, conduisant à la galerie supérieure qui entoure le haut du vestibule.

La voûte en berceau de cet escalier est soutenue par 16 colonnes et 16 pilastres d'ordre dorique. Une coupole, surmontée par une lanterne en abat-jour, forme le couronnement du palier, et cette partie est d'une grande magnificence d'architecture.

La salle *académique*, ou *des actes*, répond à la beauté de ce qui précède. Elle est circulaire et soutenue dans son pourtour par 18 colonnes et 24 pilastres d'ordre corinthien, recouverte de stuc blanc et d'une grande hauteur. Entre ces colonnes ont été placés 19 balcons en bronze doré, ornés de faisceaux aux armes des provinces des Pays-Bas, et posés sur des piédestaux.

On entre dans cette magnifique salle par sept portes

en acajou massif, à deux battants, dont un mécanisme ingénieux fait que, lorsque l'un des battants est ouvert, l'autre s'ouvre de lui-même.

La salle est divisée en deux parties, dont l'une, destinée au sénat académique, est composée d'une estrade sur laquelle sont construites, pour asseoir les professeurs, des espèces de stalles en acajou également massif, avec des ornements en bronze doré. Entre ces stalles sont placées deux tribunes destinées, l'une au récipiendaire, l'autre au recteur. Au-dessus de ces tribunes, s'élève un trône recouvert en velours cramoisi, orné de franges d'or. A droite et à gauche, entre deux pilastres, se voient les armes de la ville et l'emblème de l'Université, représentant une tête de Minerve posée entre un rameau d'olivier et un d'oranger, avec cette inscription : *Inter utrumque.* Au-dessus, 12 médailles représentant les traits d'autant d'hommes du pays, célèbres par leur savoir ou leur génie.

Un dôme surmonte la salle ; il est à compartiments octogones, ornés de rosaces d'une riche et belle sculpture. Le dôme est surmonté d'une lanterne en abat-jour de 60 pieds de circonférence, qui projette une lumière douce sur cette salle si belle, si majestueuse, assez vaste pour contenir 1600 ou 1700 personnes, et qui, ainsi que l'édifice qui la contient, offre des beautés de détail et une richesse d'ensemble dont la description serait trop longue dans un abrégé de voyage. Néanmoins, on peut assurer que l'édifice qui contient l'Université de Gand, est de toute la Belgique et de la Hollande, comme de beaucoup d'autres pays, le plus

riche, le plus noble et le plus digne d'être visité par les étrangers.

On trouve dans ces lieux des classes de physique, de chimie et d'astronomie, un laboratoire de dissection, un cabinet de physique, un autre d'instruments aratoires, etc., etc. La cour des classes forme un carré parfait. Les bâtiments qui composent trois de ses côtés sont construits depuis quelques années seulement. Ils contiennent six classes au rez-de-chaussée. Autour d'un vestibule, élevé de quelques marches, et soutenu par dix colonnes, sont les portes qui donnent entrée aux salles des séances du collége des curateurs, les logements des conservateurs des divers cabinets, etc., etc.

Le cabinet d'histoire naturelle a 120 pieds de longueur sur 30 pieds de largeur; d'élégantes armoires renferment plus de 900 oiseaux, et une collection de quadrupèdes, papillons, etc., etc. Ce noyau, commencé en 1822, a été donné par L. de Baste, secrétaire de la Société des Beaux-Arts et directeur ensuite de ce cabinet. La salle de minéralogie, qui suit celle-ci, a 130 pieds de longueur; elle possède plus de 7,000 échantillons. Le jour doux qui éclaire les salles vient d'en haut, par des lanternes qui couronnent une élégante coupole.

L'autre façade de l'Université, opposée à celle que j'ai décrite, donne sur une rue appelée *Longue Meire*. Elle est percée de trois grandes et belles portes, ornées de rosaces, et son architecture aussi est à la fois noble et élégante.

L'Université de Gand fut fondée, le 25 septembre 1816, par Guillaume Ier, roi des Pays-Bas. Elle fut

installée le 9 octobre 1817, en présence du prince d'Orange, dans la salle du trône, à l'hôtel-de-ville. Aussi les Gantois en général sont restés, dit-on, fort attachés à ces rois, amis des arts et bienfaiteurs de leur ville.

Ce bel édifice fut exécuté par L. Rolandt, professeur d'architecture à l'académie de Gand, et membre de l'institut des Pays-Bas.

« S'y voit aussi, dit Guichardin, le modèle de la « maison de ville, qui semble estre sans défaut, lequel « toutefois demeure encore jusqu'à ce jour imparfait... » Cet hôtel-de-ville, dont parle Guichardin, est encore existant. « S'y monstre encore, ajoute-t-il, la tour de « Belfort (beffroi) avec sa moleure, sur laquelle sont « assises ses 4 tourions (tourelles), 12 pieds plus large « en haut qu'en bas, en laquelle pend l'horloge qui « s'appelle Roland, pesant 11,000 livres, lequel se fait « ouyr de bien loing. Sur cette tour de Belfort est posé « un dragon de cuyvre doré, lequel a été apporté de « Constantinople, comme pour antiquité, laquelle fut « gaignée par le comte Baudouin (1). »

Cette tour existe encore telle qu'elle est ci-dessus décrite, et, comme Guichardin, j'ai pu l'admirer à mon tour.

Outre Saint-Bavon, Gand renferme encore plusieurs belles églises, entre autres, celle de Saint-Jacques. Elle possède aussi un jardin botanique bien cultivé, un musée, une académie royale de dessin, plusieurs pla-

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 353.

7

ces publiques, dont la plus vaste et la plus belle est le *Canton* (la place d'armes), et un bel hôtel-de-ville.

GROS CANON.

Parmi les objets curieux qu'on aime à montrer en cette ville aux étrangers, se trouve un énorme canon en fer, nommé la *Marguerite enragée,* qui a 17 pieds de longueur et une ouverture de 2 pieds trois quarts de diamètre. Il pèse environ 34,000 livres.

Cette énorme pièce, couchée sur une espèce de petite place appelée *Mannekins Ærd*, est un pierrier, forgé sous le règne de Philippe-le-Bon, comte de Flandre, ainsi que le font connaître les armoiries de ce prince, ciselées autour de la lumière.

En 1453, les Gantois, en guerre contre ce prince, leur souverain, ayant traîné cette pièce devant Oudenarde, qu'ils étaient allé assiéger, furent obligés en levant le siége de l'abandonner; mais elle fut reprise en 1578 par le capitaine gantois *Rockelfinger,* ramenée à Gand le 8 mars de cette même année, et la *Marguerite enragée,* fort silencieuse et calme depuis lors, fut tristement abandonnée sur cette place où on la voit encore.

ORIGINE DU MOT GAND.

L'origine de Gand est obscure comme celle de la plupart des villes anciennes.

« Il y en a, dit Guichardin, qui prétendent que jadis » cette inscription fut trouvée en un certain chasteau

« *G:ANT*, par laquelle quelques-uns entendoyent
« *C:ANTISTIUS*, d'autres *C. Antonius*, et que de
« cette inscription ce chasteau a emprunté le nom de
« Gant (1). »

Suivant lui, cette ville aurait été bâtie ou plutôt murée ; car, dit-il, « *les annales témoignent qu'elle a eu* « *son estre longtemps auparavant*, par Caïus César (en-« viron 50 ans avant J. C. ; et de ce nom de Caïus, elle « aurait été appelée Gand. » Certes, voilà une de ces origines que l'on peut, je crois, contester ; il en est même peu de plus contestable, et elle semble n'avoir été inventée que pour flatter ridiculement la vanité des Gantois.

COMMERCE, FABRIQUES.

Le principal commerce de Gand consiste en blé, et ses principales fabriques sont en toiles, draperies, serges, tapisseries, futaines, etc., etc. Guichardin a écrit que, de son temps (en 1466), on y comptait déjà 52 métiers. « L'art des tisserans, dit-il, fut institué et estably en Flandre par le comte Baudoin, fils du comte Arnoult le Grand, environ l'an de grâce 865 (2). »

« Gand, ajoute-t-il plus loin, abonde en toutes com-« modités propres à l'usage de la vie humaine. Elle « est esloignée de la mer de 4 lieues ou environ ; ar-« rousée à plaisir de 4 rivières ; l'Escault, qui vient « du Hainaut, le Lys d'Artois, le Liève du port de

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 352, 353.
(2) Ibid., p. 352.

« l'Escluse, et le Moere des 4 offices, qu'ils appellent « *Ambactes*. Elle a en outre un canal de main d'homme, « navigable à grands vaisseaux, par lequel, et les « fleuves susdits, à peine saurait-on croire la quantité « de bien qu'elle reçoit. Et cest aquéduc ou retranche- « ment se rend à *Het-Sas,* où il se charge dans l'Océan « par cataractes et hautes escluses (1). »

ANCIENNE POPULATION DE GAND.

Jacques Meyer a écrit, « que du temps de Loys de « Mâle, en 1380, fust faite monstre à Gand de 80 mille « combattans, depuis l'aage de 15 ans jusqu'à 60, les- « quels furent trouvés aptes à porter les armes et à « faire la guerre. »

Un autre historien a dit : « que lors de la naissance « de Charles-Quint, en icelle ville, ont été comptez en « l'une de ses sept paroisses, dite Saint-Michel, 35,000 « communicants (communiants). »

S'il n'y a pas d'exagération en ce récit, le nombre des habitants de cette ville aurait considérablement diminué, car on n'en compte pas maintenant 70,000 en tout, bien qu'elle ait conservé son ancienne étendue. Il est vrai qu'il se trouve dans son enceinte beaucoup de terrain non bâti, ainsi que de vastes et nombreux jardins ; mais je soupçonne beaucoup d'amplification dans la population qu'on prétend avoir existée autrefois.

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 353.

RUINES DE VILLES, DÉCOUVERTES PRÈS DE GAND DANS LE SEIZIÈME SIÈCLE.

« A deux lieues de Gand, dit encore Guichardin, et « autant d'Alost, vers le midy, entre le beau village « de Sotteghem, et celui de Velseche, on a descouvert « plusieurs reliques et masures de murailles très an- « ciennes, ayant des caves et des puits très profonds, « esquelles ruines et terroir voisin, on a trouvé et on « trouve souvent encore assez bon nombre de médailles « romaines, comme encore on a descouvert plusieurs « vases et petites statues et idoles de bronze et autres « métaux représentant Apollon, Mercure, et autres « dieux des anciens, ce qui fait juger à plusieurs que « ce pays estant fertile, et de belle assiette, ce lieu a « esté aussi jadis quelque bonne ville ou forteresse pour « les Romains, laquelle depuis on a osté et démolie : « quoy que c'en soit, les ruines sont dignes d'être mises « en mémoire pour le plaisir et cognoissance de la « postérité (1). »

ROUTE DE GAND A LOKEREN.

Le pays que l'on parcourt de Gand à Lokeren est riche et varié ; il étale avec magnificence ses belles cultures, et découvre à l'œil charmé du voyageur de jolies maisons de campagne, peintes de différentes couleurs, accompagnées de petits jardins garnis d'a-

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 360.

bondantes fleurs, et entourés de haies, soit en ifs, soit en buis.

Lokeren est une agréable ville, de 8 ou 10,000 habitants. Elle est riche, commerçante en toiles et en huile de colza ; elle possède en outre des fabriques de coton et autres manufactures. Elle est à 4 lieues de Gand et à 7 d'Anvers.

VILLAGE DE SAINT-NICOLAS.

A quelque distance de Lokeren, je m'arrêtai un instant dans un lieu qu'on appelle *Village*, et qui, certes, mériterait plutôt celui de ville, car il possède 15,000 habitants, et peu de villes sont mieux bâties. La place ou grand marché est immense ; elle est entourée de belles maisons, éclairée par des réverbères et plantée de plusieurs rangées d'arbres. Sur cette place sont bâtis l'hôtel-de-ville, l'église paroissiale, les prisons, etc., etc. Ses maisons, à plusieurs étages, sont grandes, proprement peintes à l'huile et bien bâties. Saint-Nicolas est à 7 lieues de Grand et à 3 lieues d'Anvers. On y fait un grand commerce en grains, sa principale richesse.

BEVEREN.

A peine j'eus franchi l'espace d'une lieue, que je me trouvai, tant est immense la population de la Belgique, dans un autre grand et beau bourg nommé *Beveren*, riche aussi, également bien bâti, mais pourtant moins étendu que Saint-Nicolas. Sa place est aussi plantée

d'arbres, mais beaucoup moins vaste que celle du bourg sus-nommé.

PAYSAGE.

Depuis Beveren jusqu'à près d'Anvers, le pays devient triste et plus monotone encore qu'auparavant. Le sol est sablonneux et ne doit sa fertilité qu'à l'industrie de sa population nombreuse et active. De distance en distance, on aperçoit des parties plantées en pins, arbres qui conviennent, comme on sait, aux terrains sablonneux, et rien n'interrompt l'uniformité du paysage jusqu'à 1/2 lieue avant d'arriver à Anvers. Alors la scène change : la vue s'étend, le pays s'embellit, et bientôt on aperçoit Anvers qui se déploie sur les bords de l'Escaut, large en cet endroit d'un quart de lieue environ, et dont les ondes amènent ou remmènent les navires, jadis nombreux, mais aujourd'hui bien diminués, qui commercent avec cette ville autrefois si opulente et si active.

ANVERS.

Comme j'en ai fait la description, en parlant de la Hollande, dans le volume de mes *Souvenirs de voyage*, imprimé en janvier 1838, et dont celui-ci devait faire la suite, sans des causes indépendantes de ma volonté ; comme par conséquent je ne pourrais que me répéter ici, je me bornerai à y renvoyer mes lecteurs ; seulement j'ajouterai que c'est une des villes les plus opulentes de toute la Belgique, tant par son com-

merce et ses richesses, que par les grands peintres qu'elle a fournis et par la quantité de chefs-d'œuvre en tableaux qu'elle possède.

J'ajouterai que c'est la ville qui a le plus perdu à la séparation de ce pays d'avec la Hollande, en 1830 ; car elle attirait alors à elle une grande partie du commerce qui aujourd'hui enrichit Amsterdam et surtout Rotterdam, et que les bassins de son port, qui coûtèrent à Napoléon des sommes si considérables, sont aujourd'hui abandonnés, et détruits en grande partie. Les anglais, nation aussi dangereuse comme amie que comme ennemie, ont seuls gagné à cet événement qu'ils ont provoqué, en neutralisant cette puissance naissante et rivale. Par conséquent, eux seuls ont droit de se réjouir d'avoir substitué une sorte de préfet anglais à la place d'un roi ferme, riche et indépendant, comme l'était Guillaume de Nassau, sous le sceptre duquel on avait réuni deux États aujourd'hui séparés.

ROUTE D'ANVERS A MALINES.

Au sortir d'Anvers, je parcourus un pays riche et des plus agréables. Il est parsemé de maisons de campagne appartenant aux riches habitants de cette ville opulente, et entourées de jardins remplis de fleurs rares et variées; car les Belges, comme les Hollandais, sont grands amateurs de fleurs, et dépensent beaucoup d'argent pour satisfaire cette aimable passion. En un mot, j'ai trouvé cette contrée admirablement cultivée, et partout, dans la campagne, des fermes et des

chaumières abritaient une population riche et nombreuse.

MALINES.

Avant d'arriver à Malines, je traversai le Rup sur un beau pont de bois, et je trouvai cette ville charmante et peuplée de 25 à 30,000 habitants. Elle est bien bâtie, ses rues sont larges et bordées de trottoirs ; elle a plusieurs belles places, dont quelques-unes sont plantées.

La métropole est un grand et beau vaisseau, riche surtout en ornements, et possédant de précieux tableaux. Sa tour est élevée, et les cadrans à jour de son horloge sont d'un diamètre tel qu'on les aperçoit de la ville de Louvain, distante de Malines de 4 lieues.

Malines est fort ancienne: « On n'en connaît pas l'origine, dit Guichardin, et elle paraît avoir toujours porté le même nom. »

« Abraham Ortélius raconte, en son Itinéraire, qu'auprès de la chapelle de Saint-Rembolt, ont tenu quelques maisons au milieu du chemin, entre Anvers et Bruxelles, où les voyageurs desteloient leurs chevaux, en quel lieu il avoit un hoste, nommé Michiel, en flamand, Machiel; icel lui hoste célèbre, le lieu finalement a obtenu son nom, (1). »

D'après cette explication, Malines serait composée de deux mots : savoir, *Machiel,* qui était le nom de l'aubergiste, et de *Ine*, auberge. Ainsi, *Machiel-Ine* voudrait

(1) Descript. des Pays-Bas, page 17.

dire auberge de Machiel, dont on aurait fait Malines. Cette étymologie, au reste, est moins singulière encore que celle de Gand, dont j'ai parlé, et de tant d'autres lieux, dont je ne parle pas.

Malines est traversée par la *Dele* ou *Deule*, rivière profonde et assez large en cet endroit; où, dit Guichardin, « se feroit encore sentir, et même plus loin, « le flux et le reflux de la mer : de sorte que, se par- « tissant (se divisant) en plusieurs bras, comme des « canaux, fait des îles infinies en la ville, joinctes par « des ponts et séparations d'églises et maisons, avec « une grande commodité de citoyens et ornement de « la ville. De sorte que quelquefois on est en dispute « à savoir si ce fleuve, avec tant de bras et départe- « ments, s'est accommodé à la cité, ou si la ville, dès « le commencement, s'est ainsi bâtie pour avoir l'aise « de la rivière (1). Cette cité est posée comme au « cœur et centre du pays de Brabant, entre Louvain, « Bruxelles et Anvers, éloignée de chascune d'icelle, « presque de pareil espace, les regardant comme en « triangle, à 4 lieues de chascune d'icelle (2). »

Néanmoins c'était autrefois un pays et une seigneurie séparés; et s'il faut en croire Guichardin, « plu- « sieurs dames, approchant le terme de leur accouche- « ment, pour que leurs enfants pussent jouir des « priviléges du Brabant, *sortoient de Malines et al- « loient faire leurs couches bien avant dedans le pays « Brabançon.* »

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 165.
(2) Ibid.

« En général, poursuit le même écrivain, « les Malinois *sont fort civils, acostables et traictables, sentant leur cour, laquelle y a résidé long temps.* « Ayant (outre que nature les pousse à cette naïve courtoisie) *une telle grâce, gentillesse et façon de faire, qu'il semble* que toute leur vie ils aient fréquenté « les palais des princes; et les femmes y sont très- « belles et honnêtes à merveille (1). » Je pense que de nos jours les Malinois sont encore dignes d'un tel éloge.

ROUTE DE MALINES A VILVORDE.

La route de Malines à Vilvorde offre des points de vue plus riches encore, si c'est possible, que ceux que j'avais admirés d'Anvers à Malines. Presque chaque pièce de terre est entourée de chênes étêtés, comme le sont les saules ailleurs, et la route elle-même est bordée d'arbres de la même espèce.

Vilvorde, nom qui provient, dit-on, de *ville forte*, passait en effet autrefois pour une ville imprenable, quoique, à l'exception je crois de *Péronne la pucelle*, toutes les prétendues villes imprenables ont été prises, et Vilvorde elle-même, sans doute, aurait eu tôt ou tard le même sort, si le temps lui-même n'eût renversé ses murailles. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une petite ville, distante de deux lieues de Bruxelles, et qui ne laisse plus apercevoir que quelques restes de ses anciennes fortifications. Elle est bâtie sur la rive

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 168.

droite du canal qui longe la route jusqu'à Bruxelles, et qui lui est contiguë.

Cette ville avait un château; aujourd'hui il est converti en une vaste maison de détention ou de correction, dans laquelle on renferme des malfaiteurs.

Au sortir de Vilvorde, je fus frappé du nombre des jolies maisons de campagne éparses çà et là dans la campagne; et, bientôt, en approchant de Bruxelles, j'aperçus, à droite du canal, le beau village de Lacken, ainsi que le château de ce nom, jadis maison de plaisance des archiducs d'Autriche, gouverneurs des Pays-Bas, puis possédée tour à tour par Louis Napoléon, roi de Hollande, par Guillaume I[er] de Nassau, roi des Pays-Bas, et enfin, depuis 1830, par Léopold de Saxe, *roi des Belges;* jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu qu'elle change encore de maître; car, en cet heureux siècle, il n'est rien de certain ni de constant.

BRUXELLES (SON ORIGINE).

Suivant Jean-Baptiste Romberg, qui a décrit Bruxelles et ses environs(1), il existe diverses opinions touchant l'étymologie du nom de cette ville.

Quelques auteurs, dit-il, l'ont écrit *Brossella*, *Brusola*, *Brussella*, *Brussel*, et *Brussels*. Ils croient que ce nom vient des broussailles qui croissaient au lieu où elle fut bâtie. D'autres prétendent qu'on devrait écrire *Brughsella*, ou *Brugsel,* nom qui viendrait d'un pont

(1) Édition de 1825.

bâti sur la rivière de Senne, près duquel plusieurs de ses premières maisons furent bâties, dans un lieu nommé *Borghval*, parce que *Burgh*, en flamand, signifie pont, comme on dirait en français Pontigny, Pont-sur-Seine, ou sur Yonne, et en anglais Bridgetown. D'autres écrivains, tant anciens que modernes, ont écrit *Bruksell*, *Bruccella*, *Brucella*, *Bruxella*, enfin *Bruxelles;* et l'on croit que c'est d'après cette orthographe que son nom signifie pont *de l'hermitage*, ou *du rassemblement de cellules ou cabanes près du* pont. D'autres l'écrivent *Brugsenna*, c'est-à-dire *pont sur la Senne ou sur Senne*, *ou pont Senne*, comme on dit en France *Pont-Oise.* Il y en a d'autres qui croient que son ancien nom était *Broksel* ou *Byruissel*, à cause des mares, étangs et petits ruisseaux qu coulent dans les environs. Enfin, d'autres prétendent que *Brussel* vient de *Brœissel*, qui signifie nid, parce qu'il y a dans les mares qui environnent Bruxelles beaucoup de cygnes et d'oiseaux aquatiques. Mais quelle que soit l'origine de son nom, il paraît certain que l'île de Saint-Géry a été le berceau de Bruxelles; que les branches de la rivière qui forment cette île étaient traversées par des ponts, et que ce lieu était défendu par une forteresse. Il est probable aussi que Bruxelles a été longtemps circonscrite dans cette île, et qu'elle ne fut entourée de murailles et mise au rang de ville, qu'au onzième siècle. Guichardin, de son côté, dit : « que suivant le témoignage de Jacques de Guise, « Bruxelles a eu source et origine du Chasteau que les « *Sennons* (peuple de la Grande-Bretagne) firent bastir « en ces cartiers, pour mieux à leur ayse courir et

« ravager le pays de Gaule (1). » Dans tous les cas il paraît certain, suivant Romberg, que l'île Saint-Géry a été le berceau de Bruxelles, que les branches de la rivière qui forment cette île étaient traversées par des ponts, et que l'endroit était défendu par une forteresse. Il est également probable que Bruxelles a été longtemps circonscrite dans cette île et qu'elle ne fut entourée de murailles et mise au rang des villes qu'au onzième siècle, comme il a été dit plus haut.

NOTICE SUR BRUXELLES.

Sainte Gudule, vierge et patronne de Bruxelles, passe pour y être morte. Elle était fille du comte Witgen et de sainte Amelbergen, par conséquent proche parente de sainte Gertrude, fille de Pepin, et première abbesse de Nivelle. Sainte Gudule fut élevée à Nivelle par les soins de ses parents, et après sa mort, elle retourna chez ses parents, qui habitaient le château de *Ham*, près de Mortzèle, entre Alost et Dendermonde.

Après avoir vécu saintement, elle mourut, et fut ensevelie à Ham, d'où son corps fut transféré à Mortzèle, sous le règne de Charlemagne, puis à Bruxelles, par les ordres de Charles, frère de Lothaire, roi de France, et le premier prince qui y fixa sa résidence, en 980, et qui y bâtit un palais depuis longtemps détruit. Ce fut alors que sainte Gudule devint la patronne de Bruxelles.

(1) Descript. des Pays-Bas, p. 66.

En 1040, cette ville fut entourée de murailles. S'étant depuis considérablement accrue, on fit une seconde enceinte en 1357, et on l'acheva en 1369, en lui donnant sept portes, nommées *Halle*, *Namur*, *Louvain*, *Shaerbeck*, *Laeken*, *Flandre* et *Anderlecht*.

En 1436, la rivière de Senne, qui traverse la ville, fut élargie.

En 1555, Charles-Quint y abdiqua l'empire en faveur de son fils Philippe, et on y conserve le fauteuil dans lequel il s'était assis. En 1578, la peste y enleva 27,000 personnes. En 1651, parut à Bruxelles la première gazette, imprimée en français par Guillaume Scheybels. En 1656, Charles II, chassé d'Angleterre par Cromwell, vint habiter Bruxelles pendant quelque temps, avec son frère, le duc d'York, et ensuite Jacques II. En 1695, le maréchal de Villeroy l'ayant bombardée, 4,000 maisons, 16 églises, chapelles ou couvents, furent détruits. En 1706, Marlborough s'empara de la ville, et y établit pour gouverneur son frère, le général Churchill. En 1717, Pierre-le-Grand visita Bruxelles. En 1731, fut incendié le palais qui pendant longtemps avait servi de résidence à des souverains, et qui, en 1753, logea sept têtes couronnées. Dans cet incendie il périt des richesses considérables, sans compter une galerie de précieux tableaux, dont plusieurs étaientd e Rubens.

Le 20 octobre 1740, mourut Charles VI, souverain des Pays Bas, auquel succéda sa fille Marie-Thérèse, et en 1741, mourut également en cette ville J.-B. Rousseau, notre poète français. Le 21 février 1746, Bruxelles fut prise par le maréchal de Saxe, qui y fit

son entrée le 29 mars, et occupa l'hôtel du prince de la Tour et Taxis. Le 14 mai suivant, Louis XV, après la bataille de Fontenoi, accompagné d'une suite nombreuse, y entra à son tour, et alla entendre un *Te Deum* à Sainte-Gudule. Il ne quitta cette ville que le 12 juin, pour retourner à Versailles. Après plusieurs conférences, qui y furent tenues, on y conclut un traité pour l'évacuation des villes des Pays-Bas par l'armée française. Ce traité fut signé le 12 janvier 1749.

En 1772, on fonda l'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres, sous la sanction de l'impératrice Marie-Thérèse. Le 12 février 1776, le duc Charles de Lorraine posa la première pierre de la façade de l'église Saint-Jacques, sur Caudenboug. En 1794, Bruxelles fut annexée à la France, et le prince d'Orange se retira avec sa famille en Angleterre. Mais en 1813 elle fut de nouveau séparée de la France, ainsi que toute la Belgique, et redevint une capitale.

En 1815, Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, tenta de reconquérir les Pays Bas ; mais, défait à Waterloo, le gouvernement des Pays-Bas fut rétabli et confirmé par l'Europe dans la maison d'Orange, qui possédala Belgique jusqu'en 1830, époque à laquelle une révolution, excitée par la France, et peut-être aussi par l'Angleterre, arracha violemment et injustement cette riche province à Guillaume de Nassau, à qui elle avait été donnée en dédommagement du Cap de Bonne-Espérance, dont l'Angleterre, qui prend, mais ne rend rien, s'était rendue maîtresse, ainsi que de tant d'autres points maritimes, trouvés à sa conve-

nance, et que l'Europe n'eut pas la force ou le vouloir de lui contester. Depuis lors, comme je l'ai dit, elle est la possession du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte d'Angleterre, fille de George IV, et marié depuis à la fille aînée de Louis-Philippe d'Orléans, d'abord nommé lieutenant-général du royaume, par son parent et son roi, Charles X, roi de France et de Navarre, auquel il avait juré fidélité, puis devenu roi des Français par suite des funestes événements de 1830, conséquence de ce qu'on appela *comédie de quinze ans*, parce qu'elle travailla pendant quinze ans à renverser la monarchie légitime et paternelle des Bourbons, sous laquelle notre patrie n'avait cessé d'être heureuse et prospère.

PORTE GUILLAUME OU DE LAEKEN.

J'entrai dans Bruxelles par la porte nommée de Wilhem, de Laeken ou d'Anvers.

C'est un arc de triomphe soutenu par des colonnes d'ordre composite Je l'ai vu surmonté de deux statues, dont l'une représentait l'Abondance et l'autre la Paix. Entre elles était placé un bas-relief représentant le roi Guillaume Ier recevant les clefs de la ville de Bruxelles.

L'arc principal était accompagné de deux arceaux latéraux, et deux pavillons terminaient le monument.

Après que j'eus traversé le boulevard qui borde une partie de la ville, j'arrivai sur une place carrée, dite *place d'Anvers;* elle est plantée de peupliers d'Italie, et ornée de grilles de fer auprès desquelles s'élèvent

deux bâtiments de même architecture, occupés par des restaurateurs et des cafés. La rue qui suit cette place se nomme la rue de Laeken.

Bruxelles se divise en deux parties principales, savoir : la partie basse, ou l'ancienne ville, traversée par la rivière de Senne, habitée par la population commerçante et ouvrière, et où se trouve le palais de la bourse, l'hôtel-de-ville, etc, etc.; puis la partie haute, ainsi nommée parce qu'elle s'étend sur le fleuve et le sommet d'un coteau, qui longe la partie basse et la rivière, et rend Bruxelles montueuse et inégale.

PALAIS DU ROI.

C'est sur la partie haute, ou *ville haute*, qu'est bâti le palais du roi. Il fait face à un jardin public, nommé *le Parc*, planté d'ormes d'une grande beauté, orné de bosquets, sillonné par des allées, entouré de haies vives, et bordé par une rue magnifique, appelée *rue Royale*, dont toutes les maisons sont habitées par une partie de ce que Bruxelles renferme de riche, de noble et de distingué.

Le palais, bien que moderne, n'a rien de remarquable à l'extérieur. Le fronton qui surmonte sa façade est supporté par six colonnes de granit, ou plutôt de pierre bleue (marbre noir de Belgique), d'ordre ionique, et assez massives. Ce palais fut commencé en 1784, et terminé en 1785, pour servir de résidence au ministre plénipotentiaire de l'empereur d'Autriche. L'hôtel qui l'avoisine fut construit, dit-on, à la même époque,

pour y établir la secrétairerie d'état. C'est entre ces deux bâtiments que fut élevé le palais actuel du roi, dont ils forment aujourd'hui les ailes.

En 1790, le congrès de la république belge s'y installa; et du temps des Français, sous l'administration du préfet, M. de Pontécoulant, ce palais devint l'hôtel de la préfecture, où logea Napoléon, alors premier consul. Il revint depuis l'habiter sous le titre d'empereur, accompagné de Joséphine, sa première femme. Et il y retourna, sous la préfecture de M. de La Tour-du-Pin, avec Marie-Louise d'Autriche, sa seconde femme, accompagné de son frère Jérôme, alors roi de Westphalie, et de la princesse de Wurtemberg, sa femme.

Après que la Belgique eut été réunie à la Hollande, et que Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, y eut fait sa demeure, ce palais logea successivement l'empereur Alexandre de Russie, Frédéric Guillaume, roi de Prusse, les archiducs Jean et Louis, l'Infant d'Espagne, dom François de Paul, l'impératrice douairière de Russie, les grands ducs ses fils, le duc de Kent, quatrième fils de Georges III, roi d'Angleterre, etc., etc.

Sous le vestibule fort étroit de ce palais se trouve le grand escalier qui mène aux appartements; il n'a rien de grandiose, et ne diffère guère de celui d'un bel hôtel de riche particulier.

Les antichambres et salons d'attente ne me montrèrent rien non plus de digne de remarque. La chambre du roi était petite et plus que simple; son lit, en bois d'acajou, était à peine orné de quelques dorures. Il n'avait ni estrade, ni balustres, et le mobilier de cette

chambre était si simple et si passé, que ce prince, seul, sans doute, parmi les souverains de l'Europe, s'en serait contenté, par suite de sa modeste simplicité.

En revanche, la salle destinée aux bals et à la musique m'offrit un tout autre aspect. C'était un rectangle soutenu des quatre côtés par de hautes colonnes d'ordre corinthien, revêtues en stuc et imitant le marbre blanc. Les ornements de sa voûte étaient plus travaillés qu'élégants, mais en revanche ses lustres étaient d'une grande beauté, et le parquet de la salle formait une magnifique marqueterie, composée de différentes sortes de bois précieux. La salle d'audience était aussi vaste, riche, et majestueuse; elle avait deux cheminées en marbre blanc placées en face l'une de l'autre, et qui devaient à peine suffire, vu l'étendue de la pièce qu'elles étaient destinées à échauffer. Mais des calorifères, sans doute, viennent l'hiver prêter leur aide.

L'appartement de la reine était beaucoup plus beau et plus riche que celui du roi. Les tentures et les fauteuils étaient en étoffes de Lyon. Sa chambre possédait aussi plusieurs tableaux précieux, et on en voyait d'autres peints par cette princesse, qui aimait les arts et les cultivait avec succès.

A la suite de ces appartements on me montra une pièce vide, destinée à former une galerie de tableaux. Elle était assez spacieuse, et prenait jour par la voûte, qui était en forme de dôme. Les murs de la salle ou plutôt de la galerie étaient peints en blanc et sans nul ornement d'architecture. J'y vis quelques tableaux remarquables, dont un entre autres de David, représentant Hector qui reproche à Pâris, placé auprès

d'Hélène, sa mollesse et son inutilité, et quelques-uns de Raphaël ou d'autres peintres célèbres, bien que le nombre en fût restreint.

Comme je l'ai dit, le palais du roi fait face au parc royal, et n'en est séparé que par une rue, comme autrefois le château des Tuileries l'était du jardin de ce nom. Cet édifice est composé de quatre corps-de-logis, formant les quatre façades d'une cour, au fond de laquelle était un assez grand terrain où fut créé un jardin destiné à la famille royale.

Le *vieux Palais,* dit l'*ancienne Cour,* est situé à l'angle sud-est de la place Royale, au fond d'une allée. Il était autrefois la résidence du gouverneur général des Pays-Bas, et fut rebâti en partie en 1749, par le duc Charles de Lorraine, alors gouverneur général des Pays-Bas. L'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche l'acheta ensuite, le restaura et l'habita.

En 1502, Engelbert, comte de Nassau, chevalier de la Toison-d'Or, avait déjà fait agrandir cet édifice qu'on appelait alors *Cour d'Orange,* ou *Hôtel de Nassau.* En 1577 ou 1578, cette Maison s'étant retirée en Hollande, n'eut plus de demeure à Bruxelles, et ce fut alors que les gouverneurs de la Belgique, jusqu'au moment de la révolution française de 1793, y vinrent établir leur résidence.

La façade de ce palais, d'une assez belle architecture, est irrégulière. Son entrée forme un cintre concave, et dans le vestibule se voit le grand escalier, dont le style est beaucoup plus noble que celui du nouveau palais royal. Il mène à l'étage supérieur, où un dôme, d'une noble construction, sert de vestibule aux divers

appartements qui ont dû être beaux et vastes, à en juger par ceux qui sont conservés, mais dont une partie a été convertie en musée, et l'autre partie en bibliothèque publique.

Le musée possède un grand nombre de tableaux de grands maîtres, entre autres de Rubens, Vandyke, Thyssens, Shicgeland, Philippe de Champagne, d'Artois, Clerck, Carlo Dolce, etc.

Ces lieux possèdent aussi un cabinet d'histoire naturelle. Quant à sa bibliothèque, c'est la plus considérable de toute la Belgique. Elle contient plus de 120,000 volumes, parmi lesquels on trouve quelques ouvrages qui datent des premiers jours de l'imprimerie, sans compter bon nombre de manuscrits et d'ouvrages classiques très-précieux.

L'ancienne Cour renferme aussi l'Académie des sciences, qui y tient ses séances, et un jardin botanique, destiné aux démonstrations. Il renferme un assez grand nombre d'orangers.

LE PARC ROYAL.

Le parc royal, appelé aussi *Parc de Bruxelles*, situé, comme je l'ai dit, en face du nouveau palais royal, est une promenade publique assez vaste, distribuée en bosquets et en allées, pourvue de bancs et de chaises. Ces allées sont ombragées d'arbres élevés et touffus, et sont ornées de statues en marbre blanc, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite; entre autres, Diane et Narcisse de *Gripello*, et la Charité de *Vervoest*. Au centre du parc se voit un large bassin, peuplé de petits

poissons dorés. Les bords de la principale allée s'élèvent en forme de talus, et sont garnis de groupes d'arbres magnifiques, dont les branches étendues forment une épaisse voussure de feuillage, et garantissent pendant l'été les promeneurs des rayons du soleil.

Dans un des petits vallons formés par ces élévations latérales de terrains, se voit un bassin carré, creusé dans un seul bloc de marbre blanc, qui servait autrefois à recueillir l'eau d'une fontaine, et qui depuis a été transporté en cet endroit.

Plus loin, dans un bosquet, à droite du bassin vert, est le Wauxhall, établissement qui contient un restaurant et une table d'hôtes.

Ce parc, autrefois dépendant du palais royal, a bien perdu de son étendue et de sa forme primitive, s'il faut en croire la description qu'en fait Guichardin.

« Tout joignant le palais, dit-il, est un magnifique et spacieux parc, muré de touts côtés et s'estendant jusqu'à la dernière muraille de la ville; et dedans ce parc, y a divers logis, tant pour dresser des lices à jouster et à courir la bague, pour y jouer à la balle et autres jeux, et pour toute commodité, servant au plaisir du roy; vue que les jardins n'y manquent point, esquels on voit un beau et industrieux labirinthe, et un petit lac et étang, où les cygnes et les poissons nouent en abondance. Vous y voyez des collines très-plaisantes et des vallons gracieux; des vignes verdoyantes en leur saison, et plusieurs sortes de fruicts de bon goust et agréables à la vue. Les bois, les prés, les buissons, pleins de toute espèce de bestes, servants au déduit de la chasse, rendent ce lieu plus admirable; d'autan

que de tous les endroits du palais, à toute heure, non sans grand soulas et passe-temps, on voit ces bestes, les unes paistre, les autres follastrer et se jouer et les mener travailler pour y faire engeance..... »

Le parc est environné de belles maisons formant quatre larges rues. Leurs façades, il est vrai, ne sont pas uniformes comme à Londres, ni de même hauteur, mais leur ensemble présente un bel aspect. Au centre de la rue du Nord, qui fait face au palais du roi, et qui est située à l'extrémité du parc, a été construit le palais des États-Généraux. Là s'assemblent les deux chambres, chacune dans une salle particulière, d'une étendue proportionnée au nombre des membres qui composent les États. Au-dessus de la porte d'entrée s'élève un fronton dont le bas-relief représente la *Justice*. Car, où ne montre-t-on pas la justice? où ne la vante-t-on pas? Chacun prétend n'agir que pour elle et d'après elle. Mais souvent ce sont ceux qui l'outragent le plus qui en parlent avec plus d'impudence; et il n'est point d'apostat, de traître, de félon qui, chaque jour, ne profane son nom sacré.

Cet édifice, construit d'après les plans de l'architecte Guimard, s'étend sur toute la largeur du parc, et forme lui seul tout ce côté de rue. Il est toutefois à regretter qu'on ait fait disparaître la modeste maison bâtie par Charles-Quint, et qu'il habita, dit-on, après son abdication, jusqu'à son départ pour l'Espagne.

Le parc royal de Bruxelles possède plusieurs entrées, ouvertes depuis le lever du soleil jusqu'à 10 heures du soir. Des factionnaires sont placés à chacune d'elles pour maintenir l'ordre. La partie du parc la plus fré-

quentée le soir par la bonne compagnie, est celle, m'a-t-on dit, qui fait face à la place Royale, contiguë au palais.

PLACE ROYALE, ÉGLISES DE BRUXELLES.

Cette place est bien bâtie, et sur une de ses faces s'élève l'*église de Saint-Jacques*, dont la première pierre fut posée le 12 février 1776, par le duc Charles de Lorraine, mais qui ne fut achevée qu'en 1785. Son portail, construit d'après le plan de l'architecte français Guimard, a la forme d'un portique, et son fronton est soutenu par six colonnes d'ordre Corinthien. Ce portail est d'une noble simplicité et accompagné de 2 statues colossales, dont l'une, d'Olivier, représente Moïse, et l'autre, de Janssens, représente David. Le relief en bosse du fronton, qui représentait l'élévation de l'hostie, et qui disparut en 1797, était également d'Olivier, domicilié à Bruxelles. Il fut alors remplacé par ces mots emphatiques, absurdes et ridicules, écrits en gros caractères : *Temple de la Raison.* Or, comme on s'aperçut bientôt que rien n'était moins raisonnable que toutes les folies et les iniquités de cette horrible époque, on substitua à cette enseigne de la démence furieuse, cette autre enseigne aussi mensongère et pas plus religieuse, *Temple de la Loi.* En effet, à cette époque d'anarchie la plus complète, on ne reconnaissait pour loi que son bon plaisir, et d'autre devoir que de spolier et de détruire.

L'intérieur de l'église n'est composé que d'une seule nef. Les colonnes qui la soutiennent et la coupole qui la surmonte, sont d'ordre Corinthien et d'une belle

proportion. Le maître autel, de style romain, est accompagné de deux statues représentant la loi ancienne et la loi nouvelle.

Bruxelles possède plusieurs autres églises anciennes et modernes : celle du *Bon-Secours* est une des plus fréquentées. Détruite par le bombardement de 1695, elle fut rebâtie telle qu'on la voit aujourd'hui, en forme de dôme.

L'église de *Sainte-Claire* (rue Saint-Christophe), d'abord simple chapelle, fut en 1662 érigée en paroisse. C'est un édifice ancien, mais sans beauté ni régularité. Il n'y a de remarquable que quelques bons tableaux et la statue de la Vierge.

L'église *de Sainte-Catherine* est grande, mais n'offre rien d'intéressant, sinon quelques tableaux, entre autres *Sainte-Catherine* reçue au ciel par la Sainte-Trinité (de Crayer).

L'église de *Notre-Dame de Finisterræ*, en français Finisterre, ainsi appelée parce qu'elle est construite dans une rue nouvelle, située à l'extrémité de la ville. Sa construction actuelle date de 1710, et n'est point encore achevée. 12 colonnes d'ordre composite, posées sur des bases en marbre, soutiennent sa voûte. Sa chaire est belle, et sur le maître autel, qui est construit en forme de tombeau, sont placés deux anges adorateurs. Dans le chœur on voit quelques tableaux estimés.

L'église des Augustins, située près de la place de la monnaie, fut construite en 1642. Autrefois elle était une des plus belles églises et des plus richement ornées de Bruxelles ; mais depuis l'entrée des alliés en 1815,

elle est abandonnée au culte protestant. Après la bataille de Waterloo, elle reçut un grand nombre de blessés, et devint, depuis, le temple ou le prêche de la maison de Nassau qui y avait sa tribune, et où, en 1817, fut baptisé le fils aîné du prince d'Orange.

L'église de *Bon-Secours*, détruite par le bombardement de 1695, fut rebâtie telle qu'on la voit aujourd'hui, en forme de dôme. Elle est une des plus fréquentées de Bruxelles.

Mais l'église de cette capitale la plus digne d'être visitée par les étrangers est sans contredit la Métropole, ou *Sainte-Gudule.* Vaste édifice du moyen âge, élevé sur le coteau qui longe la ville, et qui la divise en haute et basse.

Cette basilique est surmontée de 2 tours élevées, d'où l'on découvre tous les environs. Les vitraux coloriés des croisées sont beaux, et la chaire exécutée par *Henri Verbrugger*, en 1699, est un chef-d'œuvre de sculpture en bois. On admire entre autres les statues d'Adam et d'Ève, chassés du paradis terrestre par un ange, armé d'une épée flamboyante, et suivis de la mort, dont leur faute les a rendus victimes. Au-dessus de la chaire est un autre ange qu'accompagne la Vérité, représentée sous les traits d'une femme. Ces statues soutiennent un dais, au-dessus duquel s'élève une statue de la Vierge, portant l'enfant Jésus, et qui écrase la tête du serpent.

Le chœur renferme le tombeau en marbre noir de Jean II, duc de Brabant, sur lequel est couché un lion en cuivre, doré, pesant, dit-on, 6000 livres. On

descend dans les caveaux de l'église par une entrée recouverte d'une tombe en marbre blanc. Ces caveaux renferment les restes d un grand nombre d'archiducs et d'archiduchesses d'Autriche.

La nef possède 14 belles statues, représentant Jésus-Christ, la sainte Vierge et les 12 apôtres; 4 de ces statues sont de Duquesnoy. Le plus magnifique autel de cette somptueuse église est l'autel de *l'hostie miraculeuse*, ainsi nommé, à cause d'un miracle qui s'opéra en cette ville en 1360. Voici le récit qu'en fait Guichardin :

«La principale église de Bruxelles, dit cet écrivain, est celle de Sainte-Gudule, laquelle fut entièrement bastie à l'honneur de l'archange Saint-Michiel, qui est le patron et avocat envers Dieu pour cette ville. Mais le comte Lambert et Gérard, évêque de Tournay, faisant la translation de cette sainte Dame de l'église de Saint-Ganger, la mettant en celle de Saint-Michiel, et icelle rebastie fort somptueusement et enrichie de plusieurs rentes et beaux revenuz, ils la dédièrent et sacrèrent à sainte Gudule, fille jadis des glorieux et saints princes, le comte Wittard et la comtesse Amelbergh, issue du sang très-illustre de Charlemagne. Vis-à-vis de cette église, existe une chapelle, dedans laquelle on voit un cyboire d'or, et en iceluy trois hosties consacrées à cause d'un insigne miracle du Saint et admirable Sacrement de l'autel, avenu, suyvant que l'escrivain Meyer et autres, l'an de nostre salut 1369. Or advint la chose en cette sorte : un certain juif, nommé *Jonathas*, achapta, détestablement, d'un

judas, asçavoir d'un Jean, curé de Sainte-Catherine, à Bruxelles, le Saint-Cyboire rempli de pains et hosties consacrées; mais, par le jugement de Dieu, ce faict fut descouvert, en tant que ce maudit *hébrien* fut occis en un jardin par aucuns siens ennemis, et sa femme donna le Saint-Cyboire en garde à son fils appelé *Abraham.* Or ce galant, qui sçavoit à quelle fin son père avoit recouvert ce gage si précieux, ayant convoqué autres juifs le jour du Saint-Vendredy de la sepmaine en son logis, tira le précieux corps de Notre-Sauveur, caché sous cette figure de pain, du cyboire; et soudain ces circoncis s'acharnant dessus, lui donnant plusieurs coups de cousteau, d'où sortit et ruissela le sang en abondance: de sorte que la mère de cet Abraham, veu le miracle, saisie d'étonnement, se convertit sur l'heure à Jésus-Christ, et fut rapporter le faict au curé de Sainte-Gudule et de Saint-Nicolas, l'un appelé *M. Pierre*, et le second *M. Jean-Volne*, et leur descouvrit et la perversité juive, et le miracle y advenu: de sorte que Wenceslaus, duc de Brabant, et madame Jeanne son épouse, ayant faict faire enqueste et information très-diligente sur ce faict, fict brusler tous en vie cest Abraham et autres juifs ses complices, devant l'église de Sainte-Catherine: et après ce establit et ordonna une procession générale et solemnelle, voulant qu'en mémoire d'un si grand miracle, elle fust tous les ans renouvelée, et y assistant lui et la duchesse, suivis d'un peuple infiny, faisant apporter cette sacrée hostie, ainsi poinsonnée, en l'église Sainte-Gudule, où depuis elle fut mise en la susdite chapelle, et y fut apposée une peinture et tableau où toute l'his-

toire est vivement effigiée, et les vers qui s'en suivent y sont escrits :

Quisquis ades, summi tangit quem cura Tonantis,
Dum properas, captum siste, viator, iter.
Hæc tibi viva caro, æterni sapientia Patris,
Christus adest, vivus panis et una salus.
Invida Judæûm quam dum laniare laborat
Impietas, meritis ignibus ecce ruit.
Quare age divinos huic funde, viator, honores;
Funde Deo dignas supplice mente preces.

PLACES PUBLIQUES.

La place la plus vaste et la plus remarquable est celle du grand marché, autrement dite grande place ; c'est un parallélogramme régulier, dont les maisons sont bâties sur le même plan, mais d'une architecture différente, et dont les façades autrefois belles, mais dégradées par les révolutions, sont chargées d'ornements ou sculptures, comme on les construisait au quinzième siècle. Sur l'un des larges côtés de cette place s'élève l'hôtel-de-ville, grand et bel édifice, commencé en 1402 et achevé en 1434, surmonté d'un beffroi et richement orné de décorations architecturales, ainsi que diverses maisons et édifices de cette place. Entre autres un grand bâtiment, ressemblant à un ancien palais, et qui, avant la révolution française, appartenait, je crois, à une corporation. On y voyait alors la statue de la renommée par Duquesnoy, et quelques bustes des ducs de Brabant. Plusieurs autres maisons de cette place appartenaient

aussi à des corporations, entre autres le vieux bâtiment nommé encore aujourd'hui la *maison du Roi*, et dont l'architecture a quelque chose de mauresque et de gothique, comme la plupart des vieux édifices de la Belgique. Ce genre d'architecture est dû aux Espagnols, qui, comme on le sait, ont longtemps possédé ces contrées, ainsi que la Hollande, et qui le tenaient des Goths, puis des Maures, auxquels l'Espagne fut longtemps soumise.

La place de la Monnaie, voisine de la grande place, formera un rectangle assez étendu, lorsque toutes les maisons qui la déparent seront démolies. Elle contient le grand théâtre, édifice isolé, orné d'un péristyle de 8 colonnes d'ordre ionique, mais point assez élevé, ce qui lui ôte de la noblesse et du grandiose. Tout autour de l'édifice règne une galerie à arcades.

En face de ce théâtre est l'*Hôtel de la Monnaie*, grand bâtiment surmonté d'un fronton décoré de 4 pilastres corinthiens.

La *nouvelle Bourse* est située au coin de cettem ême place, et voisine de l'Hôtel de la Monnaie. Elle est ornée de colonnes d'ordre toscan, si je ne me trompe, et d'assez mesquines dimensions, ainsi que l'édifice.

CAFÉ DES MILLE COLONNES.

Pour écrire quelques notes, je m'étais assis sur un banc placé contre le mur extérieur du café, nommé *des Mille Colonnes;* et, comme j'achevais de les inscrire, un homme d'un certain âge, et assez bien vêtu, vint

s'asseoir auprès de moi, et jugeant que j'étais étranger, il se mit à m'interroger :

« Comment trouvez-vous Bruxelles, Monsieur?

Une belle ville, lui répondis-je, en plusieurs de ses quartiers.

La trouvez-vous plus belle que Paris?

Ami de la vérité, et surpris d'une telle comparaison, je fus obligé, au risque de lui déplaire, de lui répondre que *non*.

Eh bien! je ne suis pas de votre avis, et, pour mon compte, je lui préfère Bruxelles.

Je respecte, lui répondis-je, votre opinion, car elle est inspirée par l'amour de la patrie; cependant si, comme je le pense, vous êtes sincère et de bonne foi, vous devez être aussi impartial. Donc, puisque vous dites avoir habité Paris, vous me permettrez, je l'espère, quelques comparaisons, dont au reste je vous laisserai juge. Par exemple, vous conviendrez sans doute que votre grand théâtre, construit à l'instar de notre Odéon, est lourd, écrasé, et que son péristyle, à peine élevé de trois marches au-dessus du sol, n'a pas cette majestueuse élévation du théâtre dont il semble l'imitation. Quant à votre hôtel de la monna ieque nous apercevons d'ici, je n epense pas non plus que vous puissiez le préférer à celui de Paris, dont la construction est à la fois si noble et si sévère, et dont les lignes si pures s'étendent le long de la Seine, et vous avouerez qu'il y a entre ces deux édifices la même différence qui existe entre la petite rivière de Bruxelles, appelée Senne, et le fleuve qui traverse la capitale de la France.

La Bourse, à son tour, qu'ici près on a construite, peut-elle, je vous le demande, être comparée à celle de Paris, le plus beau monument moderne de ce genre? Et puis... » Mais ici je m'arrêtai, n'ayant pas le dessein de blesser son amour-propre national.

Mon honnête Bruxellois convint de bonne foi qu'il avait été trop enthousiaste à l'égard de sa ville, et il daigna consentir à la placer après Paris, mais en même temps au-dessus d'autres villes qui lui sont cependant bien supérieures. Toutefois, je gardai le silence pour ne pas le désobliger, bien que Bordeaux, Marseille, Nancy, offrent un ensemble plus vaste, plus noble, plus régulier, surtout mieux bâti que Bruxelles, dont beaucoup de ses rues sont montueuses, tortueuses, généralement mal pavées, et nullement en harmonie avec celles du beau quartier qui avoisine le parc et le palais royal.

Cependant, si les travaux entrepris s'achèvent, Bruxelles pourra avec raison être rangée parmi les plus belles villes de l'Europe.

La *place Saint-Géri*, ou de *la Fontaine*, est dans la grande île, et a remplacé l'église de Saint-Géri aujourd'hui démolie. Au centre de cette place existe une fontaine de forme pyramidale, qui fut érigée en 1802.

Dans le voisinage de la rue Neuve, se voit une autre place commencée en 1775, d'après les dessins de Fisco. Sa forme est rectangulaire, ses maisons sont belles et ornées de colonnes d'ordre dorique. Le milieu de la place est planté de tilleuls, et elle sert de promenade aux habitants du quartier.

A Bruxelles, comme partout en Belgique et en Hol-

lande, on a coutume de peindre les maisons de diverses couleurs, et à l'huile, pour la plupart, ce qui les fait paraître toutes neuves et leur donne un agréable aspect de luxe et de propreté. Les unes sont blanches, d'autres d'un jaune pâle, d'un vert clair, etc.

ON TAINES.

On compte bien 20 fontaines à Bruxelles, dont plusieurs sont assez remarquables, entre autres, celle de la place dite du Grand-Sablon ; elle est surmontée d'un groupe en marbre représentant Minerve qui tient un médaillon sur lequel sont les portraits de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse. A leur gauche se voit l'Escaut sous la forme d'un génie, et à leur droite est la Renommée. Ce groupe repose sur un piédestal de 13 pieds de hauteur, sur lequel sont gravées les armes de lord Aylesbury, en mémoire du long séjour qu'il fit à Bruxelles, comme l'indique l'inscription gravée en lettres de bronze. L'eau jaillit du monument par deux têtes de mascaron, surmontées de cette inscription assurément bien courte : *Fuimus*. Ce monument fut exécuté d'après le dessin du comte de Calembourg, et fut élevé par Jacques Bergi.

Le *Manneken-pis* n'était, en 1648, qu'une petite figure en pierre ; mais elle fut remplacée par la statue en bronze, aujourd'hui existante, du célèbre Duquesnoy. Elle représente un enfant nu lâchant de l'eau. Louis XV, voulant faire comprendre que cette statue blessait la décence publique, lui fit présent d'une riche garde-robe, dont on l'affuble encore, dit-on, en certain

jour de fête. Mais de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne peut guère parer à l'indécence du personnage, qui n'en est pas moins un objet de vénération pour le peuple de Bruxelles, qui l'a pris sous sa protection ; tant l'homme est parfois bizarre en ses affections comme en ses inimitiés !

Dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, on voit deux fontaines, ornées chacune d'une statue en marbre blanc, représentant un fleuve appuyé sur son urne et couché dans des roseaux. Une grande coquille, posée sur deux dauphins, reçoit 4 filets d'eau jaillissant de 2 autres dauphins, qui servent de monture à 2 tritons. L'une de ces fontaines est de *Plumiers*, elle est bien supérieure à l'autre qui est de *Kneders*. L'une de ces fontaines, après s'être écoulée par des tuyaux souterrains, va se remontrer dans la rue de l'Amigo, où elle sort par la gueule de 2 petits lions en bronze, placés aux deux côtés de la porte de l'Hôtel-de-Ville, pour tomber ensuite dans des coquilles de pierre.

Mais une des plus belles fontaines de la ville est celle appelée le *Steen-Poorte*, ou porte de pierre. On croit qu'elle date du temps de Charles V. Elle a 4 faces ; de son sommet jaillissent 4 filets d'eau qu'on peut faire monter à une grande hauteur. Après être tombée dans un bassin, et avoir de là été conduite par des tuyaux souterrains, elle en sort pour former 4 jets et retomber ensuite dans 4 grandes coquilles, d'où, en se débordant, elle va former 4 chutes.

GRAND BÉGUINAGE.

Le grand Béguinage de Bruxelles est situé dans la rue de Laeken. Il était autrefois fort étendu, entouré de murs et même en quelques endroits d'un fossé qu'on vient de combler. En 1583, le magistrat calviniste ordonna qu'on le mît en vente par lots : il en fit démolir l'église jusqu'aux fondations, et les décombres furent achetés par les calvinistes. Mais, en 1585, les Béguines, étant rentrées en possession de leur couvent, rebâtirent une chapelle à la place où avait été leur église. En 1657, on commença à reconstruire l'église avec magnificence, et sa construction seule a coûté, dit-on, 331,318 florins (environ 700,000 fr.). En l'an IV de la défunte république française, *une et indivisible*, les Béguines subirent de nouveau le sort de toutes les communautés religieuses de Bruxelles : elles furent supprimées. Depuis, à la vérité, elles furent réintégrées dans leur domicile, mais cette fois sous la surveillance et sous la direction de la commission administrative des hospices civils de cette cité, en vertu de la loi *du* 16 *fructidor an* VIII, qui lui confiait la gestion et l'administration des biens de ces sortes d'établissements.

Maintenant le Béguinage contient fort peu de religieuses, et à mesure même qu'elles viennent à mourir, leurs petites demeures particulières sont vendues par l'administration des hospices, qui en hérite et les vend à qui veut les acheter. De sorte que, à l'exception de l'église, qui sert d'ailleurs de succursale, le Béguinage

de Bruxelles n'existe plus réellement que de nom, puisqu'à mesure qu'on démolit ces paisibles retraites de la piété, on les remplace par de jolies maisons qu'on vend à qui veut les acheter, et qui forment des rues larges, droites et bordées de trottoirs. L'église, comme je viens de le dire, sert maintenant de succursale; elle est grande et une des plus remarquables de Bruxelles : son frontispice, d'ordre composite, et plus orné qu'élégant, est décoré de la statue de sainte Beggue, fille de Pepin de Landon, sœur de sainte Gertrude de Nivelle, et patronne et fondatrice des Béguines de Bruxelles. *René de Brudteycken*, curé de Molebeck, en commença l'exécution en 1250, sur un terrain de sa paroisse qui, à cette époque, était hors des murs de la ville. Les cinq premières Béguines furent cinq filles d'un censier, c'est-à-dire d'un fermier du village de *Goyk*, à 3 lieues de Bruxelles. Dans la suite, on y compta souvent jusqu'à 1000 Béguines renfermées dans une enceinte remplie, comme à Gand, de petites habitations formant une sorte de petite ville dans une autre ville, entourée, comme je l'ai dit, de murs et de fossés, et traversées par 12 rues d'une propreté charmante.

Les tableaux les plus remarquables de l'église du Béguinage, sont un Christ attaché à la croix, accompagné de la sainte Vierge, de saint Jean et de la Madeleine (de Royer); deux saintes familles, dont une par de Clerck, et l'autre par T. Vanloo. Celle-ci est d'une grande beauté, à l'exception des ombres qu'on peut reprocher à l'auteur d'avoir poussé trop au noir. On y voit en outre 2 tableaux de Vanloo représentant

J.-C. descendu de la croix, et une Annonciation. Ces peintures sont d'une belle composition et d'un fini précieux.

HÔPITAUX DE BRUXELLES.

Un des hôpitaux les plus remarquables de Bruxelles est l'*Hospice des Vieillards ;* superbe édifice, construit depuis peu d'années. Il est composé de 2 cours carrées, entourées chacune de 4 corps-de-logis, dont les galeries voûtées sont soutenues par des piliers en pierre bleue, ou marbre de Flandre. Une de ces cours sert de promenade aux hommes et l'autre aux femmes. Cet hospice contient environ 800 vieillards des deux sexes. Leurs lits sont en fer.

PROMENADES.

En 1818, vu l'accroissement de la population portée aujourd'hui à 100,000 habitants, Bruxelles eut besoin d'agrandir son enceinte ; et des boulevards plantés donnèrent alors à la capitale de la Belgique un tout autre aspect. Ces boulevards commencent au canal, près la porte de Laeken, et finissent à la porte de Namur. Ils forment une promenade agréable, bordée du côté de la ville par des maisons neuves, plantée de trois allées d'arbres qui garantissent du soleil les promeneurs à pied et en voiture, tout en laissant apercevoir la vue riante et variée des environs de la ville.

Auprès de la porte de Namur est un palais long de 238 pieds sur 62 pieds de large, qui fut élevé par le

prince d'Orange; et, à peu de distance de la porte d'Anvers ou de Laeken, en dehors des boulevards, on a créé un jardin botanique qui, de cette promenade, produit un effet agréable. La partie destinée à l'instruction des élèves est de forme circulaire, et ses allées forment les rayons d'un cercle, qui a pour point central un bassin plein d'eau. Cette partie du jardin botanique est dominée par un élégant édifice, construit sur un coteau, et soutenu dans toute sa longueur par des colonnes d'ordre ionique. A son centre s'élève un dôme également soutenu par des colonnes de même ordre, formant un péristyle circulaire. L'intérieur de ce dôme est une vaste salle ornée de pilastres d'ordre corinthien et destinée à recevoir chaque année l'exposition des plantes et arbustes rares qui sont mis au concours. Les bâtiments latéraux à cette rotonde contiennent les serres chaudes, et sont suivis d'autres constructions destinées aux plantes de serres chaudes d'une tige plus élevée, telles qu'orangers, palmiers, bananiers et autres arbres exotiques, qui exigent plus d'espace et une température élevée. Ce sont deux pavillons carrés, sans toits apparents, et soutenus aussi en dehors par des colonnes ioniques en pierres bleues comme celles du dôme.

Dans son ensemble tout l'édifice a de l'élégance et domine, en outre, par sa position élevée, non-seulement le jardin, mais encore les boulevards, la ville et ses environs, à l'exception toutefois des maisons nouvellement construites derrière lui, et qui par leur élévation le dominent à leur tour, et lui ôtent ainsi une partie de son aspect aérien et isolé.

Le jardin longe les boulevards et va toujours en se rétrécissant. Il est bordé par un canal et se termine à un rocher factice, ridiculement composé de pierres blanches, et qui semble y avoir poussé comme une morille ou un champignon, au milieu d'une terre excellente et nullement pierreuse. Mais, chose plus ridicule encore, c'est de le voir dominé par une *petite maison* de jardinier, contre laquelle il semble s'appuyer, et qui par conséquent lui ôte tout prestige d'illusion et tout effet de perspective.

L'*Allée Verte* est une autre promenade fort étendue, située, comme je l'ai dit, hors de la porte d'Anvers ; on y entre par une fort belle grille dorée. Elle est composée de six allées d'arbres, plantées de chaque côté du canal d'Anvers à Bruxelles. Plusieurs de ces allées sont réservées aux piétons et les autres sont livrées aux nombreuses voitures (souvent à 4 chevaux) qui, les dimanches et jours de fêtes, surtout, s'y montrent, dit on, au nombre de plusieurs centaines. De distance en distance ont été établis des bancs de bois peints en vert, servant aux promeneurs à pied, et, sur le côté extérieur des allées, diverses guinguettes attirent une foule d'habitants aisés qui vont s'y rafraîchir et s'y amuser.

De cette promenade on jouit de la vue des environs de la ville, qui ne sont pas aussi uniformément plats que le sol général de la Belgique. Bruxelles même, comme je l'ai dit, est adossée à une suite de coteaux qui s'étendent en deçà et au delà dans la plaine, et produisent un aspect d'autant plus agréable, qu'il est rare dans les Pays-Bas.

VILLAGE ET CHATEAU DE LAEKEN.

Le joli village de Laeken est à peu de distance de l'extrémité de l'allée verte (longue d'une demi-lieue environ). Après avoir traversé un pont, on se trouve sur le chemin qui y mène. Ce chemin offre une suite presque non interrompue de maisons de campagne, plus jolies les unes que les autres, accompagnées de charmants jardins, et dont la plus considérable fut habitée par le prince Frédéric, frère cadet du prince d'Orange, aujourd'hui roi des Pays-Bas.

Lorsque j'eus atteint le sommet du coteau, j'arrivai, quelque temps après, en face de la grille du château de Laeken, édifice carré, solidement et même un peu lourdement construit. Au milieu de la façade est un portique élevé de 12 marches, composé de 4 lourdes colonnes en pierre bleue, d'ordre composite, qui supportent le fronton. Ce défaut d'architecture appartient généralement à la Belgique, aussi bien qu'à la Hollande. Le vestibule est grand, et sa voûte est soutenue par des colonnes en pierres blanches. A la suite était l'antichambre, suivie de la salle des pages qui précédait celle dite des *officiers*. L'une et l'autre de ces salles étaient peu grandes et n'avaient rien de remarquable, non plus que la chambre et le cabinet du roi. En revanche, la salle du conseil était belle, ainsi que celle du trône ; et leurs parquets, comme ceux du reste du palais, étaient en bois précieux de diverses espèces, et formaient de riches dessins en marqueterie.

Mais la salle la plus digne d'être visitée est celle con-

sacrée à la musique et à la danse; sa forme est ronde et surmontée d'un dôme. Elle forme le centre de l'édifice, et est éclairée par les fenêtres de la coupole. Ce dôme est orné de belles colonnes en pierres, dont la couleur et le grain rappellent assez bien celles dont se composent les colonnes du dôme des Invalides à Paris. Elles sont d'ordre composite et d'une belle proportion. La voûte du dôme est richement sculptée, et son pavé forme une rosace en marbres de différentes couleurs, que recouvrent en partie des nattes de jonc, afin d'en diminuer la fraîcheur. Cette salle précédait, lors de mon voyage, l'appartement de la reine, composé d'une antichambre, d'un salon dans lequel je vis les bustes du roi Guillaume, son époux, du prince d'Orange et du prince Frédéric, son frère, et celui de l'empereur Nicolas de Russie, le plus bel homme que j'aie encore vu. En face de la cheminée, était le portrait de la princesse de Hesse et de sa fille.

La chambre à coucher de la reine des Pays-Bas était à la suite de ce salon, et contenait, sous une sorte de dais, son lit et celui de la princesse sa fille. Les rideaux d'un velours jadis lilas, ainsi que les fauteuils et autres siéges, étaient entièrement fanés, ce palais ayant été jadis meublé par Napoléon, et n'avaient pas encore été renouvelés lorsque je fus visiter ces lieux. Une salle de bain suivait la chambre de la reine et précédait son cabinet de toilette. Puis venait la chambre de la princesse sa fille, qui avait remplacé la chapelle existante du temps de l'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, alors gouvernante des Pays-Bas, et qui existait encore du temps de Napoléon. Le lit de la princesse

se voyait placé dans le cul-de-lampe où fut jadis placé l'autel. Il est probable que, depuis le nouveau souverain de la Belgique, des changements se seront opérés dans ce palais.

Les jardins de Laeken, sans être immenses, sont pourtant assez spacieux et parfaitement dessinés. On a su y ménager des points de vue délicieux, dont on jouit amplement de l'intérieur du palais, parce qu'étant bâti, comme je l'ai déjà dit, sur un coteau, le terrain va par une pente douce jusqu'au bord du canal qui passe au bas du terrain.

Je vis dans ces jardins une grotte obscure qui ne reçoit un peu de jour que par une ouverture pratiquée dans les roches qui forment sa voûte. Une faible source y alimente les eaux d'un petit bassin creusé au centre, et elles en sortent avec un doux murmure, proportionné à leur faible volume.

Je vis ensuite un petit temple circulaire, portant le nom pompeux de *Temple du soleil*, bien qu'il fût modeste et qu'aucun meuble n'en décorât l'intérieur. Le reste des jardins n'offre que de vertes prairies, distribuées avec art, des bosquets d'arbres et d'arbustes de choix, bordés de fleurs et entrecoupés d'allées bien propres et bien sablées ; enfin, tout ce qui constitue les beaux et grands jardins à l'anglaise.

Une seule chose me déplut en parcourant cette habitation royale. Ce fut la rapacité du concierge et des gardiens, qui non-seulement acceptent une gratification de la part des visiteurs, chose assez naturelle, mais encore prétendent avoir un tarif pour cet objet. En France, malgré l'avidité du siècle, on est encore

moins âpre que cela. Et si les gardiens, concierges ou valets, consentent quelquefois à recevoir une gratification les jours non publics, jamais je n'ai vu qu'ils se permissent de tarifer les visiteurs. Il est vrai que la France est presque le seul pays, peut-être, où l'on ait la délicatesse de montrer gratuitement, à certains jours, les édifices publics. Aussi est-il à craindre que ce reste de nos mœurs d'autrefois ne disparaisse à son tour; car, en ce siècle de soi-disant patriotisme, nous semblons, tant nous sommes dégénérés, rougir des qualités aimables qui distinguaient nos pères, autrefois, des nations étrangères dont nous devenons maintenant les imitateurs en mal.

On prétend que le beau village de Laeken existait dès le septième siècle; et que son église fut bâtie par Hugues, duc bénéficiaire de la basse Lorraine, dont le Brabant faisait alors partie, pour y recevoir les restes de son frère, tué en combattant les Normands sur les bords de la Senne. Plus tard cette église fut fort visitée à cause d'une image miraculeuse de la Vierge qui s'y voit encore. L'infante Isabelle, en 1623, y vint en pélerinage, accompagnée des dames de la cour et de 400 Béguines; et après avoir entendu les Vêpres, elles dînèrent, dit-on, toutes ensemble dans les champs voisins. Cette église contient beaucoup *d'ex-voto*, et beaucoup de tableaux. Son cimetière est considéré comme le *Père-la-Chaise* de Bruxelles. Aussi ce village, depuis 1745, jouit-il de tous les avantages de la proximité de la grande ville, dont il recueille les morts.

Parmi les agréables *villas* qu'il contient et où l'on vend des rafraîchissements, se distingue *Tivoli*, joli

établissement qui, les jours de fête et dimanches, attire le monde élégant de Bruxelles.

Quant au château, il fut bâti, en 1782, par l'archiduc Albert de Saxe-Teschen, et par l'archiduchesse Marie-Christine, sa femme.

RÉCIT DE MISTRESS TROLLOPE SUR QUELQUES COUTUMES DE BRUXELLES ET DE LA BELGIQUE.

Je demanderai à mes lecteurs la permission de terminer mon chapitre sur Bruxelles par une esquisse qu'a faite mistress Trollope de quelques coutumes de Belgique, et en particulier de sa capitale. Ils connaissent, pour la plupart, la touche originale de cette femme auteur, qui a la prétention d'être véridique, quoiqu'elle se trompe assez souvent. Aussi veux-je lui laisser toute la responsabilité du passage suivent, dans lequel on remarquera de la prévention, de la légèreté et de la diffusion. Car si, comme légitimiste, et ennemi des révolutions, j'ai pu blâmer les Belges dans leur révolte contre un pouvoir établi, je me garderai bien en tout le reste de vouloir être injuste à leur égard, et je me plairai ici à rendre justice à leur piété, à leurs mœurs simples et patriarcales, à leur esprit industrieux, à leur amour pour les arts, et à leurs connaissances agricoles. Si donc je cite ce qui suit, c'est dans l'intention de mettre mes lecteurs à même de rectifier mistress Trollope dans les erreurs qu'elle a commises, dans un ouvrage publié, je crois, en 1837, sous le titre de *la Belgique*, et où elle a dé-

crit ainsi qu'il suit la vie journalière d'une femme soi-disant de Bruxelles :

« Elle se lève, dit-elle, ordinairement à sept heures du matin, pourvu que ses enfants, qui *couchent* dans la chambre, lui aient permis de reposer aussi tard. Sa toilette n'est pas longue, *un jupon noir étant la seule addition qu'elle fasse au bonnet de nuit et à la camisole de cotonnade qu'elle porte dans son lit.* Dans cet équipage, un enfant sur les *bras*, et suivie d'une *demi-douzaine d'autres*, elle descend déjeuner. Ce repas est pris *dans la cuisine* (1) et ne dure que quelques moments, au milieu des cris et des disputes de la marmaille pour les tartines de beurre et les tasses de café. Ce tumulte apaisé, la dame commence la toilette de la petite famille, opération qu'elle accomplit toujours avec beaucoup de soin et de propreté, et les enfants sont envoyés à l'école.

Une revue générale de la maison vient ensuite, et malheur aux domestiques si *quelque bout de chandelle de la veille a brûlé trop longtemps*, si un *seul* grain de poussière paraît sur les meubles, ou s'il se trouve une *tasse* ou une *assiette* cassée, car des crimes semblables deviennent souvent le sujet des reproches les plus véhéments (2).

Enfin on entend sonner la messe, et un habit du ma-

(1) Il faut croire que mistress Trollope ne veut peindre ici que les mœurs des classes populaires de Bruxelles, et non des classes plus relevées, où l'on ne voit rien de semblable.

(2) Comme chez mistress Trollope elle-même probablement, et comme en beaucoup d'autres pays, car tout ce qu'elle dit ici peut se dire des mêmes classes des autres pays.

tin assez peu élégant, succède au premier costume; une mante noire à capuchon recouvre le tout, et la dame, un panier au bras, s'achemine vers l'église, et de là au marché et à d'autres affaires de ménage.

Cette période, la plus heureuse de la journée, se prolonge jusqu'au dîner. Pendant les courses diverses, elle rencontre des femmes de sa connaissance, et de petits commérages innocents se passent entre elles. C'est alors qu'elle apprend que madame une telle a donné beaucoup plus qu'il ne fallait pour un turbot, et qu'elle doit être par conséquent une très-mauvaise ménagère; tandis qu'au contraire madame *telle autre* est si minutieuse, si tracassière, qu'elle a marchandé plus d'une 1/2 heure des petits pois. Madame A.... veut renvoyer sa bonne; madame B.... a un enfant malade, et le curé a fait une visite de plus d'une heure à mademoiselle C....

Midi sonne, et le dîner rappelle tout le monde au logis. On ramène les enfants de l'école, le tapage et les querelles recommencent, et les petits vauriens font de leur mieux pour rendre le repas aussi fatigant que le déjeuner (1). Cependant le dîner est servi dans une *pièce ornée de glaces*, de *tapis*, etc. Mais on n'y voit pas une *seule* de ces petites inventions qui constituent l'élégance et la commodité d'un appartement (2). Là

(1) Il est toujours question, comme on le voit, des classes populaires, car les classes riches dînent plus tard en Belgique, et les enfants n'y font pas à table le bruit exagéré dont parle l'auteur.

(2) Ici encore il y a confusion, car mistress Trollope mêle les

le tout est beau, décent, mais tout y est massif et triste. On voit que les habitants de cette demeure connaissent les besoins de la vie *animale* et bien *peu de chose au-delà* (1). Le repas est bon et abondant, la conversation *nulle* (2).

Le dîner fini, et le dessert distribué entre les enfants, la paix est une deuxième fois rétablie par le départ pour l'école.

La *Dame* se met alors à la fenêtre avec son ouvrage qu'elle continue sans interruption jusqu'à l'heure de Vêpres, après lesquelles elle donne à souper aux enfants et les met au lit; ensuite elle *se déshabille*, met *ses papillottes*, *fait sa prière*, et en attendant le retour de son mari, elle s'amuse quelques instants *dans la cuisine* à babiller avec les servantes. Un mari de bonne conduite ne rentre jamais plus tard que neuf heures; dès qu'il paraît on sert un souper solide, et à onze heures, toute la maison est plongée dans un profond repos (3).

Les réunions à Bruxelles sont très-agréables et très-

classes riches et pauvres ensemble, ce qui la fait tomber dans l'erreur et la confusion.

(1) Partialité blâmable et fausse critique, car le peuple belge est un des plus civilisés de l'Europe, et le luxe et l'élégance, dans les classes supérieures surtout, y sont joints à l'ordre et surtout à la vie morale et religieuse. Si on y connaît le faste et la bonne chère, on y possède aussi les vertus sociales et patriarcales, et plus peut-être que dans la patrie de l'auteur de cet article.

(2) Nouvelle exagération ; d'ailleurs trouve-t-on beaucoup de science ailleurs dans les classes dont parle mistress Trollope?

(3) Décidément mistress Trollope a été loger chez quelques petites marchandes en détail.

assujettissantes. Un petit nombre de personnes distinguées donnent des dîners, où les hommes et les femmes se lèvent de table en même temps, et passent au salon où l'on prend une tasse de café exquis, puis on se sépare pour aller s'amuser ailleurs.

Quelques familles anglaises occupent de belles maisons, parfaitement propres à recevoir beaucoup de monde, et toutes assez près l'une de l'autre, dans les environs du parc et du boulevard de Namur. J'eus le plaisir d'assister à deux ou trois soirées en différentes maisons, je les ai trouvées tout à fait dans le genre des soirées non invitées de Paris. *Quelquefois* les jeunes gens dansent, valsent, mais *en général* la musique, les cartes et la conversation remplissent les heures (1).

J'ai vu d'élégants écuyers mâles et femelles parcoucourir la belle promenade des boulevards, le *Hyde-Park* de Bruxelles (2); et le parc royal, à l'heure où il est du bon ton de s'y rendre, offre toujours des groupes brillants; cependant chacun s'accordait à m'assurer que Bruxelles n'est plus ce qu'il était jadis (3)... »

Cette dernière citation est plus exacte et plus consciencieusement écrite. En effet la haute société de Bruxelles est fort distinguée, et elle possède à la fois

(1) Ici mistress Trollope semble parler de la haute société, où en effet, comme partout, il règne un très bon ton et d'excellentes manières.

(2) C'est plutôt l'allée verte qui pourrait être appelée le Hyde-Parc de Bruxelles.

(3) Elle veut dire, du temps de la maison de Nassau; le voyage de mistress Trollope ayant été imprimé depuis 1830.

les usages français et anglais, ce qui doit être, vu le voisinage de ces deux nations, et leurs rapports avec la Belgique.

A cette esquisse confuse, souvent inexacte et incomplète des mœurs et coutumes des habitants de Bruxelles et de la Belgique, je crois devoir ajouter ce qu'en dit Jean-Baptiste Romberg, dans la description succincte mais consciencieuse de Bruxelles et de ses environs (1). Malgré les expressions peu françaises qu'on y rencontre parfois, car on pardonnera facilement ce défaut à un étranger qui, tout en connaissant notre langue, peut ne pas connaître cependant toute son élégance et toute sa délicatesse. D'ailleurs il s'agit ici moins de la pureté du langage que de la véracité des faits; on doit donc pardonner quelques négligences dans les formes en faveur du fond, lorsque celui qui parle est un homme instruit et loyal et ami de la vérité.

« Les Belges ou Flamands, dit cet Anglais estimable, marient la gravité allemande à la gaieté des Français leurs voisins; mais, par l'affluence des Anglais à Bruxelles, leurs mœurs prennent imperceptiblement un nouveau caractère. Beaucoup d'habitants de Bruxelles parlant la langue anglaise, on peut aisément être introduit dans des sociétés anglaises; ce qui fait que probablement les mœurs de cette nation prévaudront à Bruxelles plus que dans aucun autre lieu du continent. L'aspect de tout ce qui environne cette ville s'adapte mieux avec les habitudes anglaises que dans les environs

(1) Édition de 1825. On la trouve chez Le Franck, à Bruxelles.

de Paris. Les maisons y *sont plus propres* (1), les rues, bien que très-irrégulières et raboteusement pavées, sont aussi plus propres et plus commodes pour les piétons qu'à Paris, et ses habitants ont un abord gracieux. Ils ont surtout soin de donner à leurs maisons un aspect agréable ; et l'on y blanchit le linge aussi bien qu'en aucun autre endroit des Pays-Bas. L'extérieur de chaque habitation, quoique modeste, est aussi propre qu'elle peut l'être par l'eau et la peinture. Les volets, pour la plupart, sont peints en vert, ainsi que la façade de beaucoup de maisons ; les planchers, quoique sans tapis (2), sont très-propres. L'habillement des habitants de Bruxelles est si varié, qu'il est impossible de le décrire, c'est un mélange de goût hollandais et français. . . . . . Cependant les femmes riches et élégantes suivent les modes de Paris. Les hommes se mettent pour la plupart comme les Anglais, et, sous plusieurs rapports, on peut prendre Bruxelles pour une ville anglaise (3).

« *La danse*, la musique sont les principaux amusements des Belges et des Hollandais (4). On voudrait voir la même gaieté parmi les mêmes classes du peuple

(1) C'est vrai.

(2) Tandis que mistress Trollope met des tapis partout.

(3) C'est vrai.

(4) A tel point que chaque village de Belgique a une musique organisée, et que ces diverses musiques se provoquent dans des concours ou festivals. Presque tou es les églises de villages y possèdent aussi un orgue joué par un organiste du lieu. Nos paysans français sont loin assurément de posséder cette instruction et ce sentiment musical.

à Londres, mais les mœurs de leur pays y mettent obstacle.....

« A Bruxelles les fêtes religieuses sont des jours de plaisirs. En Angleterre ils se terminent souvent par des rixes. En outre, les plaisirs en Angleterre sont coûteux, ici on dépense peu, etc., etc.....

« Il y a des puits et des pompes dans presque toutes les maisons de Bruxelles.

« En Angleterre le haut loyer des maisons, leurs meubles coûteux emportent les 3/4 des revenus, la cherté des vivres et les impôts emportent le reste, tandis que, à Bruxelles le fardeau y étant plus léger, permet d'y vivre bien et de s'amuser....

« La cuisine de Bruxelles est généralement à la française, mais il y a des restaurateurs anglais où le voyageur est servi à l'anglaise. L'hôtel de Flandre est situé sur ladite place, et l'on y est traité à des prix fort modérés.

« Un homme seul peut y avoir une chambre convenable pour deux francs par jour et y dîner à table d'hôte pour trois francs, une demi-bouteille de vin compris (1). Partout on y déjeune avec du thé pour un franc. Mais lorsqu'on y ajoute de la viande, des œufs, etc., cela augmente alors un peu la dépense. Enfin, pour six francs par jour, un gentilhomme (gentleman) seul peut y être logé et nourri passablement. Le vin seul en augmente le prix (2).

« On donne des concerts et des bals dans un jardin

(1) C'est vrai.

(2) C'est encore vrai.

près du canal, appartenant à la Société musicale, et on y est joyeux, sans bruit, sans confusion, sans la moindre apparence de dispute; ce qui arrive en revanche si souvent dans les assemblées si brillantes du Wauxhall, à Londres. Il est, de fait, très-rare d'y voir une personne ivre; cette aménité de caractère fera, il est à espérer, un bon effet sur les étrangers de différentes nations qui y assistent. Mais nous ne ferions pas mal, nous, de laisser à la porte *notre laconisme anglais*, et d'y répondre quelque chose de plus que *oui* et *non*. Peu importe ce que nous dirions, pourvu que nous disions quelque chose; car le principal défaut qu'on nous reproche, ce sont nos visages allongés, nos bouches closes, et notre gravité, qui, bien que nous ne nous en apercevions pas nous-mêmes, est plus perçante que celle des Espagnols, nation dont ce peuple a eu beaucoup à souffrir et qu'il ne tient pas à grande estime.

« Le jardin par lui-même est très-joli, et les illuminations sont très-belles, mais pourtant moindres qu'au Wauxhall.

« Les Bruxellois sont redevables à leur police de la tranquillité dont ils jouissent; ce n'est pas l'habitude en ce pays d'y exciter des querelles. Là le peuple n'ose pas faire du bruit dans les rues, ni exciter des troubles (1)..... On y entend rarement parler d'escamotage; on ne sait ce que c'est que la *presse* (terme de marine),

(1) Ceci, comme on le voit, fut écrit avant la révolution belge de 1830. Alors, en effet, on n'excitait pas les peuples à briser les vitres, et à y démolir même les maisons des gens soupçon-

comme en Angleterre; les femmes publiques n'y osent insulter des personnes honnêtes en plein jour, ni porter le trouble dans les spectacles et dans les rues pendant la nuit. Mais on n'est redevable de tout cela qu'à la sévérité de la police.

« A Londres, un voleur connu peut se promener dans les rues, ou en compagnie d'autres personnes, aussi longtemps qu'il ne fait aucune tentative de son métier; à Bruxelles, au contraire, un tel homme serait mis en prison ou chassé de la ville.

« Il y a en cette ville un concert noble qui se donne dans un riche salon dont le centre est également destiné à la danse, tandis que les deux côtés, qui ressemblent à deux corridors (ou galeries), sont abandonnés à ceux qui veulent circuler. Une place élevée de trois marches est réservée aux personnes de marque. Cette salle peut contenir 500 personnes. En 1815, la ville y donna un bal à l'armée, et les officiers de la garde en rendirent un autre aussi brillant. A une certaine heure, la danse cessa, on plaça des rangs de fauteuils de chaque côté des corridors (ou galeries); les femmes s'assirent d'un côté, les hommes de l'autre, et une porte s'étant ouverte au fond de la salle, à gauche, des tables couvertes de mets furent placées devant les convives, et les dames furent chargées de servir les cavaliers, avec la délicatesse et la grâce qui les distinguent. Après le repas, on se leva de table à un signal donné, on passa

nés d'Orangisme, et l'on n'y égorgeait pas d'honnêtes gens, par cela seul qu'ils restaient fidèles à leurs serments et attachés à leur roi, comme cela s'est vu à Bruxelles en 1831 ou 1832.

alors des côtés dans le centre de la salle, les tables disparurent comme elles étaient entrées. La porte brisée se referma, la musique de nouveau se fit entendre, et l'on recommença à danser.

« Malheureusement, à Bruxelles, il s'élève souvent, le soir, dans les jardins publics, du brouillard ou du serein, auquel on ne songe pas, à cause des brillantes illuminations, accompagnées de danses et de charmantes musiques dont on y jouit, et qui cependant ne peut qu'être nuisible aux danseurs et aux promeneurs. Ces brouillards s'élèvent toujours vers le soir, et proviennent de l'humidité du sol et du voisinage du canal.

SITE. CLIMAT.

« Bruxelles est à 4° 15′ de longitude orientale, et à 50° 51′ de latitude nord. Sa température, comparée à celle de Paris, est plus froide en hiver, et moins chaude en été; mais, comparée à celle de Londres, elle est plus chaude en été et plus froide en hiver. Le temps est plus variable et plus nébuleux qu'à Paris, mais moins qu'en Angleterre.

« Au nord-est de cette ville, à la distance de 7 lieues, le pays consiste en plaines bien cultivées; plus loin, jusqu'à la Meuse, le sol est en partie cultivé et en partie boisé; de vastes bruyères et marais composent le reste. A l'est et au sud, le sol est montagneux, couvert de grandes forêts et abondant en minéraux; au sud-ouest il est entremêlé de collines, de vallées, de forêts et de plaines cultivées que bordent d'autres collines. De sorte que, comme on le voit, le Brabant diffère

beaucoup par l'inégalité de son sol et par ses vastes forêts, des riches plaines de la Flandre qui l'avoisinent.

• Bruxelles a la forme d'une poire. Sa longueur du nord nord-est au sud sud-ouest, ou de la porte de Laeken à celle de Halle, est d'environ 30 minutes, et sa plus grande largeur de l'est sud-est à l'ouest nord-ouest, ou de la porte de Louvain à celle de Flandre, est d'environ 20 minutes. Une partie de la ville (comme il a été dit plus haut) est bâtie sur la pente d'une colline dont la surface un peu irrégulière est entrecoupée de ravins.

« Cette ville doit plutôt sa splendeur au séjour qu'y faisaient autrefois les souverains et à la quantité d'étrangers qui la fréquentent, qu'à son commerce. Néanmoins, ses manufactures tiennent un rang distingué; celles de tapis et de dentelles, surtout, l'ont rendue célèbre dans toute l'Europe.

« Le sol est composé d'un mélange de sable, de pierres, de fossiles marins, de coquillages, de pétrifications, dont on rencontre quelquefois des pièces entières. On trouve aussi aux environs de Bruxelles plusieurs carrières de pierres propres à bâtir. La plupart d'entre elles ont soixante et quatre-vingts pieds de profondeur.

« Le blé, les végétaux, les fruits de toute espèce propres au pays y croissent en abondance. Les choux et les asperges y viennent en plein champ; les choux rouges, dont l'usage y est général, viennent très-grands; une autre espèce de choux est particulière aux environs de Bruxelles, et ont été depuis transportés en

France, sous le nom de *chimettes*, ou choux de Bruxelles; ils ont la forme d'un bouton d'habit; leur grosseur est à peu près celle d'une petite noix, et ils poussent le long de la tige assez élevée de la plante. Si on a soin de les effeuiller, en ne leur laissant que la partie centrale, c'est-à-dire le cœur, ces boutons pousseront pendant tout l'hiver, et donneront, dans le courant de cette saison morte, une nourriture à la fois agréable et nourrissante. Cette espèce de choux n'a jamais pu parvenir en aucun autre pays au même degré de perfection.

« Les arbres des forêts et ceux qui bordent les chemins publics, sont généralement d'une belle venue, et se composent de chênes, de tilleuls, d'aunes, dans les lieux humides, de frênes, de peupliers et d'ormes. »

MŒURS, ORIGINE, CARACTÈRE, etc., DES BELGES.

Pour ce qui a rapport aux mœurs de la Belgique, aux usages et au caractère de ses peuples, je vais laisser parler le traducteur de Guichardin (1) dans toute la simplicité de son style et avec toute la bonhomie de son langage. C'est une sorte de ragoût pour notre époque, où l'art d'écrire est devenu si prétentieux, et où l'on travaille moins à dire la vérité qu'à flatter l'oreille et à séduire l'esprit. D'ailleurs, par son récit, on apprendra à connaître les mœurs belges du temps de l'auteur, et l'on pourra ainsi les comparer à celles de nos jours.

(1) De Belle-Forest, Commingeois (en 1566).

« Au reste, pour les mœurs des gens de ce pays, je dis que, en général, les Flamands sont fort civils, et courtois et valeureux, propres à la paix et à la guerre, aux choses honorables et à celles qui sont pour la force et constance : sont bons marchands et artisans industrieux et pénibles, en ce de quoy ils veulent se mesler. Et (comme avons dict en son lieu), ils font ordinairement grand nombre de draps, tapisseries, serges, fustaines, bougrans et infinie quantité de mercerie, et icelle de tout prix, de toute qualité et estoffe. Partout (sauf au Flandre gallicant) ils parlent leur langue teutone et flamande; il est vray qu'avec l'instruction prise aux escoles, et la hantise avec les estrangers, joint qu'ils envoyent leurs enfans dez leur jeune aage en France et en la Flandre gallicane; ils apprennent aussi tellement à parler français, que cette langue est rendue presque à touts familière; veu que de leur naturel ils y sont enclins : et par ce ils l'apprennent facilement. Les Flamands furent attirez à la cognoissance de Jésu-Christ, par la prédication de saint Eloy, évêque de Noyon : lequel, par l'ordonnance du roy de France Dagobert, commença à prescher à Brugstoc : et semble que ce fut luy qui fonda l'église de Saint-Sauveur, l'an 604, et après vint à Gand saint Amand, et par ce moyen s'espandit la foy et la religion chrestienne par tout ce pays et contrée.

QUI FUT LE PREMIER SEIGNEUR DE FLANDRE.

« En laquelle le premier seigneur de nom et tistre qui y fut onc (selon que le tiennent aucuns autheurs et mémoires anciennes, qu'on a recouvertes) estoit Lyderic de Harlebeeck, auquel Charles-le Grand, pour ses vertuz et pour les services qu'il luy avoit faicts, donna avec ce titre de prince de Flandre, et cecy l'an de grâce 792. Mais lors ce pays estoit pauvre et plein de bois, et forets, et de marescages : de sorte que Lyderic s'appelloit lui-même par raillerie, Forestier; c'est-à-dire, seigneur des forests : et cependant ce tistre et nom est demeuré à ses successeurs, lesquels l'ont accompté à grand honneur et avantage. Il y en a qui tiennent que, avant ce Lyderic, il y en avoit un autre, lequel fut fondateur, l'an 621, de l'église Saint-Donat de Bruges. A Lyderic de Harlebeeck succéda Engueran, et à cettuy-cy Odoacre, ou Audaker, lesquels furent les premiers seigneurs de Flandre : et aucuns leur attribuent la dignité de comtes. Les autres ne les reçoivent que comme gardes (gardiens) et gouverneurs du pays, et administrant au nom des roys de France. Ainsi, depuis ces trois Forestiers, on compte jusqu'à présent (1566), 32 comtes légitimes de Flandre, y comprenant 4 comtesses qui en ont esté héritières, et desquels comtes lisant les histoires, vous n'en trouvez guère qui n'ayent esté princes de grande valeur, et de telle sorte qu'en tant et si furieuses guerres qu'ils ont eu en toute saison, ores contre les François, tantost avec les Anglois et Allemands, et bien souvent avec leurs propres

sujets, non-seulement ont-ils fait teste à l'ennemy et combattu la fortune, ains ont donné à cognoistre à chascun la rareté de leur vertu et la puissance et effort de cette leur petite province : tellement qu'ils ne l'ont pas simplement gardée et conservée, mais, qui plus est, grandement augmentée, voire (qui est un grand avantage pour eux) leur race et sang a tant fait que, par le moyen des alliances et par sa vertu, s'est faict seigneur de touts ces Pays-Bas, et est parvenu à la couronne d'Espaigne, et de touts les autres royaumes, empires, provinces et pays que possèdent à présent les Flandres. Or, les plus excellents de ces comtes qui ont plus avancé et faict reluire l'honneur de ce pays, sont ceux qui s'ensuivent.

« Et premièrement est mis en jeu Baudouin d'Ardenne, surnommé Bras-de-Fer; celuy qu'on dit qui acquit, ou au moins accrut grandement cette seigneurie et obtint les dégrez souverains d'honneur et authorité, et lequel, sans mentir, fut prince de grande valeur et générosité, et pour les affaires de la paix et les troubles de la guerre, lequel mourut l'an de grâce 879.

« Baudouin à la Belle-Barbe fut prince très docte et droiturier, et ce fut le premier qui establit la noblesse en Flandre, qui réforma la justice, envoyant partout des hommes doctes de bonne réputation et renommée : il mourut l'an 1036.

« Baudouin, surnommé (pour ses bonnes et louables mœurs) le Débonnaire, et encore dit de L'Isle (Lille), pour être né en icelle ville. Ce fut luy qui ajousta à son domaine le comté d'Aloste et les 4 offices, et espousa une fille du roy Robert de France et sœur du

roy Henry I du nom ; et fut si illustre, juste et prudent, que Henry venant à mourir, il le laissa et ordonna pour tuteur de Philippe son filz, et le feit régent en France l'an 1067.

« Robert, dit de Hiérusalem, est celuy qui, pour la grande vaillance et illustres prouesses et hauts faits d'armes, mis à fin en l'Asie-Mineure et en Syrie, contre les Mahométans infidèles, mérita d'estre appelé de tout l'ost et armée des chrétiens, fils de saint George : et est le premier d'entre les comtes flamands, esleu et choisy par les empereurs pour protecteur de la cité de Cambray : il décéda l'an 1111.

« Baudouin, surnommé à la Hache (c'est à sçavoir de justice), fut vaillant aux armes ; et si juste, que justement le peuple l'appela père de justice et droicture ; et décéda ce bon prince l'an de nostre salut 1119.

« Thierry d'Elsace feit, avec grande suite des siens, quatre voyages en la Terre-Sainte contre les infidèles, dont il rapporta grand honneur et louange : et eut pour espouse madame Sybille, fille de Foulques d'Anjou, roy de Hiérusalem, dame très excellente et vertueuse : cettuy passa de ce siècle l'an 1169.

« Philippe d'Elsace qui, pour la rareté de ses vertuz, fut surnommé le Grand, estoit si aymé, et chéri de Loys VII du nom, roy de France, que ce bon roy ne faisoit chose quelconque sans le conseil de ce comte ; lequel tint sur les fonds l'enfant du roy, et lui donna son nom, et ce fut Philippe Dieu-Donné, qui depuis fut surnommé Auguste ; auquel, après le décès du roy son père, le comte Philippe donna Isabeau sa niepce pour épouse : mais après quelque temps s'estant mené que-

relle entre eux (tant sont tendres et malheureux les affaires d'Estat), à cause du comte de Vermandois, ils vindrent à la guerre; mais le tout fut tost apaisé, et avec l'avantage du comte qui fut réconcilié et repris par le roy en grâce. Ce prince flamand, pour ne vivre oisif, passa en Asie contre les Mahométans, bien suivi de gendarmerie, où (comme escrivent les histoires) il feit de grandes preuves de sa vertu. Entre autres choses tiennent que ayant surmontez ses adversaires, il rapporta en son pays les mêmes armoiries desquelles ont depuis toujours usé les comtes de Flandre. S'en retournant, il passa par le Portugal. Et là (sa femme estant décédée) il espousa la vefve royne Mahault ou Mathilde, femme très belle, et l'emmena en Flandre. Enfin, faisant derechef le voyage de la Terre-Sainte, à la suite du roy de France Philippe-Auguste, et avec Richard, roy d'Angleterre, illustré de plusieurs victoires, il mourut à Ptolémaïde, l'an 1190, ou (comme d'autres disent) 1191.

« Baudouin huictièsme de ce nom heureux, ayant bataillé long-temps contre les Turcs en Orient, fut pour ses vertus, lors de sa conquête de Constantinople (ce fut un grand cas et honneur pour eux, qui bien le considérera), esleu et courônné pour empereur de Grèce, l'an 1204, et luy mourant, un an après, son frère Henry lui succéda à l'empire Constantinopolitain. Nous mettrons enfin des comtes anciens, Louy de Male, fils de Louys de Nevers, comte de Flandre; lequel illustré pour sa vertu, venant à espouser Marguerite, fille de Jean III du nom, duc de Brabant, incorpora aussi ce duché et autres seigneuries au comté de Flandre (ainsi

que j'ai désia mis en avant, descrivant les affaires de Brabant) et mourut l'an 1383.

« A la race et sang et alliance de ceux-cy succédèrent depuis (comme dit avons) à ces Estats les valeureux princes et ducs de Bourgoigne, et enfin les empereurs et les roys de la maison d'Autriche, entre les derniers desquels ont esté Charles V du nom (dict le très grand par le pape Paul III), lequel empereur a beaucoup augmentée et illustrée cette province, et surtout en recouvrant Tournay, et pour avoir du tout affranchi cette région de l'obéissance et souveraineté de France et de l'empire : cest excellent monarque mourut en Espaigne l'an 1558, ses obsèques estant royalement solemnisées en Vailladolit, en l'église de Sainct-Benoist, par la princesse veufve de Portugal sa fille, lors gouvernante d'Espaigne : laquelle sur le frontispice du tombeau impérial de son père, plein de tous costez d'escussons et armoiries, fit mettre ce glorieux et fort magnifique épitaphe : mais avant que vous l'insériez icy, faut entendre que le corps du deffunct a demouré plusieurs années sans estre mis en terre, en son sercueil, comme en dépost, au couvent de Saint-Just, près de Plaisance : et depuis fut porté avec le corps embaumé du roy Philippe, son père, qui aussi mourut en Espaigne l'an 1506, à Escurial, lieu voisin de là, où le roy Philippe qui vit à présent, fils du susdit empereur, a fondé un monastère des frères de l'ordre de Saint-Hiérosme, qu'il a nommé Saint-Laurents, en souvenance de la victoire qu'il obtint le jour de la feste de ce saint martyr devant la ville de Saint-Quentin contre les François, l'an 1557, du règne du roy de

France Henry II. Cest édifice est si somptueux et magnifique, tant en bastimens que ornemens et meubles, et toute sorte de grandeur et royale magnificence, que si on le finist selon le dessein commencé, en 10 ans il viendra jusqu'aux frais de plus de 10 millions d'or, et sera estimé un des plus beaux, superbes et presque miraculeux édifices qui soyent au monde. En ce pays aussi et en la cité de Bruxelles, présent le roy Philippe, propre fils du deffunct, furent célébrés les obsèques de l'empereur, et des roys d'Angleterre et d'Hongrie, avec grâce, honneur et pompe admirable, et qui estonnoient et la cour et la cité d'un appareil de telle magnificence. Le mesme avaient désia faict auparavant les autres villes du pays, comme encore par toutes les provinces chrestiennes, suyvant le devoir auquel les princes usent les uns envers les autres. On feit des funérailles pompeuses et royales; et y furent prononcées de très belles et très doctes oraisons funèbres à l'honneur et louange de ce grand prince et un des premiers d'entre eux qui ont régné de son aage. »

ÉPITAPHE.

D. OPT. MAX. S.

D. CAROLO V. IMP. CÆS. AUG. MAX. INDICO. TVRC. AFRIC. POTENTISS. ET INVICTISS. SACRI IMPERII LIBERATORI, FVNDATORI QVIETIS, CHRISTIANÆ RELIG. ACERRIMO PROPUGNATORI, IVSTITIA, PATIENTIA, ALIISQVE INSIGNIBVS VIRTVTIBVS LONGE ORNATISS. QVI POST INGENTES VBIQVE TERRARVM PARTAS VICTORIAS, ET CLA-

RISSIMOS DE GALLO, TVRCA, AFRIS, ITALIS, GERMANIS, ACTOS TRIOMPHOS, TOT MVLTIS INDIÆ PROVINCIIS, ET INSVLIS ETIAM PRISCIS INCOGNITIS, ATQVE LVSTRATIS. DENIQVE POST FŒLICITER ADMINISTRATAM ET PRVDENTER CONSTITVTAM REMP. PHILIPPO FILIO TOT AMPLISSIMIS HISPAN. REGNIS, FLANDRIÆ, ET ALIIS PROVINCIIS INAVGVRATO, RELIGIONE DVCTVS EX FLANDRIA IN IVSTVM HIERONIMIAM ORDINIS CŒNOBIVM, ÆDIBVS ILLIC IVSSV EIVS CONSTRVCTIS, RECEPIT, UBI RELIQVVM VITÆ, QVOD VIX BIENNIVM FVIT, TRANQVILLISSIME EGIT, ET SANCTISSIME OBIIT XI. CAL. OCTB. M.D.LVIII. IONNA LVSITANIÆ PRINCEPS HISPANIARVM GVBERNATRIX. PATRIX, PATRI OPT. ET MAX. P. VIX. ANN. LVIII. MEN. VI. DI. XXVII. IMPERAVIT ANN. XL. REGNAVIT. ANN. XLIII.

L'épitaphe placée sur le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, fut bien moins fastueuse. La voici, pour terminer mes *Souvenirs de la Belgique* :

Caroli magni Christianissimi Romanorum Imperatoris corpus, hoc conditum est sepulchro.



ALLEMAGNE.



FRANCFORT.

Cette ville libre est une des quatre républiques conservées en Allemagne, et le siége de la diète germanique. Elle est grande et bien bâtie. Le quartier neuf, construit sur l'emplacement de l'ancienne citadelle, est surtout remarquable par l'élégance de ses maisons, occupées en partie par des banquiers et autres riches habitants.

Francfort est partagée en deux parties par le Mein. La première porte le nom de *Francfort,* la seconde celui de *Sachsenhausen*, et leur population réunie est d'environ 60,000 habitants, dont 1/6 de juifs; mais, en y comprenant les 7 villages de son ressort, la république tout entière ne contient que 73 ou 74,000 âmes.

Les promenades de Francfort, créées sur l'emplacement de ses anciens remparts, sont charmantes, et font tout le tour extérieur de son enceinte. Elles sont com-

posées de bosquets, de plate-bandes parfaitement entretenues de fleurs et d'arbustes, et leur entretien seul coûte par an, m'a-t-on dit, 30,000 florins (environ 63,000 francs).

Le célèbre hôtel-de-ville, appelé *Romer,* fut construit au 6e siècle. On m'y montra avec vénération la salle des Empereurs, c'est-à-dire le lieu où se faisait leur élection. On y voit les portraits de 47 empereurs d'Allemagne qui y furent élus; et, chose remarquable, la seule place vide qui restât pour compléter ce nombre de portraits, fut précisément remplie par celui de François II, le dernier des empereurs d'Allemagne. On sait en effet que, depuis Napoléon, ses successeurs ont été couronnés à Vienne sous le nom d'*empereurs d'Autriche.*

Tous ces portraits sont placés dans des niches à forme d'ogives, et le premier d'entre eux représente Conrad Ier.

Dans le même édifice on voit encore la salle où les électeurs se réunissaient pour discuter sur l'élection à faire. Elle est aujourd'hui métamorphosée en chambre du sénat de Francfort; énorme déchéance, comme on voit, car, au lieu d'être comme autrefois la représentation de toutes les hautes puissances de l'Allemagne, le sénat actuel, composé de 42 membres, est choisi parmi les négociants, les avocats et les fabricants de Francfort.

Le musée de cette ville contient des plâtres des plus belles statues antiques.

La galerie de tableaux est formée de plusieurs salles qui renferment, les unes des tableaux de l'école d'Italie,

les autres des tableaux allemands, flamands et hollandais. La fondation de cette galerie est due à Stœdel, de Francfort, ancien banquier, qui l'a créée depuis quelques années seulement. Honneur à celui qui a su faire un si noble usage de ses richesses !

Le cabinet d'histoire naturelle a dû également sa création, à peu près dans le même temps, à un autre habitant de Francfort, nommé Senkenberg. Je l'ai vu parfaitement entretenu, mais non encore entièrement complet. Au reste, il promettait de devenir considérable. En toute chose Francfort fait apercevoir son amour pour les arts et pour les sciences, et partout se découvrent l'ordre, l'intelligence et le bon goût. Les quartiers sont propres, bien bâtis, les façades de ses maisons sont peintes à l'huile, et ses hôtelleries y sont excellentes.

En parcourant la ville on me montra le palais où se tiennent les conférences de la diète germanique, habité par l'ambassadeur d'Autriche.

Les prisonniers politiques, au lieu d'être, comme en France, jetés parmi les malfaiteurs, sont enfermés ici dans un bâtiment bien aéré, construit au milieu de la place d'Armes et contigu à un corps-de-garde.

Il y a plusieurs places publiques à Francfort, et le théâtre est assez bien bâti.

Cette ville contient aussi plusieurs établissements publics d'instruction. Elle a en outre des fabriques de soieries, de velours, de fils d'or et d'argent, de tapis, de cuirs, etc., etc. Elle fait aussi un grand commerce de commission, de banque et de transit. Ses environs contiennent des eaux sulfureuses qui sont recherchées et beaucoup de belles maisons de campagne. En un mot,

Francfort est une ville grande, riche et fort agréable à habiter. Le Mein, belle rivière qui la traverse, en augmente encore le charme et le commerce.

CHATEAU DE KEISLAR.

Avant d'arriver à la petite ville de Hanau, on me fit apercevoir le château de Keislar, où l'électeur de Hesse-Cassel vit retiré. C'est une belle et noble habitation, dont les vastes domaines sont bordés de magnifiques avenues, plantées d'arbres de diverses sortes, entre autres de sycomores, dont les vastes têtes forment d'immenses berceaux.

HANAU.

Hanau est célèbre par deux batailles gagnées, l'une en 1645, sur les Suédois et leur général Ramsey, et l'autre perdue en 1813, par les Français, lors de leur retraite de Leipsick, et gagnée par les Bavarois, qui alors s'étaient ralliés à l'Autriche. Le général français Fredi fut blessé sur le pont même, à la porte de la ville.

Hanau appartient à l'électeur de Hesse-Cassel.

FULDE.

Fulde est une assez grande ville, qui appartient aussi à l'électeur de Hesse-Cassel : il y possède un palais situé à l'extrémité nord de la ville, et l'on y entre par une grille en fer, dont les pilastres sont surmontés de

vases et de statues lourdes et mal faites. Le palais est grand, mais il est peu remarquable et sans architecture.

Fulde possède environ 11,000 habitants. Sa cathédrale, d'architecture moderne, est spacieuse; un dôme la surmonte, et bien que d'une construction lourde, elle n'est pas dépourvue de noblesse.

MARCSOUHL.

Marcsouhl est un gros bourg appartenant au duc de Saxe-Weimar : on y voit un reste de vieux palais du duc, qui sert aujourd'hui de logement à la poste aux chevaux. Je parcourus ensuite, jusqu'à Eysenach, de délicieux vallons, bordés de collines couvertes d'immenses forêts de sapins, appartenant au grand-duc de Saxe, et remplies de cerfs et autres gibiers. Les habitants de ces contrées ont la permission d'aller deux fois la semaine y ramasser du bois mort, pour prouver sans doute l'inhumanité des nobles, comme, depuis 55 ans, le mensonge et la calomnie les en ont accusés en France.

CHATEAU DE WARBOURG.

Près de la ville d'Eysenach, sur le sommet d'une montagne où il est placé comme une aire d'aigle, s'aperçoit le vieux château de Warbourg, vénéré dans la Saxe pour avoir été habité par le plus fougueux des sectaires modernes, le farouche Luther, auquel l'électeur de Saxe-Weimar avait donné asile au commencement de son schisme. Voulant le visiter, je descendis de

voiture au pied de la montagne qui lui sert de base, et pendant que la voiture gagnait la ville, je me mis à gravir un sentier bien entretenu, bien ombragé, mais fort raide et tracé en zig-zag, qui me conduisit, après une demi-heure de marche pénible, à l'entrée du château, où j'expliquai au concierge le but de mon ascension.

Alors il me fit traverser une cour, et, ouvrant la porte d'un des corps-de-logis qu'elle renferme, il m'introduisit d'abord dans une salle contenant d'anciennes armures de divers princes de la Maison de Saxe-Weimar, ainsi que leurs portraits et différents drapeaux conquis par eux. Ensuite il me conduisit à la *Chambre vénérée,* qu'avait habitée le *prophète Luther,* et où se voit encore son portrait. J'allai de là voir la chapelle où l'on conserve encore avec respect la chaire dans laquelle ce moine séditieux et dévoré d'ambition, prêcha sa funeste doctrine, qui porta dans tant de contrées le schisme et la discorde !

La vue, prise de ce château élevé, surtout du petit belvédère qu'on y a construit, est d'une grande étendue et embrasse tout le pays environnant, ainsi que la ville d'Eysenach, bâtie au pied de la montagne. Longtemps je me repus de ce magnifique aspect, et puis je redescendis la montagne que j'avais gravie, mais par un autre chemin, au nord, en face d'Eysenach, qui me fit parcourir de riants et gracieux vallons, dont la fraîcheur me rappela un peu ceux de la Suisse, et qui me conduisit dans cette agréable petite ville, appartenant à l'électeur de Saxe-Weimar ; et j'allai me reposer des fatigues de mon excursion aérienne.

GOTHA.

Gotha, autre gracieuse petite ville, capitale du duché de Saxe-Gotha, est aussi agréablement située. Elle est bien percée, assez bien bâtie, mais fort mal pavée. On y voit une assez grande place ornée au centre d'une fontaine. A l'extrémité sud de la ville se voit le vieux palais de ses souverains, dont l'aspect de ce côté est celui d'une caserne ou d'un collége, flanqué de deux ailes et précédé d'une terrasse. Mais la façade opposée et qui regarde la campagne, est mieux bâtie et plus ornée d'architecture. Elle a vue sur de vastes et beaux jardins dessinés à l'anglaise, qui en dépendent, et qui sont livrés au public. Car en Allemagne les souverains, grands ou petits, sont fort populaires, et traitent leurs sujets en pères de famille ; de même les peuples leur sont si dévoués, que les princes n'ont point à craindre de leur part ni ingratitude, ni inimitié.

Après le décès du dernier duc de Saxe-Gotha, mort sans postérité, ses États furent partagés entre les diverses branches de la Maison de Saxe, c'est-à-dire entre les Maisons d'Anhalt, de Saxe-Cobourg (*si nombreuse et prête, si l'on y consent, à remplacer tous les rois légitimes de l'Europe, à mesure que ceux-ci se laisseront détrôner*), de Moncrig, d'Altenbourg, de Weimar, etc., etc.

CHATEAU DE GLECHEN.

A demi-lieue au delà de Gotha, j'aperçus, à main droite de la route, les ruines de trois châteaux du

moyen âge, posées sur trois mamelons peu distants les uns des autres, et qui tous trois ont appartenu à la Maison de *Gleichen*.

Une vieille chronique rapporte qu'un des comtes de ce nom ayant été fait prisonnier en Orient par les infidèles, fut délivré par la fille d'un de leurs princes, à la condition, toutefois, qu'il l'épouserait, ce à quoi il avait consenti, ayant appris la mort de sa femme restée en Europe. Il s'enfuit avec la belle et compatissante libératrice, et tous deux arrivèrent en Allemagne. Mais qu'on juge de la surprise et des remords du pauvre comte, lorsqu'il apprit que sa femme, loin d'être morte, comme il l'avait cru, était au contraire pleine de vie et d'amour, et attendait impatiemment le retour de son seigneur et maître!

Que faire en cette occurrence? Grande fut, comme on le pense, sa perplexité; mais, après avoir beaucoup réfléchi, le comte se décida à se rendre en son château, de faire à la comtesse le récit de son aventure, de lui raconter la manière dont il avait échappé à la mort, et de lui faire l'aveu des conditions qui lui avaient été imposées pour racheter sa vie.

Heureusement pour lui, la comtesse était bonne et généreuse, et elle aimait si tendrement son mari, que le bonheur de le voir rendu à ses vœux suffit à son bon cœur. Ainsi, non-seulement elle pardonna au comte cette union fatale qui aurait fait le désespoir de toutes autres femmes, mais encore elle courut au-devant de la libératrice de son mari, et eut la générosité de consentir, ce qui est plus difficile à croire, de partager avec elle le doux nom d'épouse.

La chronique ajoute même, chose plus invraisemblable encore, que ce second mariage fut *confirmé par la Cour de Rome.* On montre encore, dit-on, le lit des trois époux dans celui de ces trois châteaux qui, seul, a été réparé de nos jours, et qu'on habite maintenant. Mais n'ayant pu aller m'assurer de la vérité de ce récit, j'en laisse au chroniqueur toute la responsabilité.

Ces lieux appartiennent aujourd'hui au roi de Prusse.

ERFURTH.

Pendant notre affreuse révolution de 93, Erfurth, comme on le sait, devint le refuge d'une foule de Français, obligés de fuir leur patrie pour éviter une mort certaine. Cette ville contient 25,000 habitants. Elle est bien bâtie, bien percée, mais mal pavée. Elle est forte, et défendue, en outre, par deux citadelles. Sa population se compose de catholiques et de protestants. Le bourdon de la cathédrale passe pour être une des plus grosses cloches connues. Cette ville appartient à la Prusse, et la rivière qui la baigne se nomme Gera.

Je fis par hasard à Erfurth la connaissance d'un jeune professeur qui, avec cette candeur allemande, doux apanage d'une âme pure et naïve, le cœur gros de bonheur, plein du besoin de s'épancher dans le sein d'un être bienveillant, et me jugeant apparemment digne de sa confiance, me fit le récit suivant :

« Je logeais, me dit-il, en cette ville, chez une veuve qui possédait une honnête fortune, et à qui je

payais pension : bientôt je fus à même d'apprécier ses belles qualités, et je bénis le ciel d'avoir daigné m'indiquer sa maison. Cette dame avait une fille, jeune, jolie, et en outre sage, et vertueuse. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir de l'impression involontaire qu'elle avait produite sur mon cœur : j'en fus alarmé ; car je ne me trouvais point assez présomptueux pour oser prétendre à sa main, moi pauvre, et n'ayant pour tout mérite qu'un peu de science (1). Aussi, dès lors, je cherchai à la voir le moins possible, et même, par un violent effort sur moi-même, je pris la résolution de déclarer à sa mère mon projet de quitter sa maison.

« Me quitter ! me dit-elle, et pourquoi ? Avez-vous à vous plaindre de mes procédés ?

— Au contraire, Madame, lui répondis-je, je suis comblé de vos bontés !

— Serait-ce de ma fille?

— Elle imite sa mère , comment pourrais-je m'en plaindre!

— Alors, pourquoi cette conduite à notre égard ? Déjà, je ne vous le cache pas, ma fille et moi nous nous plaignions que depuis quelque temps votre physionomie était triste et rêveuse, que votre vie était plus retirée ; et aujourd'hui, sans motifs connus, vous voulez vous éloigner de nous ! Il y a dans votre conduite quelque chose de mystérieux que je veux connaître. Ainsi, je l'espère, vous ne vous refuserez pas à m'en faire la confidence ?

En vain je voulus combattre son désir, en vain mon

(1) Nos jeunes docteurs français ne sont pas si modestes.

embarras redoublait en raison de ses instances, elle n'en persista que plus dans sa résolution. Alors, je lui fis, en tremblant, l'aveu de la faiblesse de mon cœur, et lui déclarai que le seul moyen qui me restât pour le combattre, c'était de m'éloigner d'Erfurth, et d'aller végéter loin d'une famille où je laissais toute ma félicité !

Comment ! s'écria-t-elle, c'est pour un tel motif que vous vouliez nous quitter ?

— Oui, Madame, car je ne pouvais m'attendre qu'à un refus, et ce refus m'aurait rendu plus malheureux encore !

— Bon et digne jeune homme! me dit-elle, rassurez-vous, et sachez que si vous nous estimiez assez pour regretter de ne pas nous appartenir, de mon côté, je n'attendais de votre part que la demande de la main de ma fille pour vous l'accorder ; car, comme moi, elle a su vous apprécier et m'en a fait l'aveu.... »

« Depuis lors, Monsieur, mon sort est entièrement changé. Et si je quitte aujourd'hui Erfurth, c'est pour aller obtenir de mon père son consentement à ce mariage et sa bénédiction ; puis revenir fixer ici mon séjour et y jouir en paix de mon bonheur inespéré ! ! ! »

Tel est le récit que me fit cet homme bon et honnête, et j'ai voulu le transmettre à mes lecteurs, afin de leur donner une idée de la candeur et de la simplicité des mœurs que l'on rencontre encore en cette excellente Allemagne, malgré la perversité de notre siècle, qui ne l'a qu'imparfaitement atteinte.

EUKALTSBOURG.

Après avoir quitté Erfurth, j'eus à parcourir, dans une charmante vallée, une route plantée de peupliers, qui me conduisit au pied des ruines imposantes de l'antique château d'Eukaltsbourg, nom qui lui vient de la famille d'Eukalt, qui le possédait déjà il y a 600 ans. Il appartient aujourd'hui au roi de Prusse.

La petite ville d'Eukaltsberg est située au pied de ce château, et n'est pas éloignée d'une autre ville nommée *Naumbourg*, peuplée de 10 à 12,000 habitants. Celle-ci est commerçante et distante de Leipsick de..... milles d'Allemagne.

LUTZEN.

Le nom de la petite ville de Lutzen, qui suit Naumbourg, est devenu célèbre par deux batailles qui furent livrées dans ses environs. La première, en 1632, contre les Suédois, commandés par leur roi Gustave-Adolphe, qui y perdit la vie; et la deuxième, contre Napoléon, en 1813, qui y fut vainqueur lors de la retraite de Leipsick.

Le monument élevé sur la tombe de Gustave-Adolphe est une simple pierre, posée debout, et sur le côté de laquelle on ne voit que les deux lettres initiales de son nom.

G. A.

1632.

Quatre bancs de pierres sont placés autour de ce monument trop simple, et qui depuis longtemps aurait dû être remplacé par un autre plus digne de ce prince (1).

Les deux batailles se sont livrées à peu de distance l'une de l'autre, dans une plaine fertile et bien cultivée, comme l'est en général l'Allemagne, pays ,sous ce rapport, plus avancé que la France en beaucoup de ses provinces, car on n'y voit que peu ou point de jachères, et nos armées, pendant le long séjour qu'elles y ont fait, ont toujours trouvé à s'y nourrir, ainsi que leurs chevaux; tandis qu'en 1814, pendant les quelques mois de guerre que firent en France les armées liguées contre elle, nos provinces, où elles séjournèrent, se trouvèrent en peu de temps épuisées de vivres. Telle fut la surprise que me témoigna le général comte Haugwitz, lorsque, traversant avec le corps d'armée autrichien qu'il commandait le canton que j'habitais, il vint loger chez moi.

« On m'avait trop vanté la fertilité de la France, me dit-il; à peine y a-t-il trois mois que nous sommes entrés dans votre province, et déjà il n'y reste plus de quoi nous nourrir; tandis que vos armées nombreuses ont fait pendant plus de douze ans la guerre en Allemagne, et elles ont toujours trouvé à y bien vivre. » — Apparemment, lui répondis-je, en souriant, *que vos soldats mangent vingt fois comme les nôtres.*

(1) J'ai lu dans la *Quotidienne* du 24 octobre 1837, d'après la *Gazette de Leipsick*, que depuis mon passage par ce lieu, un véritable monument avait remplacé cette pierre agreste, et qu'il fut inauguré le 6 octobre suivant. Ainsi l'on a compris enfin que c'était un devoir d'honorer un si grand capitaine.

Mais la véritable raison est l'absence totale des jachères en Allemagne, ce qui permet d'y nourrir plus de bestiaux. En outre, cette abondance est due à la culture si utile et si abondante des pommes de terre, laquelle, jusqu'en 1814, avait été presque méprisée dans beaucoup de nos provinces par leurs habitants, qui, par préjugés, auraient rougi alors de se nourrir des mêmes tubercules qu'ils donnaient à leurs bestiaux. Depuis, l'expérience et la nécessité ont su enfin les délivrer de cette ridicule prévention. Toutefois, bien des leçons d'économie politique leur seraient encore nécessaires, s'ils consentaient à les recevoir et à en profiter ! Malheureusement la masse du peuple, en France, est ignorante et présomptueuse : elle se croit la plus civilisée des nations, tandis que beaucoup l'emportent sur elle en instruction. Comment en serait-il autrement? Les flatteurs du peuple, cent fois plus perfides que ceux des rois, l'entretiennent dans cette fausse idée, afin de mieux exploiter son ignorance; et, de son côté, le gouvernement s'occupe si peu de faire prospérer l'agriculture, qu'il semble redouter ses progrès.

Les paysannes de cette partie de l'Allemagne ont un costume qui leur sied mal. En outre, elles n'ont point de linge apparent, ce qui leur donne un air de négligence et de pauvreté. Quant aux hommes, ils sont mis à peu près comme nos paysans.

Jusqu'à Leipsick, le pays que l'on parcourt est une plaine immense et d'une grande fertilité. J'observai, en la traversant, que les récoltes y étaient moins avancées qu'aux environs de Francfort, située, il est vrai, plus au midi. Les seigles déjà jaunes

près de cette ville, étaient encore verts près de Leipsick.

LEIPSICK.

Leipsick est une grande ville, peuplée de 35 à 40,000 habitants, moins bien bâtie que Francfort, mais cependant riche et très-marchande. Ce fut en cette ville seulement que je commençai à ne plus voir exposées tant de nombreuses gravures représentant les victoires de Napoléon, et à ne plus voir fumer dans les salles d'hôtellerie. Habitude détestable, qui, malheureusement, commence à s'introduire en France, et qui, je le prédis, y fera plus de progrès qu'en Allemagne même. Car, copistes de toutes les nations, nous adoptons, hélas ! plutôt leurs défauts que leurs bonnes qualités. En effet, de nos jours, il semble que nous voulions être toute chose, sinon Français polis, de bon ton et de bonnes manières, comme l'étaient nos pères. Si nous ne voulons plus être que des *singes*, au moins sachons être des singes de bonne compagnie.

Qui n'a entendu parler de la célèbre bataille livrée aux Français sous les murs de Leipsick, suivie de leur retraite et de la mort du prince Poniatowski? J'eus le désir d'aller voir le monument élevé à ce noble guerrier, à l'endroit où il périt en voulant traverser à cheval la petite rivière de l'*Elster*. Il fut érigé par des Polonais, venus exprès à Leipsick pour prendre le corps du prince et le transporter à Varsovie. C'est un piédestal en grès, posé sur le lieu même où ce prince, quoique blessé, voulut lancer son cheval dans

la rivière où il périt, faute d'avoir pu atteindre l'autre rive, malgré son peu de largeur. Un saule pleureur ombrage cette pierre, et le tout se trouve dans un jardin contigu à la ville et appartenant à un banquier nommé *Reichenbach,* qui habite aujourd'hui Berlin.

Le pont de Leipsick, qui fut rompu par Napoléon, après qu'il l'eut traversé, et avant d'attendre le reste de son armée, se nomme le pont de la porte *Ranchlet;* il est voisin de ces lieux.

Dans une autre partie des mêmes jardins, au milieu d'une salle de verdure, d'autres Polonais ont élevé, depuis, un monument plus digne de leur illustre compatriote, et ont planté à chaque coin un saule pleureur.

Dans la maison dont dépendent ces jardins, on me fit voir une chambre entièrement consacrée à la mémoire du prince Poniatowski. Là se trouve son portrait peint au pastel, que la princesse de Saxe y fit placer. On y voit aussi un de ses pistolets, ainsi que les décorations qu'il portait, et diverses pièces de monnaie qu'y déposèrent des Polonais bannis de leur patrie en 1831, par suite de leur révolte contre l'empereur de Russie. Un registre posé sur une table sert à inscrire le nom des voyageurs qui viennent visiter ces lieux.

A la bataille de Leipsick, les alliés avaient, dit-on, 300,000 hommes, et les Français 168,000 seulement, y compris leurs alliés. Il y périt beaucoup de monde de part et d'autre; mais, chose assez remarquable, bien qu'on se fût battu jusque dans la ville même, seize habitants seulement y perdirent la vie.

C'est sur la grande place où se tient la célèbre foire de Leipsick, qu'est bâti l'hôtel-de-ville, vaste et ancien édifice. On m'y fit remarquer aussi la maison qu'avait habitée le roi de Saxe, lors de la retraite de l'armée française, et où il fit ses adieux à Napoléon son allié.

J'allai ensuite entendre, dans un jardin public, un excellent concert instrumental, au profit des malheureux incendiés de la petite ville saxonne appelée *Reichenbach,* appartenant à la maison de Meitz-Reichenbach, et dont 500 maisons, bien que bâties en pierres, avaient été la proie des flammes et consumées en une heure de temps, à cause d'un vent furieux qui propagea l'incendie et empêcha tout secours de devenir salutaire. Ce concert était uniquement composé de cors à clefs et cors à pistons de différentes espèces. Ces instruments paraissent avoir été inventés par les Saxons, qui sont grands musiciens, comme on le sait, et ils furent ensuite adoptés en d'autres pays. Les premiers de ces instruments furent confectionnés, m'a-t-on dit, aux frais du roi de Saxe, qui voulait ainsi récompenser et encourager leurs inventeurs.

Suivant ce que j'appris aussi, on donne souvent en Saxe de semblables concerts au profit du malheur. L'entrée en est *gratis,* mais chacun se fait un devoir d'y porter son offrande, et d'y faire en outre quelques consommations, pour indemniser le cafetier chez lequel se donnent ces concerts. Une foule considérable était réunie dans les jardins, pour y entendre la musique de deux régiments, qui fut exécutée avec une

rare précision. Ceci, au reste, n'étonnera personne, puisque ces musiciens étaient Allemands.

Les fossés et remparts de Leipsick ont été, comme à Francfort, convertis en promenades et garnies d'arbres, d'arbustes et de fleurs, que le public respecte, et auxquelles même les enfants ne touchent pas, tant ces bons peuples sont, par nature, amis de l'ordre. Il serait heureux que nos villes de France pussent jouir d'aussi agréables promenades. Metz, je crois, est encore la seule ville qui en possède.

Quant aux rues de Leipsick, elles sont propres et bien bâties, mais pavées, comme presque toutes les villes de la Germanie, en cailloux de rivière ou en petits grès pointus qui fatiguent beaucoup les piétons.

L'observatoire de la ville est placé sur le donjon de son vieux château, espèce de citadelle d'où l'on jouit de l'aspect de tous les environs, qui forment une plaine riche et très-fertile. De ce point élevé on me montra la position des armées française et alliée, lors de la terrible bataille de 1813, dite de Leipsick ; ce spectacle, dont parle ainsi qu'il suit M. Alexandre Masas, devait être bien imposant et bien terrible :

« Depuis la bataille de Tours, dit-il dans son cours d'Histoire de France (tom. IV, p. 627), où Abdérame fut défait avec ses hordes de Sarrasins, on n'avait vu en Europe autant d'hommes armés réunis sur le même point. Les forces des princes coalisés présentaient un effectif de 330,000 combattants; celles des Français ne s'élevaient pas au delà de 175,000 soldats, dont fort peu de cavalerie. Une lutte terrible s'engage le 17 octobre

1813; Napoléon a contenu l'ennemi sur tous les points, et lui a causé une perte très-considérable. Le 18, l'action recommence avec une nouvelle fureur, et la fortune reste en suspend la moitié de la journée; vers deux heures après midi, 26 bataillons et 10 escadrons Saxons ou Wurtembergeois passent à l'ennemi, emmenant 26 pièces d'artillerie; Bernadotte les recueille, et, à la faveur de ce renfort important, il exécute une attaque qui décide de la querelle; il fallut que Napoléon employât toutes ses réserves pour empêcher que Leipsick ne fût enlevé le soir même. L'armée française n'avait été ni enfoncée ni mise en déroute; mais les pertes immenses qu'elle a éprouvées la mettent hors d'état de soutenir un troisième choc. L'empereur commença dès la nuit son mouvement de retraite par la route de France, dont il s'était ménagé l'issue au moyen de savantes manœuvres; le passage est trop resserré entre les deux ailes de l'ennemi, pour que l'armée puisse s'écouler promptement; l'arrière-garde, commandée par le prince Poniatowski, Macdonald, Régnier et Lauriston, est encore dans les faubourgs, lorsque les alliés envahissent la ville de trois côtés; elle allait s'engager dans la route que tenait le gros de l'armée, lorsque le seul pont qui se trouvait sur l'Elster, sauta. L'Elster, qui forme une ceinture autour de Leipsick, est fort étroit, mais très-encaissé; les pluies l'avaient gonflé considérablement; Macdonald le passa à la nage; Poniatowski, moins heureux, s'y noya; les généraux Régnier et Lauriston furent pris sur le bord de la rivière, ainsi que beaucoup de soldats. On peut estimer à 90,000 hommes ce qui sortit de Leipsick;

un grand tiers se composait de blessés ou d'écloppés incapables de se battre. La lenteur avec laquelle les alliés poursuivirent les Français, atteste que leur perte fut prodigieuse. Leurs différents bulletins avouèrent 22 officiers généraux tués ou blessés, et 700 officiers supérieurs tués ou estropiés pour toujours; la perte des soldats dut être relative. »

La seule église catholique qui existe en cette ville est dans le donjon même, et, pendant la messe qui s'y célébrait, lorsque j'y entrai, j'entendis des cantiques mélodieusement chantés par les enfants de l'école catholique, au nombre de deux cents environ, et dont les voix pures pénétrèrent les âmes des assistants de la plus douce piété.

Le cimetière public est établi dans le faubourg de Gremma. Il est curieux à parcourir, à cause des fleurs nombreuses plantées sur les tombes qu'il renferme. Parmi ces tombes on me montra celle de Gallart, célèbre professeur de théologie et de philosophie, et de plus précepteur du roi de Saxe. Il vint au monde en 1711, et mourut le 15 janvier 1770. Quatre peupliers ombragent cette tombe, et des roses fleurissent chaque printemps sur la cendre de celui qui sut faire fleurir la science. A côté de lui repose son frère, commissaire des postes en Saxe. Près de ce monument se voit celui du professeur Weiss, lequel avait désigné lui-même le lieu de sa sépulture. On me montra plus loin une colonne en bronze, élevée à Spohn, professeur de langue grecque et latine à l'Université de Leipsick, par sa famille. Ce savant connaissait la plupart des langues orientales, entre autres celles de Perse, d'Égypte, etc.

On ne put me dire s'il avait été compris par les peuples dont il avait appris l'idiome.

Parmi les caveaux creusés le long des murs, on me fit voir celui dans lequel avait été déposé, pendant un an, la bière du prince Poniatowsky avant qu'elle ne fût transportée à Varsovie. Elle y avait été descendue avec une grande pompe par la garde saxonne, et on l'en retira de la même manière, lorsque ses compatriotes vinrent la reprendre pour lui rendre dans sa patrie les derniers honneurs.

La principale église de Leipsick s'appelle Saint-Nicolas. Elle a, m'a-t-on dit, 700 ans d'existence; mais elle fut, il y a peu d'années, considérablement embellie. Huit colonnes d'une grande hauteur soutiennent la voûte de la nef, et leurs chapiteaux sont sculptés en feuilles de palmier, qui s'étendent le long de la voûte, laquelle est couverte d'ornements en stuc d'une grande beauté. La chaire est en marbre et de forme arrondie. Le chœur possède quelques tableaux du peintre OEsser, professeur à Leipsick, et né à Dresde. Ces peintures sont gracieuses, mais leur coloris m'a paru faible et leur dessin peu correct. Je ne fus pas peu surpris, au reste, de voir des tableaux en un temple protestant, et cela me prouva que cette haine des sectes contre les images avait diminué, ainsi que leur fanatisme.

Leipsick, comme je l'ai dit, est populeuse, riche et marchande. Ses habitants, contre l'ordinaire des villes de commerce, aiment le spectacle, ainsi que la promenade et ils se rassemblent, comme je l'ai dit, dans desjardins publics, pour y entendre de la musique, or-

dinairement excellente. Là, comme en d'autres villes d'Allemagne, ils s'asseoient autour de petites tables, où ils se font servir du café, du thé, du vin ou de la bière, avec diverses pâtisseries dont ils sont fort friands. Et tandis qu'une agréable mélodie flatte leurs oreilles, les hommes, sans égard pour les femmes qu'ils accompagnent, se mettent à fumer, comme de vrais *dandys* français. Heureuse imitation dont nous devons être fiers !

On me dit que la foire de Leipsick, qui dure cinq semaines environ, attire en cette ville 30 et même 40,000 étrangers. Toutes les rues, aussi bien que les places publiques, y sont alors encombrées de boutiques de toutes sortes, et les logements y deviennent hors de prix, ce que l'on conçoit.

Une des branches de commerce les plus considérables de cette ville est le commerce en linge de table damassé, dont la beauté est renommée en tout pays, surtout en France et en Angleterre. Le plus célèbre magasin de cette ville est celui du sieur *Gottlieb-Schœgrichen,* dont les magasins sont à la fois à Leipsick, à Coldits et à Zittau. J'allai voir cet estimable et riche commerçant, et je fus aussi charmé de la beauté de ses services que de sa complaisance et de sa politesse. Je ne saurais trop le recommander aux voyageurs, et les prévenir, d'ailleurs, qu'il suffit de lui écrire pour qu'il envoie, même en pays étrangers, les objets qu'on lui demande, aux prix les plus raisonnables, et tels qu'ils sont inscrits dans les bordereaux qu'il délivre aux personnes présentes, ou qu'il envoie aux demandeurs absents. Ses magasins de Leipsick

sont établis rue Sainte-Catherine, n° 411, au 1er étage. A Zittau, ses magasins se trouvent rue de Neustadt, n° 218, et sa fabrique est à Coldits.

Outre de nombreuses fabriques en soieries, velours, bleu de Prusse, filatures d'or et d'argent, etc., etc., Leipsick se distingue parmi les villes savantes. Elle possède une université, un séminaire de philosophie, des écoles gratuites de musique, une académie de dessin, des sociétés des sciences, d'économie politique, d'histoire naturelle, minéralogique et rurale; une institution de sourds-muets, etc., etc. En outre, elle est la patrie du philosophe Leibnitz, de Thomasius et d'autres savants célèbres. Quant au caractère de ses habitants, il est, comme dans toute la Saxe, doux, affable, hospitalier. En outre, on vit à Leipsick à fort bon marché, hors toutefois le temps de la foire.

WITTENBERG.

L'Elbe passe à Wittenberg, aujourd'hui ville prussienne, autrefois saxonne, et qui donna naissance, comme on le sait, au trop célèbre moine Luther, dont la statue est placée au milieu de la grande place. Cette statue, en bronze, est posée sur un piédestal en marbre, et surmontée d'un baldaquin aussi en bronze et de forme gothique. C'est la société de Mansfeld qui la fit ériger en sa mémoire. Ce monument est situé en face de l'hôtel-de-ville, vieux édifice qui, d'après son architecture, découvre qu'il date de l'époque où fut construit celui de Leipsick.

Wittenberg est peuplée d'environ 15,000 habitants. Elle est bien fortifiée, assez bien bâtie, mais mal pavée.

SOL DE LA PRUSSE.

De Wittenberg à Berlin, je trouvai le sol sablonneux et peu fertile. Il produit peu de froment mais du seigle, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre, et des vastes forêts de pins et de sapins. Néanmoins on n'y voit pas de jachères comme en France ; et cette terre, toute maigre et légère qu'elle soit, rapporte tous les ans. Preuve irrécusable de l'inutilité du repos des terres, ainsi que le croient encore les cultivateurs routiniers de la plupart de nos provinces. Il suffit en effet, pour ne pas les épuiser, de varier les semences qu'on y jette ; comme cela se pratique au reste depuis des siècles dans la Flandre française, aujourd'hui département du Nord, dans la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et dans toute l'Allemagne.

BERLIN.

Après avoir traversé, comme je viens de le dire, de vastes contrées de sable et peu peuplées, après avoir suivi languissamment une route monotone et uniforme, je sortis enfin tout-à-coup de l'espèce de léthargie à laquelle je m'étais abandonné, lorsque je découvris Berlin, la plus belle et la plus grande ville d'Allemagne, après Vienne, y compris ses faubourgs, et qui, nouvelle Palmire, semble la reine des déserts du Nord.

Les rues de la capitale de la Prusse sont larges, droites et bien bâties, mais mal pavées. Heureusement pour les piétons, plusieurs d'entre elles sont bordées de larges et beaux trottoirs. Tout y annonce d'ailleurs une ville protectrice des arts, et tout y rappelle le grand Frédéric et son père. Ses nombreux édifices publics sont vastes et d'une noble architecture, et, comme je l'ai dit, on l'admire d'autant plus, qu'on est tout surpris de la rencontrer au milieu d'une contrée si pauvre en apparence. Mais à quoi ne parvient point un peuple sage, laborieux, soumis, et bien gouverné?

Pour donner une idée succincte de cette belle ville, je citerai d'abord les noms des principaux édifices élevés dans le quartier neuf, construit sous Frédéric II, et qui, depuis lui, n'a cessé de s'étendre et de s'embellir. Ainsi je nommerai le *vieux Palais*, situé au bord de la Sprée, le *Musée*, placé en face, et sur un pont peu éloigné la statue du maréchal Blücher, élevée en 1826, aux frais et par ordre du défunt roi Frédéric Guillaume III. J'ajouterai le *petit palais*, maison peu vaste qui fut habitée par le même roi, et qui se trouve en face de l'arsenal; le corps de garde de la garde royale, la *salle de l'opéra*, auprès de laquelle est l'ancien palais du prince Maurice de Prusse, frère du roi, occupé aujourd'hui par l'université, à qui ce prince en a fait don; enfin l'église catholique, construite en forme de dôme, avec un portail surmonté d'un fronton. Ces divers édifices ne sont séparés que par une place et par une sorte de promenade ou de *cours*, appelée *les allées de tilleuls*, à cause de quatre allées de tilleuls qui l'ombragent. Ce cours se prolonge en ligne droite jusqu'à la

porte triomphale, dite de Brandebourg, surmontée d'une Victoire, en bronze, et placée sur le même char que Paris a vu, jusqu'en 1815, au-dessus de l'arc de triomphe du Carrousel, et qui est, comme alors, accompagné de quatre chevaux de même métal. Ce bel ouvrage est de Shadow.

Au sortir de la porte se déploie une immense promenade, composée d'un bois, nommé le *Parc*, et d'allées d'arbres, comme nos Champs-Elysées, qui mènent au joli château de Charlottembourg, jadis l'habitation favorite de la belle et trop malheureuse reine Louise de Prusse, mère du présent roi Guillaume IV, qui annonce avoir son noble caractère. Guillaume III, son père, habita, à cause de la simplicité de ses goûts, une petite villa voisine. Maintenant retournons à la ville, et tâchons d'esquisser quelques-uns des édifices dont nous n'avons fait que citer les noms.

LE VIEUX PALAIS.

C'est ainsi que l'on nomme l'ancienne résidence des électeurs de Brandebourg, gothique édifice qui s'étend le long de la Sprée, et auquel Frédéric I[er] ajouta un vaste et noble palais dont on me fit voir la chapelle, puis une longue galerie, riche en tableaux de grands maîtres; la *Salle blanche*, ornée de portraits et de statues des électeurs de Brandebourg; la *Salle de parade*, où sont les portraits en pied de l'empereur Alexandre de Russie et de l'impératrice sa femme; et une autre salle, dont les tables, ainsi que les encadrements des glaces, sont en argent massif; ornements plus riches qu'élégants. J'y vis aussi une immense coupe en vermeil et

argent, dans laquelle sont incrustés les écussons de tous les nobles qui assistèrent à la fête donnée en 1829, en l'honneur de l'impératrice de Russie, fille du roi Frédéric Guillaume, et qui, par allusion à la beauté de cette princesse, fut appelée la fête de la *Rose blanche*. Chaque convive, m'a-t-on dit, y était vêtu comme les anciens chevaliers, et les dames étaient parées de robes de diverses couleurs. L'impératrice seule était vêtue en blanc, d'où vint le nom de rose blanche donné à la fête. Une autre fête semblable fut donnée au palais de Sans-Souci, mais celle-ci fut appelée la fête *des Chevaliers*.

La salle de ce vaste palais qui m'intéressa le plus fut celle dite *des Chevaliers*, parce qu'elle rappelle par son ameublement et ses tapisseries le noble temps de la chevalerie, si loin de nous par les siècles, mais surtout par les mœurs, la loyauté et la fidélité aux serments. A l'extrémité de cette salle, dans la partie qui fait face au trône (placé a l'autre bout), reste toujours étalé sur divers gradins, suivant l'usage d'alors, un magnifique buffet en vermeil, composé de larges plats, d'immenses salières, de coupes ou *agapes*, de soupières, etc. en un mot de tout ce qui composait le service de table au temps des preux.

Cette salle sert aux festins royaux d'apparat, auxquels ont assisté parfois jusqu'à 60 convives. Les parquets, les plafonds et les dorures de ce vaste palais sont d'une grande beauté.

C'est au rez-de-chaussée que sont situés les appartements de Frédéric II. Entre autres objets curieux qu'ils renferment, on me montra une pendule qui ne

se monte, m'a-t-on dit, qu'une fois par an, le jour de la fête du roi. Elle indique, pendant tout cet espace de temps, le cours des astres. Sa création est due à l'horloger Kecht de Berlin. On me montra aussi un secrétaire, dont les ressorts cachés découvrent une foule de secrets. J'y vis encore une autre pendule, dont le sujet représente le Temps, statue de demi-grandeur naturelle, et qui, par le moyen d'un ressort, fait entendre des airs enchanteurs en imitant à s'y méprendre divers instruments, mais surtout la flûte, instrument favori, comme on le sait, du grand roi Frédéric.

Dans le salon suivant, on me fit voir, en tapisserie des Gobelins, le portrait en pied de notre vénérable et malheureux roi Charles X, qui, lors de son avénement au trône de France, en avait fait don au roi Guillaume. Je fus surpris de le voir caché derrière un rideau qu'on tira pour me le montrer. Pourquoi le cachait-on ainsi? je l'ignore. J'osai penser que cela ne pouvait être que par vénération; mais un sentiment intérieur indéfinissable m'empêcha de demander si telle en était réellement la cause.

Dans une salle voisine je vis le portrait de l'impératrice Catherine de Russie, et plus loin celui de Napoléon, le conquérant de la Prusse. Aucun rideau ne cachait celui-ci, non plus que le portrait de Joséphine, sa première femme (1).

(1) Ainsi, comme on le voit, et peuples et rois vaincus, maltraités et humiliés, étalent à l'envi les images de leurs vainqueurs et conquérants, tandis qu'ils restent indifférents aux malheurs d'un souverain légitime et ami de la paix; et, lorsqu'il

CHARLOTTENBOURG.

Cette charmante maison de plaisance avait été donnée par Frédéric, alors héritier présomptif de la couronne, neveu du grand Frédéric, et père de Guillaume III, à Wilhelmine *Enk,* sa maîtresse, fille d'un musicien de la chapelle royale de Postdam, et dont l'époux, nommé Reitz, fils d'un jardinier, devint, par suite de ce mariage, grand chambellan de Frédéric, lors de son avénement au trône. Wilhelmine, ou Minna, était sœur de Marie Enk, maîtresse, avant celle-ci, du

meurt exilé, loin de ses États, à peine s'il lui reste une tombe sur laquelle les cœurs, restés fidèles à la vertu malheureuse, puissent aller répandre quelques larmes. Triste humanité * !

* Depuis que j'ai écrit ces lignes, j'ai lu, au sujet de ces tableaux, dans la *Quotidienne* du lundi 9 novembre 1840, les lignes suivantes, tirées de la *Gazette du Rhin et de la Moselle* du 1re novembre :

« Les feuilles publiques ont annoncé que les portraits représentant Napoléon et Joséphine dans leur costume de couronnement, dont l'empereur avait fait présent à la ville d'Aix-la-Chapelle, et qui plus tard avaient été envoyés à Berlin, viennent d'être rendus, sur l'ordre du roi Guillaume, à la ville d'Aix-la-Chapelle. Ces deux chefs-d'œuvre de David ont, il est vrai, été transportés à Berlin, mais seulement après que la ville d'Aix-la-Chapelle en eut fait présent au roi défunt, lors de sa présence dans cette ville, lequel, en retour, donna à cette ville son portrait, qui est suspendu dans une des salles de l'hôtel-de-ville. Cette circonstance mérite d'être mentionnée, afin que les journaux français, suivant leur coutume, ne cherchent pas à faire croire à leurs lecteurs que ces deux portraits ont été transportés à Berlin de la même manière que l'a été à Paris le crucifiement de saint Pierre par Rubens. »

même prince, et qui fut mariée par lui au comte de Stolberg, avec une dotte de 200,000 écus et des terres.

Wilhelmine joua à la cour de Prusse le rôle qu'avait joué en France madame de Pompadour; et Berlin eut, comme Versailles, son *Cotillon*, bon mot du grand Frédéric.

Le palais ou la maison de plaisance de Charlottenbourg est construit à l'italienne. Il est peu vaste, mais des plus agréables. Ses jardins sont dessinés en partie à la française, et possèdent d'assez beaux orangers. Dans le palais on me montra une statue de l'impératrice actuelle de Russie, fille du roi Guillaume III de Prusse. Cette œuvre est d'une grande beauté.

Lorsque la reine Louise de Prusse, femme de Guillaume III, aussi belle que bonne, aussi vertueuse qu'adorée, sentit approcher sa fin, elle exprima le désir d'être enterrée dans les jardins de Charlottenbourg, lieux qu'elle aimait et qu'elle avait souvent habités. Le roi, son époux, se conforma religieusement à ses volontés dernières ; il fit ensuite élever sur le caveau qui renferme ses restes, un petit temple, et sur sa tombe il fit placer une statue qui rappelle ses traits. Cette princesse, à en juger par la statue qui la représente, était belle comme le fut autrefois Cléopâtre, et ne semble être ici qu'endormie. Sa statue, plus grande que nature, est en marbre blanc de Carrare : elle fut confiée au ciseau du sculpteur *Rauch*, de Berlin, homme de talent, et dont je crois devoir dire quelques mots :

« Après qu'il eut, en 1811, achevé le modèle de ce tombeau, au lieu même où il devait être érigé, Rauch

se rendit à Carrare pour s'assurer de la perfection du bloc de marbre dont il avait besoin. Ce bloc fut ensuite transporté à Rome, où l'artiste acheva son travail. Cette œuvre, embarquée au mois de mai 1814, sur le brigantin l'*Alexandre Ier*, qui, après le traité de Paris, fit voile de Livourne pour Hambourg, devait éprouver de singulières vicissitudes : l'*Alexandre* portait le pavillon anglais; il fut capturé par un corsaire des États-Unis, nation alors en guerre avec la Grande-Bretagne. Le monument funèbre aurait donc été transporté en Amérique, si ce bâtiment n'eût heureusement été repris par un corsaire anglais qui le dirigea sur Jersey. Là, le gouvernement britannique fit sans délai charger le tombeau pour Hambourg, sur un cutter de la marine royale; et son érection put enfin avoir lieu, le 30 mai 1815, à Charlottenbourg.

« Ce n'est pas seulement, dit l'auteur de cette notice, par la perfection des formes, par le fini des détails, par l'harmonie de l'ensemble que se recommande cette belle œuvre, il y a encore une pensée élevée dans la pose de la statue et dans l'expression de ses traits. L'image de la mort n'avait rien que de sombre et de terrible dans l'antiquité, alors même qu'on croyait à une existence immortelle. Dans le onzième chant de l'Odyssée, on voit aux enfers Achille, dévoré d'ennuis et de tristesse : « *J'aimerais mieux,* dit ce héros, *être l'esclave du plus indigent des laboureurs, qui vit à la sueur de son front, que de régner sur le peuple entier des ombres.* »

« Le christianisme, en peignant la mort comme l'attente d'une résurrection universelle, avait inspiré à

l'art du moyen âge la pensée de coucher les images des morts sur les tombes, dans l'attitude de la prière. Mais trop souvent la pierre reproduisait avec une effrayante vérité l'image de la mort dans ce qu'elle a de plus révoltant pour notre nature; c'est un défaut que nos grands sculpteurs de la Renaissance eux-mêmes n'ont pas toujours évité, et qui, par exemple, affecte péniblement l'esprit dans les monuments élevés à la mémoire des rois Louis XII et François Ier. On doit donc savoir gré à M. Rauch d'avoir épuré, en se l'appropriant, cette idée du moyen âge, d'avoir peint la mort comme un paisible sommeil, et d'avoir donné à sa figure une expression touchante de sérénité. »

Il est présumable qu'au moyen âge on a voulu employer le genre sévère, afin d'habituer l'homme à se souvenir sans cesse de sa fin, et à le porter ainsi à une vie plus sainte. En effet, la vue d'un cadavre est bien capable de produire un retour sur nous-mêmes; d'ailleurs, il faut songer que tout est grave et sévère dans notre religion, qu'elle ne cesse de nous enseigner qu'il faut vivre saintement pour bien mourir, afin de pouvoir être ensuite éternellement heureux. Or, on sait que l'homme au moyen âge était fort religieux.

M. Rauch, suivant la notice citée, prit naissance le 2 janvier 1777, à *Drolsen*, principauté de Waldeck : son talent ayant attiré l'attention du gouvernement prussien, il fut, en 1804, envoyé à Rome, où il se livra entièrement à l'étude de son art, et son génie s'y développa sous l'influence des œuvres de l'antiquité et de Thorwaldsen. A l'âge de trente-quatre ans, par suite

de l'exécution du mausolée de Charlottenbourg, il parvint à la célébrité et aux honneurs les plus mérités. Les statues des généraux Bulow, Scharnhorst, Blucher, à Berlin ; celles du roi Maximilien-Joseph, à Munich, du docteur Herman Frank, à Hall, prouvent avec quelle flexibilité l'artiste a su se plier à tous les genres, et varier avec convenance et habileté la pose et l'expression de ses personnages. Maintenant M. Rauch travaille avec ardeur à un âge où tant d'autres artistes cherchent le repos.

Charlottenbourg n'est qu'à un mille ou deux de Berlin et à l'extrémité de la belle promenade, voisine de la porte de Brandebourg, dont j'ai déjà parlé.

La salle de l'Opéra de Berlin est grande et belle : la loge du roi a la forme d'une rotonde, et est soutenue par des colonnes dorées. C'est la plus belle que j'aie encore vue. Les décorations de la scène me parurent bien peintes, et l'opéra d'Iphigénie en Tauride, de Gluck, que j'y vis représenter, fut parfaitement chanté, surtout par madame *Scheckner-Bagen,* première cantatrice du théâtre de Munich, et en même temps excelente actrice.

La place nommée *William'sPlace* (place de Guillaume) est vaste et ornée de six statues de felds-maréchaux (grade qui équivaut à celui de maréchal de France). Parmi ces statues, se trouve celle du maréchal Schewering. C'est sur cette place qu'est le palais du prince Charles de Prusse, et où habitent les ministres de Bavière et de Suède, le général Brandenbourg, la famille du défunt prince de Radswill, jadis gouverneur du duché de Posen, et d'autres grands personnages.

La belle rue dite *William's-Strass* (rue de Guillaume) qui longe cette place, est également habitée par une partie de la haute noblesse de Berlin et par le prince Auguste, frère du roi (1). Le prince Frédéric de Prusse, fils du prince Louis, mort en 1806 à la bataille de Salsfield, y demeurait aussi avant qu'il n'allât résider à Dusseldorf. Cette rue contient encore la demeure de divers ambassadeurs et celle du duc de Cumberland.

Le musée est établi dans un bel édifice moderne, d'ordre ionique, dont le portique est soutenu par dix-huit colonnes. Une belle place le sépare du vieux palais, et l'on admire, en face de son portique, un immense bassin ou cuve en granit d'une seule pièce. Au centre du vestibule s'élève un dôme entouré de colonnes d'ordre corinthien, entre lesquelles on a placé des statues.

Quatre salles au rez-de-chaussée renferment les statues antiques possédées par le musée. Le premier étage est consacré à la galerie de peinture, composée de diverses salles contenant, les unes, des tableaux des grands maîtres des diverses écoles d'Italie, les autres, des écoles de France, de Hollande, de Belgique, etc., rangés avec ordre et intelligence sur des tentures de couleur foncée et unie, afin de mieux faire ressortir les peintures. Partout les parquets y sont d'une grande beauté.

Le *Musée égyptien*, placé dans un autre établissement et accompagné d'un jardin public, est sous la direction du savant *Passalaqua*, qui a rapporté d'Égypte une grande partie des objets qu'on y voit rassemblés; entre autres, une bière trouvée près de Thèbes,

(1) Guillaume III, aujourd'hui décédé.

dans une des cryptes de Thèbes, qui n'avait pas encore été découverte. Le corps qu'elle contenait paraît avoir été celui d'un prêtre égyptien. Ce musée, bien qu'intéressant, est cependant loin d'égaler ceux de Turin et de Paris.

La *Cathédrale*, voisine du vieux palais, est bâtie comme lui sur le bord de la Sprée. C'est un édifice moderne, orné de colonnes en stuc, d'ordre corinthien, qui contient cinq tombeaux en bronze des anciens électeurs de Brandebourg.

La *Bourse* n'a rien de remarquable; elle est également au bord de la Sprée et fait face au musée.

Quant à l'*Église catholique*, c'est une sorte d'imitation du Panthéon de Rome, dont le dôme est soutenu par des colonnes d'ordre corinthien. L'église ne contient qu'un seul autel, et Berlin ne possède, m'a-t-on dit, que six à sept mille catholiques (1).

CLASSE PAUVRE, POPULATION, COMMERCE.

J'observai qu'en cette ville, la classe pauvre habite de préférence des caves, comme en Hollande et en

(1) J'ai lu, dans la *Quotidienne* du 26 août 1840, ces mots tirés de l'*Ami de la Religion* : « Il n'existe que deux églises catholiques à Berlin. Le ministre des cultes et de l'instruction publique ayant exposé au roi qu'elles étaient loin de pouvoir suffire à la population catholique de cette capitale, qui compte plus de 12000 âmes, ce prince a ordonné qu'une troisième église y serait construite, et a chargé le ministre de lui en soumettre les plans et le devis. Il faut conclure que la population catholique s'est beaucoup accrue et s'accroît encore à Berlin. »

Flandre ; ce qui me rappela l'antique usage des Germains, qui les trouvaient plus chaudes en hiver et plus fraîches en été que nos greniers. En revanche elles sont humides, et par conséquent mal saines. Aussi ceux qui les habitent s'en ressentent généralement, au moins en Flandre, et ils ont un teint pâle, et l'apparence maladive.

La population de Berlin est, m'a-t-on dit, d'environ 280,000 habitans, quoique Malte-Brun ne la porte qu'à 192,650. Je reste neutre en cette occurrence, faute de renseignements exacts. D'après le même savant géographe, cette ville a quatre lieues de circuit, et se compose de cinq quartiers distincts portant les noms de cinq villes, savoir : Berlin, Cologne, Fridérichs, Werder, Neustadt et Friedrichstadt.

Son commerce, facilité par la Sprée et par l'Elbe, est très actif, surtout en laine ; et ce dernier commerce y attire chaque année, pendant la foire, beaucoup de marchands de la Silésie, de Hambourg et d'autres lieux.

POSTDAM.

Cette ville peut être considérée comme le Versailles de la Prusse. Le grand Frédéric en avait fait sa principale résidence et l'avait beaucoup embellie. Ses avenues, ses places, ses rues, sont larges, bien bâties, mais pavées avec de détestables matériaux. Aussi ses habitans, pleins d'amour pour leur roi Guillaume III, voulant lui éviter des cahots, établirent, à leurs frais, un plancher au milieu de diverses rues qu'il avait coutume

de traverser pour se rendre à Sans-Souci. Assurément ce trait doit suffire pour donner une idée de l'affection d'un bon peuple pour son souverain ; et je ne crois pas que jamais le peuple *constitutionnel* français fasse pour *son roi citoyen,* ce qu'un peuple *soi-disant asservi*, fait volontairement pour son roi *soi-disant absolu.*

Parmi les établissements publics que contient Berlin, on distingue l'Hospice des Orphelins, fondé par Frédéric II, pour y placer les enfants des soldats morts au service ; une école militaire, et une école de cadets destinée aux jeunes gentilshommes.

L'église militaire possède le tombeau du grand Frédéric. Il est placé dans un caveau, derrière l'autel et au-dessous de la chaire. Un cercueil en étain recouvre celui en bois qui contient son corps. Il paraît que ce prince ne voulut point être embaumé.

On sait que quand Napoléon vint à Postdam, il fit ouvrir le tombeau de Frédéric, et qu'à la vue des restes de ce prince, il dit à ceux qui l'entouraient : « *S'il vivait encore, je ne serais point ici.* » Il n'appartient qu'à la supériorité de convenir de pareilles choses.

Auprès du tombeau de Frédéric est celui de son père, en marbre noir. Il est carré et plus grand que l'autre : tous deux sont privés d'inscriptions.

A peu de distance de ce temple, qui renferme deux rois auxquels la Prusse doit sa gloire et sa puissance, existe un bâtiment sans étage, qui fut consacré par ces deux souverains à leurs braves soldats : on l'appelle la *Maison d'exercice*, parce que la garnison y va faire l'exercice pendant l hiver et pendant les mauvais temps d'été, afin qu'il n'y ait point d'interruption dans leur

instruction militaire. Cette construction a 500 pieds de longueur sur 100 de largeur. C'est le père du grand Frédéric qui la fit élever, et c'est aussi là qu'il faisait infliger la bastonnade aux soldats qui l'avaient méritée. Aujourd'hui ce genre de châtiment n'est plus employé en Prusse. Ce qui prouve que, sans révolutions, les réformes s'opèrent; mais un pareil système ne convient ni aux ambitieux, ni aux intrigants.

PALAIS ROYAL.

Le palais royal est construit en briques, recouvertes d'un enduit. Son architecture est corinthienne, et la façade qui regarde les jardins est ornée d'un grand nombre de statues, ainsi que les jardins et le portique qui sert d'entrée au parc. Hors de ce portique, se voit un beau pont en fer jeté sur la rivière de l'Havel, laquelle est alimentée par les beaux lacs des environs de Postdam.

Le sol des jardins est sablonneux comme toute la contrée; mais l'art est venu au secours de cette nature aride. Vis-à-vis des fenêtres du palais, au delà de la terrasse, est une pièce d'eau, du centre de laquelle s'élève une Vénus placée sur un char, dirigé par Neptune et traîné par des chevaux marins. Divers dieux et déesses, accompagnées de tritons sonnant de leur conque, forment le cortége de la déesse de la beauté; tandis que, sur les bords de la pièce d'eau, des gaînes, placées entre des peupliers d'Italie, servent de supports aux bustes en bronze de divers généraux prussiens, entre autres de Blucher.

Les jardins ne sont ni vastes ni remarquables, et finissent au sud, à un terrain marécageux couvert en partie de roseaux, dont l'aspect est peu agréable en face d'une habitation royale. Au reste, ce n'est ni le luxe ni la magnificence que je venais chercher à Postdam; j'y venais recueillir des souvenirs, et visiter des lieux jadis habités par un roi qui eût été réellement grand, s'il ne se fût engoùé de la philosophie voltairienne, et s'il n'eût été, parfois, dupe des flagorneries et des principes anti-sociaux des vains et orgueilleux sophistes de son temps, qui, au reste, n'exaltèrent son mérite que pour s'en faire un protecteur, en attendant qu'ils pussent le renverser, avec tous les monarques de l'Europe, et substituer à leurs gouvernements paternels les vaines utopies sorties de leurs cerveaux dérangés. Heureusement il les connut à temps, et sut s'en méfier et s'en garantir.

APPARTEMENT DE FRÉDÉRIC.

Une anti-chambre assez vaste, aux moulures dorées, m'introduisit d'abord dans la salle à manger de ce prince : elle est simple et sans dorures, et ses meubles en soie sont tachés et en lambeaux, par suite de l'habitude qu'il avait d'y faire coucher ses chiens favoris, et même de leur y donner à manger. Car, comme on le sait, il n'est pas de grand homme qui n'ait ses faiblesses, fut-il même *philosophe*. La salle de musique suit la salle à manger; elle a quelques dorures et est ornée de quelques tableaux peints par Watteau. On y voit un vieux clavecin qui

servit à accompagner ce monarque lorsqu'il lui prenait envie de jouer de la flûte, son instrument favori, et dont il ne jouait pas trop mal, dit-on, *pour un prince*.

On se souvient sans doute qu'un jour il se plaignit à son maître de flûte que son fils avait fait plus de progrès que lui sur cet instrument. — « Je crois, lui dit le roi, que vous vous en occupez avec plus de soin que de moi. — Non, Sire, lui répondit le maître; mais je me sers envers lui d'une méthode qui, je le crois, ne plairait pas à Votre Majesté. — Quelle est-elle, dites-la moi? » Le maître lui ayant fait un geste qui le lui fit comprendre. — « Oh! pour ce moyen, en effet, lui répondit en riant Frédéric, je vous en dispense. » Dans cette salle on m'y montra un écran qui fut brodé par sa sœur, la reine de Suède.

A la suite de la salle de musique se voit le cabinet de ce prince, où l'on conserve religieusement la table sur laquelle il écrivait, et dont le velours est tout couvert des taches d'encre et de cire qu'il avait faites, car on sait que ce monarque ne se piquait pas d'une grande propreté. On m'y montra aussi un fauteuil, semblable à celui dans lequel il expira.

Sa chambre à coucher est la seule pièce grande et riche de son appartement. Les tables, les miroirs et autres objets y sont en argent et les meubles en bois argenté. Une partie cintrée formant alcôve, et fermée par une balustrade en argent, ornée de figurines de même métal, m'introduisit dans une bibliothèque, si toutefois on peut lui donner ce nom, car elle ne contient que quelques ouvrages dont plusieurs sont de lui,

et ont pour titre *les OEuvres du philosophe de Sans-Souci*. Ils fraternisent avec les OEuvres du philosophe de Ferney, le cynique Voltaire, pour lequel ce prince eut, comme on sait, beaucoup d'engouement d'abord, mais dont il se dégoûta ensuite, à cause de ses impertinences et de sa méchanceté. Car messieurs les philosophes ne sont pas longtemps amis ; au moindre choc d'amour-propre ou d'intérêt ils se moquent les uns des autres et se déchirent à belles dents ; c'est leur manière d'honorer la *philosophie* et de prouver leur *vertu* et leur *sagesse*.

La pièce qui termine l'appartement, au sortir de la bibliothèque, est le cabinet où le roi avait coutume de dîner, lorsqu'il admettait dans son intimité la cour philosophique, c'est-à-dire Voltaire, le marquis d'Argens, le général Rodich, commandant militaire à Postdam, etc., etc. Au milieu de la pièce se voit la table qui, par le moyen d'une trappe pratiquée au parquet, et par un ressort que l'on faisait mouvoir, descendait à l'étage inférieur et remontait ensuite toute servie ; méthode ingénieuse que ce prince avait adoptée pour éviter la présence d'indiscrets serviteurs, et pour pouvoir sans crainte écouter les rêves de ces fous dangereux. Ce fut là, dit-on, qu'un jour Frédéric, s'abandonnant sans réserve à la familiarité de ses convives, s'écria : *Aujourd'hui je ne suis plus roi, et je permets que chacun de vous me dise librement ce qu'il pense.* » Par exemple, d'Argens, que feriez-vous si vous étiez roi de Prusse? — Sire, « *je vendrais mon royaume pour acheter une belle terre en France.* » En entendant ces paroles, le roi redressa la tête, et, sentant l'abus que ses audacieux et indiscrets amis faisaient de sa condescen-

dance, il redevint, dit-on, roi de Prusse, et il fit bien. Toutefois, j'espère, pour l'honneur de l'ambassadeur français, que le marquis d'Argens ne se permit pas la réponse impertinente et absurde qu'on lui prête, et qui n'aurait pu être faite, tout au plus, que par un homme sans esprit et sans éducation. Au reste, il existe encore un pouvoir plus à redouter que celui des philosophes, pouvoir que, depuis 1830, nous sommes à même de reconnaître en France, c'est celui des *avocats*, hommes devenus vains, loquaces, ambitieux ; habitués, pour de l'argent, à défendre le juste et l'injuste, le pour et le contre, le vrai ou le faux, le légitime et l'illégitime (1).

En quittant les appartements de Frédéric, on me fit parcourir des appartements plus beaux, sans doute, mais bien moins historiques, et rappelant moins les habitudes intimes de Frédéric. Or, on aime à voir les hommes célèbres en robe de chambre ; parce qu'alors, dépouillés de leur auréole, ils se trouvent plus à notre niveau et plus à même par conséquent d'être bien étudiés. Quoi qu'il en soit, on me montra la salle dite *de marbre*, vaste anti-chambre, ornée de pilastres et d'immenses tableaux, peints par Vanloo, qui représentent divers sujets allégoriques relatifs aux électeurs de Brandebourg.

(1) On pense bien que je n'accuse point ici le corps entier des avocats ; il s'en trouve assurément de fort estimables : Berrier, Hennequin, Guillemain, de Belleval, Battur, Nibel et autres en sont les preuves irrécusables, et semblent exister, en effet, pour défendre l'honneur antique de ce corps.

Dans le salon qui la suit, est une pendule qu'on me dit avoir appartenu à la marquise de Pompadour. Cette pièce est la dernière de celles ou je retrouvai des souvenirs et des meubles du temps de Frédéric. Les pièces suivantes sont plus riches, beaucoup plus élégamment meublées, mais elles sont modernes, et par conséquent l histoire a pu moins en graver les souvenirs. J'ai aussi observé que les appartements existant du temps de Frédéric, avaient des cheminées; tandis que ceux qui sont plus modernes n'ont que des poêles. Apparemment que ce prince voulut imiter l'usage français, plus gai, il est vrai, à cause de la vue du feu, mais d'une chaleur bien moins égale et moins douce que celle des poêles.

Dans les appartements suivants on admire un cabinet tout en bois exotiques et dont le parquet, composé aussi de bois précieux, est encore supérieur à tous ceux que renferme le palais. Ce cabinet contient d'immenses vases, de formes étrusques, placés entre les fenêtres. Ils sont d'une grande beauté, et l'œuvre d'artistes de Berlin.

L'appartement qui suit ce cabinet fut occupé la première fois par l'impératrice Catherine II, mère d'Alexandre Ier et de Nicolas, son successeur à l'empire de Russie.

Un corridor long, mais étroit, et dont les murs sont simplement blanchis et sans aucun ornement d'architecture, conduit aux divers appartements du palais; et l'ornement le plus remarquable de la salle à manger du roi consistait en trompettes et en drapeaux des régiments de la garde royale.

Ces drapeaux, en 1814, avaient été brodés et offerts par les dames de Postdam à ces régiments, au retour de la campagne de France. Touchante sympathie entre la beauté et la bravoure, entre la faiblesse et la force.

L'appartement qui, après celui de Frédéric, fixa le plus mon intérêt, fut sans contredit celui de la charmante reine Louise de Prusse, princesse aussi vertueuse que belle, et qui n'en fut pas moins cruellement calomniée, dit-on, par le vainqueur de son époux, par le conquérant de ses Etats. Aussi le chagrin qu'elle en ressentit détruisit sa santé et abrégea ses jours. On sait qu'elle mourut de la poitrine.

La chambre de cette intéressante princesse est conservée telle qu'elle était de son temps : elle est drapée en mousseline gris de perle, couleur tout à la fois douce et modeste ; et j'y ai vu le buste en plâtre qui fut coulé sur sa figure après sa mort, par le sculpteur *Rauch*, et d'après lequel il exécuta ensuite, à Rome, sa statue.

La ville de Postdam est assez étendue, mais peu peuplée en proportion. Malte-Brun lui donne 18,000 habitants, tandis que mon guide ne lui en donnait que 6 à 7,000 ; différence énorme, et que je n'ai pas été à même de vérifier. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on voit, dans les rues, plus de militaires que de bourgeois, et que le bonnet des grenadiers de la garde royale, par respect sans doute pour la mémoire du grand Frédéric, a conservé la forme de son temps.

CHATEAU DE SANS-SOUCI.

Je ne fus pas moins empressé d'aller voir le château de Sans-Souci, séjour favori de ce monarque, que je l'avais été de visiter celui de Postdam. On sait que de son temps, ce palais devint plus d'une fois le temple de Gnide et de Paphos. Mais depuis sa mort, la famille royale l'a peu habité, et ce temple est devenu celui du silence.

Construit par Frédéric sur un monticule de sa création, il est peu considérable et n'a qu'un rez-de-chaussée. L'intérieur, que je n'ai pu visiter, parce que le prince héréditaire (1) s'y trouvait par hasard en ce moment, est encore, ainsi que les jardins, tels qu'ils étaient du vivant du vainqueur de Rosbach, et, chose assez remarquable, tandis que certains *gentilhommes bourgeois* ont laissé gratter l'écusson de leurs voitures, j'ai vu à Sans-Souci les grilles en fer qu'entourent des corbeilles de fleurs, surmontées de fleurs de lis.

Les statues qu'on trouve dans les jardins furent sculptées du temps de Frédéric, par les artistes français, *Vassé* et *Gaspard* père et fils.

Dans un lieu sombre et solitaire, on me montra un pavillon de forme chinoise, assez spacieux et construit en pierre. C'est là, m'a-t-on dit, que ce monarque allait chaque jour de la belle saison travailler, se baigner, se reposer ou prendre son café.

On a conservé aussi de chaque côté du palais, les

(1) Aujourd'hui Guillaume IV.

hauts treillages de son temps. Ce respect pour le passé m'a prouvé qu'en Prusse on tient plus aux souvenirs qu'aux embellissements frivoles. On me montra aussi, près de ces berceaux ou treilles, les tombes que Frédéric avait fait élever à ses chiens favoris, dont l'un d'eux mourut pendant la guerre de sept ans.

Derrière le palais se voit un portique, ou plutôt une colonnade d'ordre corinthien, qu'on appelait du temps de Frédéric la *Colonnade du mot d'ordre*: parce que c'était de cet endroit que ce prince donnait le mot d'ordre à ses généraux, lors des revues qu'il passait dans la plaine, située au pied du tertre factice sur lequel est bâti le palais. En face de cette colonnade, mais à l'extrémité de la plaine, on découvre une belle ruine également factice, et qui sert de perspective au palais.

Le célèbre moulin de Sans-Souci n'est pas placé, comme je me l'étais imaginé, en face du château; il ne gêne même pas la vue des environs, puisqu'il se trouve sur le côté; et Frédéric d'ailleurs sut le masquer par un massif d'arbres qui le cache entièrement. Ainsi, quoi qu'en disent nos prétendus libéraux, les rois absolus ne sont pas si tyrans qu'ils veulent bien le faire croire, puisqu'ils respectent le bien de leurs sujets, et qu'aucune loi ne les en exproprie. Je doute qu'à la place de Frédéric, les *héros des barricades* et de *la prétendue liberté sous laquelle nous avons le bonheur de vivre en France*, maîtres de la puissance, eussent comme lui conservé le moulin de cet *homme entêté*. Nos héros, en effet, ont assez prouvé le contraire en 1831, par la destruction du palais archiépiscopal de Paris, le ren-

versement des croix, le pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois, et par d'autres *nobles, généreuses* et *loyales* actions dignes des Vandales et des sauvages.

Il paraît, au reste, que ce moulin n'a pas fait la fortune des descendants du fier meûnier de *Sans-Souci*, car l'on me raconta à ce sujet l'anecdote suivante:

Pressés par leurs créanciers, ils vinrent un jour supplier le roi Frédéric (Guillaume III) de vouloir bien acheter le moulin que leur aïeul avait refusé au grand Frédéric, et que le triste état de leurs affaires les obligeait de vendre en ce moment.

Le roi leur fit répondre : « qu'il serait fâché de les « priver d'un moulin, devenu la propriété de l'his« toire, et qu'au contraire, pour lui conserver toute « sa célébrité, il leur faisait don de 8,000 francs, afin « de les mettre à même d'acquitter leurs dettes et de « le conserver. »

Ce trait, tout à la fois généreux et délicat, suffirait seul pour faire connaître et apprécier la bonté de ce prince, qui possède à juste titre l'affection des ses peuples (1).

(1) Il est fâcheux que depuis, par un zèle protestant inconsidéré, ce prince se soit mis à persécuter les catholiques de ses États, au risque de s'aliéner, en suivant de perfides conseils, le cœur de tant de sujets fidèles et dévoués.

CHARLOTTENHOF.

Les jardins de *Charlottenhos*, maison de plaisance du prince héréditaire de Prusse (Frédéric) (1), sont contigus à ceux de Sans-Souci, et sont dessinés à l'anglaise.

Avant d'arriver à la *villa,* on me montra une fabrique à l'italienne, où est logé le service du prince. Elle est de bon goût et d'une parfaite imitation.

Le palais est une imitation en petit de la villa Borghèse à Rome. Une galerie à jour, ornée de pampres, comme en Italie, mène à l'habitation, et forme un des côtés de la terrasse, au centre de laquelle jaillit une fontaine, et du milieu d'un petit lac limpide qui baigne le pied de cette terrasse, s'élancent deux jets d'eau.

De ce charmant séjour on aperçoit un plus noble palais, bâti par Frédéric II, et qu'on nomme encore le *palais neuf*. Il est surmonté de deux dômes et de quatre lanterneaux. Comme je m'y acheminais à travers ses jardins, on me montra un petit temple dédié à l'amitié, qui fut élevé par Frédéric à sa sœur bien aimée, la princesse d'Hansback et de Bareuth; on y voit encore sa statue.

(1) Aujourd'hui roi, et dont la conduite sage et prudente annonce des talents politiques et beaucoup de tolérance religieuse. Aussi l'histoire saura l'honorer, si lui-même sait toujours protéger le bon droit contre la félonie, la justice contre l'iniquité.

LE PALAIS NEUF.

Ce bel et grand édifice fut élevé après la guerre de sept ans. Le monarque, dit-on, voulut prouver à ses ennemis que, malgré les frais de cette guerre, si glorieuse pour ses armes, il lui restait encore des trésors disponibles. Or il fallait bien que cela fût, car on m'assura que la construction de ce palais lui avait coûté de sept à huit millions de thalers, (environ 30 millions de francs).

Les murs sont en briques, mais les colonnes et les encadrements des fenêtres sont en pierre. Une balustrade, ornée de statues, règne autour de la partie supérieure de l'édifice, et son toit peu élevé est couvert en lames de cuivre. Ses dômes et lanterneaux furent jadis dorés, et diverses statues décorent sa base.

On entre dans la cour d'honneur par une porte triomphale, imitée de l'arc de triomphe de Titus à Rome. Elle est accompagnée de chaque côté par une colonnade d'ordre corinthien, surmontée aussi de statues.

En face du palais, hors de la porte triomphale, s'étend une longue avenue, à l'extrémité de laquelle, au temps des équinoxes, le soleil se couche, et forme alors par son globe immense la plus éblouissante et la plus magnifique des illuminations.

Les deux colonnades dont je viens de parler sont appuyées sur deux bâtiments qui servent de communs et sont destinés, m'a-t-on dit, à loger les bataillons d'é-

lite des régiments de ligne, que le roi Guillaume III avait ordonné de faire venir alternativement à Postdam, pour faire le service de la garde royale, et pour représenter ainsi leurs régiments respectifs. Sage politique, en ce qu'elle excite l'émulation parmi les corps de l'armée, et qu'elle les préserve de cette jalousie trop fréquente contre les corps privilégiés.

Dans les jardins de ce palais, contigus à ceux de Sans-Souci, on me montra un édifice de forme ronde, qui, jadis, avait contenu le musée des antiques. Mais, en 1806, Napoléon ayant fait transporter ses statues à Paris, elles furent à leur retour, en 1815, placées au musée de Berlin. De sorte que ce bâtiment n'est plus aujourd'hui d'aucun usage.

VILLAGE RUSSE.

Non loin de Sans-Souci, et à un quart de lieue environ de Postdam, on me mena voir un hameau construit à la manière moscovite, et habité par des Russes qui avaient été faits prisonniers, en 1812, par l'armée prussienne, alors alliée des Français.

Ces hommes avaient fait partie des musiciens, attachés à l'armée de l'empereur Alexandre; et le roi Frédéric-Guillaume III, ayant obtenu de l'empereur qu'ils restassent en Prusse, il les fit placer comme chanteurs dans un des régiments d'infanterie de la garde, afin qu'ils pussent de temps en temps venir se faire entendre à la famille royale, pendant le repas (1). A la

(1) On m'a assuré que chaque chanteur russe n'exprime

mort d'Alexandre, le roi, qui le pleura comme son meilleur ami, se souvint des Russes dont il lui avait fait présent, et, en leur accordant leur retraite, il leur abandonna une certaine portion de terrain, sur laquelle il leur fit construire à chacun une maison, à l'imitation de celles de leur pays. Leurs murs sont construits avec des troncs de sapin; elles n'ont qu'un étage, et leurs toits sont couverts en planches; les portes d'entrée sont soutenues par des piliers en bois taillés de différentes manières, ainsi que leurs portes charretières.

Au sommet d'un tertre, élevé au milieu du hameau, le roi fit construire, en 1831, une chapelle grecque surmontée d'un dôme et de 4 lanterneaux, placés aux quatre coins de la plate-forme. Cette chapelle sert de paroisse aux habitants du village, et est desservie par un *pope* (1) attaché à l'ambassade russe à Berlin. Tous les dimanches il vient y officier.

qu'un son. Cependant la réunion de ces différents sons produit la plus délicieuse harmonie et rappelle le chant italien. Moi-même j'avais entendu en France cette mélodie, exécutée par de simples soldats russes, mais sans m'être douté alors de la simplicité de cette méthode, qu'il serait si facile de faire adopter à nos soldats, et de leur donner ainsi le goût de la musique, si commun aux peuples du Nord.

(1) Prêtre russe.

PALAIS DE MARBRE.

Le palais de marbre est ainsi appelé parce que, bien que construit en briques, il a été en partie revêtu en marbre à l'intérieur comme à l'extérieur. Frédéric II le fit construire sur l'emplacement de la maison qu'il avait habitée. On y voit encore le fauteuil dans lequel il expira.

L'ILE DES PAONS.

Cette île charmante, située au milieu de la rivière de l'Hivel, est visitée par tous les étrangers. Elle contient un délicieux jardin dessiné à l'anglaise et la ménagerie royale. On y voit aussi un pavillon où la famille royale va descendre, lorsqu'elle vient s'y promener, et une serre-chaude fort étendue, qui contient beaucoup de plantes rares et exotiques.

On sait que Frédéric II mangeait tous les jours de l'année un plat de fraises à son dîner (d'autres disent des melons). Tous les jours aussi, m'a-t-on dit, on servait au roi Guillaume III des raisins, des fraises et des cerises provenant des serres royales de Sans-Souci, du palais neuf et d'ailleurs. Ce luxe septentrional est digne de remarque, et prouve combien l'homme se plaît à vaincre les difficultés et à faire triompher son génie. Au reste, les rois de Prusse ont su opérer de bien plus grandes merveilles : car d'un marquisat peu riche ils ont su le transformer en un royaume étendu et puissant ; d'un sol ingrat ils en ont fait un pays fertile ; et les margraves de Brandebourg, autrefois feudataires des empereurs d'Allemagne, ont su, par leurs con-

quêtes et leurs victoires, devenir presque leurs égaux en puissance. Toutefois ils auraient été plus grands encore, s'ils n'eussent point aidé au partage de la Pologne, ainsi qu'au dépouillement d'une portion de la Saxe, en 1813; mais personne n'est exempt de commettre des fautes, et les rois comme les peuples sont sujets à erreur.

DRESDE.

Si Berlin est bâtie au milieu d'un pays aride et sablonneux, en revanche la capitale du royaume de Saxe est située dans une admirable et magnifique contrée. Sa population est de 50,000 habitants. Elle est fort commerçante, et plusieurs foires s'y tiennent annuellement. Les anciens remparts ont été, comme à Francfort et en d'autres villes d'Allemagne, convertis en d'agréables promenades, plantées d'arbres, d'arbustes et ornées de fleurs.

Cette charmante ville, une des plus riantes et des mieux bâties d'Allemagne, est traversée par l'Elbe, sur lequel a été jeté un beau pont en pierre. Ce fleuve célèbre est déjà passablement large en ces lieux, bien qu'il ait encore trop peu de profondeur pour y porter bateau.

Les rues de Dresde sont moins larges que celles de Berlin; mais en revanche elles sont beaucoup mieux pavées, et leurs trottoirs sont revêtus de dalles.

Le palais du roi est un vieil édifice, divisé en deux cours; et des tourelles servent de cages à divers escaliers. Ce palais renferme le trésor de la couronne, un

des plus beaux maintenant de l'Allemagne, ayant été respecté par les Français.

Hors de la ville j'allai voir une maison royale, accompagnée d'un parc, dans lequel le public a la permission d'entrer. On s'y rend par une allée charmante, plantée d'arbres et bordée d'une barrière peinte en blanc. Dans ses divers contours elle parcourt des champs couverts de riches cultures, et est encore embellie par l'aspect des plus riants points de vue. On entre dans le parc par une longue avenue, dont l'entrée est ornée de deux statues colossales, et deux lions de forme antique sont placés à l'autre extrémité.

Le château n'est pas grand, mais son architecture n'est pas sans mérite. Il est précédé d'un gazon, bordé d'une large plate-bande plantée d'arbustes et de fleurs. Les côtés de ce terrain sont ornés de statues, et quatre pavillons sont construits aux quatre coins.

Le premier étage du corps de logis principal du palais ne contient, dans toute son étendue, qu'une vaste salle de musique, richement peinte à fresques et ornée de sculptures. On y monte par un double escalier en pierre.

Dans le parc on trouve un *café hausen* élégant et bien fourni de comestibles; et, auprès, un pavillon de forme ronde et à jour est destiné, pendant la belle saison, à abriter les musiciens qui, les dimanches et jeudis de chaque semaine, viennent exécuter avec une grande perfection des symphonies et autres morceaux d'ensemble, depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures.

Malgré une heure aussi matinale, une foule d'hom-

mes et de femmes, jeunes, jolies et bien mises, arrivent de la ville, soit à pied, soit en voiture, pour y entendre la musique et pour en même temps déjeûner et respirer l'air pur et balsamique du matin. Peu de nos Parisiennes, je crois, telle passion qu'elles puissent avoir pour l'harmonie, auraient le courage d'imiter une telle vigilance. Au reste, nulle part on aime autant la musique qu'à Dresde. Chaque jour on peut jouir de semblables réunions dans quelque lieu désigné, soit à la ville, soit à la campagne; et l'on y trouve toujours de l'ombrage, des fleurs et du gazon. Là, assis sur des chaises rembourrées, ayant devant soi une petite table fort propre, on y mange, on y boit, et, pendant ce temps, on jouit d'une musique gracieuse, dont l'effet puissant ne peut manquer à la longue d'adoucir le caractère d'un peuple. Il serait donc heureux qu'un pareil usage pût s'établir dans toutes nos villes de France, comme il existe dans toutes celles un peu grandes de l'Allemagne (1).

(1) Depuis mon retour d'Allemagne j'eus la satisfaction de voir que Paris venait d'adopter l'usage de la musique à grand orchestre en plein air. Musard, aux Champs-Élysées, a, le premier, attiré la foule. Julien, Valentino l'ont imité; sans compter d'autres troupes de musiciens qui cherchent à imiter ces maîtres. Un temps viendra, je l'espère, où la musique vocale pourra aussi se joindre à la musique instrumentale, et où les provinces, à leur tour, adopteront ce délicieux plaisir. Toutefois, je le crains, il se passera beaucoup de temps encore avant que la nation française parvienne à acquérir le sentiment musical au point où y sont parvenus les allemands et les Italiens, d'autant qu'il n'est pas inné chez ce peuple comme chez les deux autres.

Lorsqu'il pleut, des salles élégantes et des pavillons extérieurs reçoivent la foule des auditeurs, qui pendant mon séjour à Dresde s'était encore accrue des nombreux étrangers attirés par la foire.

MUSÉE, GALERIE DE TABLEAUX, BIBLIOTHÈQUE.

Le musée de Dresde a dû son existence aux soins du comte de Caylus et à ceux de Winkelman, alors bibliothécaire de cette ville, puis directeur du musée au Capitole de Rome, et à Mungs, autre savant.

A l'exception de quelques précieux morceaux d'antiquité, ce musée est généralement médiocre, et est loin d'égaler celui de Berlin. En revanche, la galerie de tableaux de Dresde est, sans contredit, la plus considérable et la plus précieuse de l'Allemagne, comme l'une des plus belles de l'Europe. On ne se lasse pas, entre autres choses, d'y admirer le tableau inappréciable de l'adoration des bergers par le Corrège, la sainte Cécile de Carlo Dolce, et cent autres chefs-d'œuvre que Paris serait heureuse et fière de posséder. Malheureusement la plupart de ces belles peintures sont mal éclairées, et, en outre, elles auraient à la fois besoin de nouveaux cadres et d'un nouveau vernis.

La bibliothèque publique est placée au-dessus du musée, et l'un et l'autre sont établis dans un grand bâtiment situé dans la partie nord de la ville, sur la rive droite du Danube.

Plusieurs salles la composent, et une d'elles, fort vaste, est soutenue par des colonnes en stuc. Les livres y sont classés suivant les lan gue dans lesquelles ils

sont écrits. En outre, on y admire des manuscrits précieux, enrichis de magnifiques peintures. Cet établissement remarquable possède aussi des jardins spacieux dessinés à l'anglaise.

GOUVERNEMENT SAXON.

La Saxe, comme on le sait, a voulu imiter la France dans son nouveau gouvernement. On voit à Dresde *Chambre haute* et *Chambre basse*, où, comme dans tous les gouvernements constitutionnels, on prononce force discours bons ou mauvais. Pourtant, au lieu de nos séances orageuses, turbulentes et souvent inconvenantes, le calme et la dignité m'ont paru régner ici dans les discussions. On ne s'y croit pas, comme en France, au milieu d'écoliers qui se disputent. En revanche, je ne vanterai pas la beauté de l'édifice qui contient les deux Chambres, n'ayant rien de remarquable.

FINDLATERS.

C'est le nom d'une charmante *villa*, située à une lieue de Dresde : créée par lord Findlaters, elle fut transformée après sa mort en Café-Hausen, et devint depuis lors le rendez-vous de la bourgeoisie de Dresde, certains jours de la semaine, attirée qu'elle est par la bonne musique qu'on y exécute, et par la vue ravissante dont on y jouit. L'Elbe coule au pied du coteau sur lequel elle est bâtie; et après avoir parcouru une fraîche et riante vallée à l'est, formée par la chaîne des montagnes qui sépare la Bohême de la Saxe, il se di-

rige vers Dresde, et va ensuite fertiliser la riche et magnifique contrée qui s'étend autour et bien au delà de cette ville.

LANGBLAD.

Entre Dresde et Findlaters existent des eaux thermales et bienfaisantes, situées aussi au bord de l'Elbe, et d'où l'on jouit aussi d'une vue ravissante. Sous la voussure épaisse des arbres qui ombragent un Café-Hausen, j'eus encore la jouissance d'entendre une excellente musique. Puis, à quelques pas plus loin, je me rendis à un théâtre construit en bois, où je vis jouer, par de bons acteurs de Dresde, le petit vaudeville français intitulé *Rataplan*, qu'on avait traduit en allemand. Rien, je vous l'avoue, ne me parut plus bizarre que de voir en Germanie, et joué par des Allemands, un vaudeville représentant une scène de bivouac français, dont le sujet rappelait la guerre si longue et si funeste faite par Napoléon dans leur patrie, qui fut conquise et labourée par ses armées. Rien ne me parut moins patriotique que cette représentation, et je fus obligé de conclure : qu'apparemment les peuples ne répugnent pas autant qu'on peut le croire à être durement traités, pourvu qu'ils aient affaire à des maîtres puissants et heureux, puisqu'ils les appellent grands hommes; tandis que la bonté n'est souvent à leurs yeux que de la pusillanimité.

Quoi qu'il en soit de cette représentation, je ne prétends pas, Dieu m'en garde, déconsidérer le caractère saxon. Ce peuple, d'ailleurs, a pu conserver de la reconnaissance envers celui qui a érigé la Saxe en

royaume et qui a aimé son roi. Il a eu peut-être à se plaindre des puissances alliées qui ont morcelé la Saxe en faveur de la Prusse, sans que pour cela on puisse l'accuser d'aimer ses anciens vainqueurs. En outre, je le crois doué de trop de bon sens pour croire qu'il désire changer sa destinée, si heureuse, contre notre situation peu désirable. De même il a pu accepter un gouvernement constitutionnel, sans avoir le dessein pour cela de devenir comme nous un peuple sans cesse en fermentation, et sans vouloir, comme nous, sacrifier la liberté, dont nous parlons beaucoup et dont nous ne nous soucions guère, à la licence qui seule est notre partage.

Le Saxon d'ailleurs est bon; sa physionomie est franche, ouverte et riante. Il aime la gaieté, le plaisir, surtout la musique; il accueille à merveille les étrangers, et il est moins froid, moins raide, moins compassé que l'Allemand en général.

Les femmes de Dresde ont une belle carnation, de beaux yeux, de la douceur, de l'agrément dans les traits, et un maintien on ne peut plus décent. En tout, Dresde est sans contredit une des plus agréables villes de toute la Germanie, et l'étranger en la quittant en conserve les plus agréables souvenirs.

PLAINE DE CULM.

Après avoir traversé la chaîne de montagnes qui sépare la Saxe de la Bohême, et avoir admiré les sombres forêts de sapins qui couvrent leurs flancs et cou-

ronnent leurs cimes, je descendis dans la riche et vaste plaine de Culm, célèbre par la bataille de ce nom, livrée à l'armée française, commandée par le général Vandame.

En avant de ce bourg je trouvai deux monuments funéraires en bronze, élevés, l'un par l'Autriche, l'autre par la Prusse, à l'endroit où furent enterrés les morts nombreux de leurs armées respectives. Et plus loin, sur un tertre qui dominait la bataille, et où le général Vandame fut fait prisonnier, on me montra une chapelle élevée en mémoire de cette affaire sanglante, en action de grâces de la victoire que Dieu avait accordée aux armées coalisées. On aime à voir les peuples rapporter ainsi leurs succès à la protection du ciel, et lui adresser leurs vœux et leur reconnaissance !

Le beau village de Culm n'était point encore entièrement rebâti lorsque j'y passai ; toutefois, on achevait d'en effacer les ruines en les remplaçant par des maisons neuves et bien construites. Je ne m'y arrêtai que peu de temps, et, poursuivant ma route à travers une contrée belle et fertile, j'eus le bonheur enfin d'arriver à Tœplitz, résidence momentanée de la famille exilée de nos rois, à laquelle je venais, comme auparavant à Édimbourg, offrir l'expression de mon hommage respectueux et de mon profond dévouement. Sentiment d'autant plus vrai chez moi, que, dans la situation malheureuse où la trahison l'avait réduite, je ne pouvais être soupçonné d'intérêt personnel, ne lui ayant rien demandé lors de sa prospérité. D'ailleurs on ne courtise guère l'infortune ; le dévouement seul peut nous porter à nous approcher d'elle, mais non le des-

sein d'aller demander des grâces, des emplois, des richesses à la puissance frappée de l'adversité. Aussi n'abordai-je cette famille royale que pour admirer son courage et chercher à imiter sa résignation et ses vertus. En effet, ce n'est qu'auprès d'elle, qu'on sait apprendre à souffrir sans se plaindre, et à connaître jusqu'où peut s'élever l'homme religieux lorsque la foudre vient le frapper !

Admis auprès de cette famille auguste, qui semble grandir encore par l'adversité, j'eus le bonheur de retrouver Charles X et son royal fils, et d'obtenir encore d'eux cet accueil si plein de bonté qui leur est si naturel, et que tant de malheurs ne leur ont pas ravi ; tant la vertu, soutenue par la religion, leur a acquis de courage et de résignation. J'y revis aussi les deux illustres enfants de l'adversité : *Mademoiselle*, réunion de grâces, de charmes, d'esprit, d'amabilité, de sensibilité, de perfection ; et notre *Henri,* au cœur si bon, si franc, si généreux, aux traits si nobles et si beaux, à l'esprit si vif et si bien cultivé ; tous deux en un mot si dignes d'un meilleur sort, et l'espoir et la consolation des Français dignes de ce nom ! Pourrais-je surtout omettre la présence de la petite-fille de Marie-Thérèse, si grande par sa naissance, mais si modeste en sa conduite, si soumise à ses devoirs, si sublime dans sa résignation, si courageuse dans ses malheurs, si admirable par ses vertus et par sa bienfaisance ! Mais, hélas ! j'eus la douleur d'observer sur ses traits les marques inévitables des longs et profonds chagrins qui n'ont cessé de l'accabler depuis son enfance !

— Comment, c'est vous, malgré votre mauvaise

santé? daigna-t-elle me dire, ainsi que l'avait fait le roi. — Oui, Madame, lui répondis-je, j'avais besoin encore d'apprendre à souffrir, et c'est auprès de vous, au foyer du malheur et de la vertu que j'ai voulu venir retremper mon courage. Cependant elle-même avait besoin de consolation ; car, quelque forte que soit une âme, peut-elle être insensible aux coups d'une adversité aussi terrible et aussi constante que la sienne et que celle de sa famille ?

En ce moment si plein d'émotion pour mon cœur, il n'eût plus rien manqué à ma félicité, si j'avais pu rendre aussi mon respectueux hommage à l'héroïne de la Vendée, à cette mère courageuse qui, par amour pour son fils, avait osé affronter les périls de la guerre, la mort même, supporter mille fatigues, coucher dans des marais, braver les orages, les tempêtes, et mériter non seulement l'admiration des Vendéens, mais encore celle de ses ennemis. On sait qu'elle répondit à ceux qui l'avaient invitée à quitter la Vendée : « *J'ai compromis ces braves gens, je ne les quitterai pas, et je vaincrai ou je mourrai avec eux.....* »

Ce qu'elle a dit, elle l'eût fait, sans nul doute, s'il ne se fût trouvé *un Deutz,* un deuxième Judas pour trahir son courage, et des infâmes pour l'en récompenser!...

Malheureusement ici, comme en Écosse, je fus privé du bonheur de voir cette princesse, parce qu'après une longue et terrible captivité à Blaye, elle était allée débarquer en Sicile, sous l'escorte de son geôlier *Bugeaud!*

TŒPLITZ.

Tœplitz est une charmante petite ville, renommée par ses eaux bienfaisantes, qui guérissent, ou au moins soulagent les douleurs de goutte et de rhumatisme, et attirent de tous les pays., même de la Russie, une foule de riches et illustres personnages souffrants.

Ses rues sont riantes, bien bâties, bien percées, et la plupart sont garnies de trottoirs. Elle a plusieurs places ornées de fontaines, et un palais appartenant au prince Clary, seigneur riche, et auquel appartient, outre ses domaines, une partie des maisons de la ville.

Sur la partie gauche du palais, s'élève une tour, au sommet de laquelle flotte la bannière du prince; et à la partie droite est la chapelle seigneuriale, voisine de l'église paroissiale.

Derrière le palais sont de vastes jardins à l'anglaise, ornés d'arbres centenaires, de pièces d'eaux limpides, de massifs d'arbustes et de fleurs, de potagers, de serres, etc. On y trouve en outre un théâtre et un café-restaurant, élégamment construit, où l'on déjeune et dîne bien, et près duquel s'exécute, pendant toute la saison des eaux, une excellente musique.

Cet établissement possède une vaste et belle salle, dont les murs et le plafond sont peints à fresque, comme en Italie, et dans laquelle d'immenses tables, couvertes de ce beau linge damassé de Saxe, si recherché partout, et garnies de vases remplis de fleurs, sont destinées aux convives qui, pendant leur repas, ont la

jouissance d'entendre un orchestre nombreux exécuter de fort bonne musique.

Ce lieu contient aussi des salles de danse, de jeux et de lecture, et il a vue sur les jardins du palais, dont une partie est livrée au public et devient chaque jour le rendez-vous des nombreux étrangers qu'attirent Tœplitz et ses charmants environs.

Cette ville possède plusieurs établissements de bains, non compris celui des pauvres. Les bains dits *de Clary,* parce qu'ils appartiennent au prince de ce nom, sont les plus considérables et les plus beaux. Aussi sont-ils fréquentés par les plus illustres étrangers, même par des souverains, car le roi de Prusse y habite presque tous les ans, et c'est son logement qu'occupe en ce moment la famille royale de France.

Pendant la saison des eaux, toutes les maisons de Tœplitz sont disposées de manière à nourrir les étrangers qui y demeurent. Alors elles se convertissent en hôtelleries et ont chacune leurs enseignes particulières. La plupart des femmes employées au service de ces maisons sont étrangères à la ville, et il en vient même de Prague, distante de trente lieues de Tœplitz.

Les appartements, du reste, y sont mal meublés, comme partout en Allemagne, mais en revanche très proprement tenus, et peints à fresque sur mur. Ils ont des draperies d'une grande blancheur aux fenêtres. Partout aussi le linge de table et des chambres est damassé, et vient de Saxe. Il est d'une blancheur éblouissante et d'une finesse qu'on admirerait même dans nos riches maisons de France.

Le séjour de Tœplitz est cher auprès de celui de la

Saxe et de la Bohême; mais il est bon marché comparativement à de certaines eaux de France et surtout d'Angleterre.

Les habitants sont doux, polis, gracieux, et ne m'ont pas paru trop juifs envers les étrangers.

ÉGLISE PAROISSIALE, FAMILLE ROYALE.

Tous les dimanches, à l'église paroissiale, peu remarquable d'ailleurs, on exécute de la musique pendant l'office divin. C'est là, dans une tribune supérieure, que la famille royale de France allait entendre la messe, et y invoquer un Dieu de paix et de consolation.

Placé en face d'elle, avec quel bonheur j'indiquais chacun de ses membres aux nombreux étrangers, qui se pressaient autour de moi pour les contempler. J'étais heureux de leur empressement à voir, à plaindre, à admirer cette illustre réunion de malheurs et de vertus chrétiennes; et plein d'émotions diverses, touché jusqu'aux larmes, je répétais les mêmes choses à tous ceux qui se succédaient, et que je plaçais devant moi, pour qu'ils pussent mieux voir ceux que je leur montrais. Car l'amour comme la haine, la joie comme la tristesse, le plaisir comme l'ennui, tout se communique; c'est une sorte de magnétisme qui s'inspire. Si le peuple est si inconstant dans ses sentiments, c'est parce qu'on lui souffle alternativement et le froid et le chaud, et que cet être multiple, grossier, aveugle et ignorant, n'agit jamais que par impulsion bonne ou mauvaise, sans réflexion, ni discernement. Néan-

moins, il ne se livre au mal, en général, que lorsqu'on l'y excite et qu'on le trompe en calomniant ceux dont on veut faire ses victimes.

ROUTE DE TOEPLITZ A PRAGUE.

Après avoir joui, autant que cela me fut possible, du bonheur de me trouver auprès de l'auguste et trop infortunée famille de nos rois, après avoir de nouveau appris, en la voyant, qu'une grande infortune noblement supportée a bien aussi sa majesté, et est plus digne d'hommages qu'une grandeur usurpée ; après avoir vu partir, pour la terre du prince de Rohan, l'unique et précieux rejeton de tant de monarques, et après avoir pris tristement congé de cette famille si chère a tout Français digne encore de ce nom, qui ellemême allait quitter Tœplitz, je pris la route de Prague. Je parcourus, pendant quelque temps, la belle vallée dans laquelle Tœplitz est située; puis je m'élevai sur la chaîne de montagnes opposée à celle que j'avais descendue en venant de Dresde. Lorsque j'eus atteint leur sommet, je pus en observer à mon aise les formes variées, dont plusieurs se terminent en mamelons, et qui toutes ont leurs flancs cachés sous de vastes forêts. Après les avoir descendues, je me retrouvai dans une plaine riche et fertile, que je parcourus jusqu'à Lobolitz, lieu où je déjeunai; puis je traversai la forte place de *Thérésenstad*, défendue par une citadelle non moins forte, et, au bout de quelques milles, j'arrivai au bord de la Moldaw, belle rivière, que je traversai sur un bac pour aller débarquer auprès du parc de Viltrus,

terre appartenant au comte Choteck, cousin de celui qui est gouverneur de la Bohême. C'est à quelque distance de ces lieux que la Moldaw va se jeter dans l'Elbe.

En face du parc de Viltrus se voit un coteau entièrement planté d'arbres fruitiers, rangés en quinconce, et formant de loin un agréable coup d'œil. Au reste, il n'est pas de pays qui possède autant d'arbres fruitiers que l'Allemagne, car presque toutes les routes en sont plantées.

On m'y dit, à l'auberge où je suis descendu, qu'en cette contrée il existait un plant de vigne apporté de Bourgogne, dont le vin était estimé en Bohême. On m'ajouta qu'on en transportait jusqu'en Russie, ce que je ne pus ni démentir ni affirmer, n'en ayant point entendu parler à Prague pendant mon séjour.

A peu de distance du parc du comte de Choteck, se voit celui du prince Lobkowits, un des plus grands et des plus riches seigneurs de Bohême, pour lequel j'avais une lettre de recommandation, mais dont je ne pus faire usage, parce que, lors de mon passage à Prague, il avait quitté cette ville et ses environs, pour aller habiter une autre de ses terres.

PRAGUE.

Divisée en trois parties par des bras de rivière, Prague est une des villes les plus pittoresques qui existent; et le palais impérial, appelé le *Hradshine,*

bâti sur le sommet d'une des collines qui bordent la Moldaw, est dans une magnifique position, car il domine à la fois le fleuve, la ville et ses environs.

Le Hradshine fut bâti par le roi Wenzel, en 1400 ; puis reconstruit par un prince Charles ; ensuite habité par l'empereur Rodolphe; restauré par l'impératrice Marie-Thérèse, d'après le plan de Barrotty, et enfin achevé, en 1774, par Lurago.

Le pont jeté sur la Moldaw, et qui mène au Hradshine, a seize arches et plus de 1700 pieds de long. Sur ses piles on a posé un Calvaire, une descente de croix, des groupes d'anges et d'archanges, des figures de religieux et de saints évêques (1).

Le Hradshine est un immense palais, qui du reste n'a rien d'extraordinaire quant à l'architecture. La salle la plus remarquable qu'il contienne est celle du *couronnement des rois de Bohême*, tout à la fois ducs de Moravie et de Silésie. Elle est vaste, et fut construite, en 1405, par le roi Wladislas. A sa suite est la salle dite *des États*, parce que c'est là que s'assemblent les États de Bohême, dont la réunion se nomme *landag*, en français *diète*. On y délibère sur les intérêts du royaume, on y soumet les demandes de l'empereur; puis on les accepte ou on les refuse, suivant qu'on les trouve justes ou inopportunes; car ils sont bien dans l'erreur les *gobe-mouches* qui croient, ou feignent de croire que les souverains, qu'ils appellent *absolus*, sont maîtres *des biens* et *des personnes* de leurs sujets ; souvent, au contraire, rien n'est plus paternel ni plus

(1) Entre autres celle de saint Jean Népomucène.

économe que leur gouvernement. L'empereur d'Autriche, comme le roi de Prusse, est adoré de ses peuples; et nulle part on ne vit plus heureux que sous ces *prétendus despotes.* En outre, sous leur gouvernement, les affaires de l'Etat sont plus secrètes et plus promptement terminées que sous nos *soi-disant* gouvernements constitutionnels, par la raison que moins de brouillons et d'intrigants s'en mêlent et veulent les diriger, et que les peuples ne sont point entraînés à l'insubordination et à la révolte, par le fanatisme et la propagande des assemblées délibérantes, qui sont un ferment continuel pour les passions, et par conséquent une excitation au désordre.

Au fond de la salle des Etats est placé le trône royal, et à sa gauche se voit le fauteuil de l'archevêque de Prague. Derrière ce fauteuil est le banc des évêques de Bohême, et derrière celui-ci, auprès du trône, est le banc où siégent le gouverneur et les princes de Bohême.

En face du banc de l'archevêque de Prague est celui des comtes; et les trois premiers rangs de bancs, placés devant le trône, sont occupés par les chevaliers de Bohême. Derrière ceux ci, deux autres bancs sont destinés aux députés de la ville de Prague, et à droite de ces bancs est une tribune réservée aux députés des villes royales de Bohême.

Les portraits de l'empereur François et de Marie-Thérèse, sa femme, sont placés au-dessus de la porte d'entrée. A la gauche de ce dernier est celui du dernier empereur, François II, auquel a succédé Léopold III, son fils.

Au-dessous du portrait de Marie-Thérèse, on a placé douze drapeaux des volontaires de Bohême, qui, en 1814 et 1815, ont marché pour combattre Napoléon.

APPARTEMENT DE L'IMPÉRATRICE MARIE-THÉRÈSE.

L'appartement de cette grande princesse est tel qu'il était de son temps. On y voit encore son lit, ainsi que ses meubles. Et, dans le salon qui suit sa chambre à coucher, on la voit représentée en costume royal, dans un tableau qui fut peint lors de son couronnement comme reine de Bohême. On y voit aussi les portraits de ses dix enfants, dont quatre princes et six princesses, parmi lesquelles je vis, avec attendrissement, notre belle et trop infortunée reine de France Marie-Antoinette, si heureuse, avant son mariage, au sein de son excellente famille, et qui, hélas ! ne vint en France que pour y voir la destruction du plus antique trône de l'Europe, pour y être témoin du meurtre de son illustre et vertueux époux Louis XVI, de la mort ou de l'exil de toute la famille royale, et qui porta à son tour sur l'échafaud sa belle et noble tête !

A la suite de l'appartement de Marie-Thérèse se trouvent les salles d'apparat, telles que la salle du trône, la salle d'audience, etc. ; puis vient l'appartement de l'empereur, que je ne décrirai pas, car, que pourrais-je dire après avoir mentionné les lieux qu'habita la reine *Marie-Thérèse ?* En effet, qu'importent la beauté, la grandeur, les richesses d'un palais, s'il ne s'y rattache d'illustres souvenirs? Avec beaucoup d'or

on peut créer de belles choses, sans doute, mais le moindre événement et le temps parviennent à les détruire, tandis qu'il n'appartient qu'aux grands hommes de rendre immortels les souvenirs de leur existence et les lieux qu'ils ont habités ou qui les ont vus naître.

Toutefois je mentionnerai, à cause de son usage particulier, une salle située près du théâtre, et qu'on nomme là *Salle d'Espagne,* que l'empereur Charles-Quint fit construire par un architecte espagnol. Elle est, dit-on, la plus vaste de l'Allemagne, ayant 132 pieds de longueur sur 66 de largeur. Dans les grandes cérémonies, les draperies des fenêtres sont en soie blanche, ornées de franges d'or. Et dans la dernière fête qu'y donna l'empereur Léopold II, 2,000 personnes s'y trouvèrent réunies, et elle fut éclairée par 3,336 bougies. Cette salle est particulièrement destinée à la danse et à la musique. A l'une de ses extrémités se trouve la tribune impériale, et en face est celle consacrée à l'orchestre.

APPARTEMENTS DES ARCHIDUCS OCCUPÉS ACCIDENTELLEMENT PAR LA MAISON ROYALE DE FRANCE.

Malgré les objets intéressants dont je viens de parler, ce qui m'avait particulièrement attiré dans ce palais, n'était pas tant ce que je venais de voir que ce qui me restait à visiter, c'est-à-dire les appartements des archiducs d'Autriche, qui furent cédés à notre famille royale exilée, pendant tout le temps de son séjour à Prague, et qui composent le deuxième étage du palais.

Ils sont vastes, mais sans magnificence, suivant les goûts simples de la Maison impériale d'Autriche, qui veut épargner la fortune de ses peuples; mais non par indifférence pour leurs illustres hôtes, bien qu'on ait été jusqu'à dire qu'ils y mouraient de froid, tandis que leurs appartements étaient chauffés l'hiver par d'énormes poêles, suivant l'usage allemand. On avait également ajouté, pour constater le mauvais accueil qu'ils avaient reçu de l'empereur, qu'ils n'avaient pas même de rideaux à leurs lits; sans se douter qu'en Allemagne il n'est guère d'usage d'en avoir. D'ailleurs, nos princes n'étaient pas si dépourvus de moyens d'existence qu'ils n'eussent pu s'acheter des rideaux, s'ils en avaient désiré, et si la famille impériale n'avait pas voulu en faire la dépense, chose qui n'est pas même supposable.

A part ces absurdités, la vue dont on jouit de ces appartements est magnifique, car le Hradshine domine non-seulement toute la ville, mais encore tous les environs. Malheureusement pour moi, ces lieux étaient alors silencieux et déserts, par l'absence de leurs illustres habitants. La petite-fille de Marie-Thérèse, à l'âme grande et courageuse comme celle de son aïeule, et comme celle de son infortunée mère, n'était pas là pour représenter ces deux grandes reines; on n'y voyait pas non plus ses illustres époux et père, ni le jeune et brillant Henri et son adorable sœur, tous deux aussi étant allés distraire, par les grâces de leur esprit et les charmes de leur âge, deux générations de nos rois infortunés dont ils étaient toute la consolation! Aussi je m'éloignai tristement de ces lieux; et, pour retremper mon courage abattu, j'allai me prosterner au pied des

autels, dans la cathédrale de Prague, bâtie dans la cour même de Hradshine, pour y invoquer la justice divine en faveur de tant de vertus malheureuses et persécutées.

CATHÉDRALE DE PRAGUE.

C'est un édifice d'un gothique ou plutôt d'un mauresque élégant, mais dont la construction est restée inachevée. Elle possède divers tombeaux, entre autres celui de Winceslas Ier, roi de Bohême, construit en marbre et d'une grande beauté, quoique bien inférieur en richesses et en travaux d'arts, à celui de saint Jean Népomucène, martyre, ancien archevêque de Prague et patron vénéré de la Bohême. Ce dernier tombeau est tout en argent et en vermeil. Et la tombe, les statues, les ornements, composés de ces métaux, pèsent ensemble trente-six quintaux. Le corps du saint prélat est placé dans un cercueil en cristal de roche, et toutes ces richesses réunies, ainsi que ces hommages pompeux rendus à sa mémoire, me rappelèrent la pieuse Italie; sans compter l'empressement que mit le bedeau à me faire voir ces monuments, alléché qu'il était par l'espoir d'une gratification. Aussi arriva-t-il que, malgré l'office qu'on y célébrait, et la répugnance que je lui témoignai de troubler ainsi le recueillement des chrétiens assemblés, il m'entraîna avec lui et me fit traverser toute l'église pour me montrer l'objet de sa vénération, et pour me débiter à son sujet un long et emphatique éloge. Quant à l'historique du saint que je venais honorer, ce n'est point à la science de mon épais

Cicérone que je le dois, et j'ose croire qu'il n'en est que plus véridique. En voici le sommaire :

« Jamais saint ne fut plus populaire et plus vénéré que saint Jean Népomucène, qui souffrit le martyre pour n'avoir pas voulu révéler la confession d'une reine de Bohême à son époux. En vain Boleslas ordonna au saint évêque de lui rapporter ce que la reine, sa femme, lui avait confié au tribunal de la pénitence, il sut résister à ses menaces ainsi qu'à ses promesses, et ce prince, pour l'en punir, ordonna qu'on le jetât du haut du pont de la Moldaw, où il périt.

« Plus tard, ajoute la chronique, cinq étoiles miraculeuses indiquèrent le lieu où gisait son corps. Alors on le transporta à la cathédrale, et on lui éleva le riche et somptueux monument d'argent massif qu'on y admire, et devant lequel vingt-quatre lampes de même métal brûlent sans cesse. Plus de 700 aunes d'étoffes de Lyon forment les longues draperies du dais placé au-dessus du tombeau, et les franges d'or qui les bordent valent seules, dit-on, plus de 50,000 fr. »

PALAIS DU COMTE DE WALLENSTEIN, DUC DE FRIEDLAND.

Au sortir de ces lieux, on me mena voir l'habitation d'un des personnages les plus célèbres d'Allemagne, du comte de Wallenstein, duc de Friedland, dont la puissance, un instant, égala presque celle d'un souverain, ayant été au moment d'usurper le trône de Bohême.

Son palais est vaste : on m'y montra, au rez-de-chaussée, une grotte artificielle spacieuse, dont la voûte imite

une réunion considérable de stalactites. Elle servait, au comte, de salle de bain, et l'on m'y montra encore sa baignoire.

La métamorphose d'une grotte en salle de bain ne m'aurait nullement surpris dans l'île de Calypso ou sous le beau ciel de Grèce, de Chypre, de Sicile ou d'Italie, parce que dans ces chaudes contrées il est permis de chercher dans de semblables lieux un abri rafraîchissant contre l'ardeur du soleil ; mais je me mis à grelotter à la seule idée que c'était en Bohême, pays aux longs et rigoureux hivers, qu'on avait choisi une grotte sombre et froide pour établir des bains, lorsque d'immenses poêles y suffisent à peine l'hiver pour suppléer, pendant les trois quarts de l'année, à la privation de la chaleur bienfaisante du dieu du jour.

En effet, il ne suffit pas de chercher l'illusion par des moyens artificiels, il faut encore qu'elle soit possible. Or peut-on, sans un contre-sens manifeste, transporter les mœurs et les usages des peuples méridionaux chez les peuples du Nord, et *vice versâ*, lorsqu'ils sont opposés au climat du pays, et nuisibles en outre à la santé de ceux qui l'habitent ?

En sortant de la grotte ou salle de bain, je me trouvai sous un portique soutenu par des colonnes, où le comte, pendant l'été, faisait exécuter de la musique. Au fond de ce portique, ouvert sur les jardins, se trouve une porte par laquelle je fus introduit dans une chambre où je vis, empaillé, le cheval que montait Wallenstein à la bataille de Lutzen, et qui fut tué sous lui. Dix ans après le comte lui-même fut assassiné par trois étrangers nommés *Gordon*, *Butler* et *Lascy*, qui vou-

lurent préserver ainsi l'État de ses projets d'usurpation. Or voici ce que l'histoire rapporte au sujet de cet homme célèbre :

« Albert Walstein ou Wallenstein, baron de Bohême, duc de Friedland, naquit en 1584, d'une ancienne maison ; son aversion pour l'étude le fit placer, en qualité de page, chez le margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque temps chez ce prince, il embrassa la religion catholique et voyagea en Espagne, en France, en Angleterre, en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit goût pour l'étude, et s'y appliqua surtout à la politique et à l'astrologie. De retour dans sa patrie, il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel du 1er régiment de milices. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30,000 hommes, à condition qu'il la commanderait. Le nouveau général subjugua le diocèse d'Halberstadt et l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg et d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles, reprit toute la Silésie, vainquit le margrave de Bade-Dourlach, conquit l'archevêché de Brême et le Holstein, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, et ne laissa au roi de Dannemarck que Gluckstadt. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres et la dépouille du duc de Mecklenbourg, qui s'était révolté. Sa fidélité étant ensuite devenue douteuse, on lui retira le commandement de son armée, et on le donna à l'illustre Tilly, déjà occupé à combattre Gustave-Adolphe, roi de Suède, que les protestants avaient appelé au secours de leur

secte. Tilly ayant été battu à Leipsick, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé, rappela Wallenstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suède, il le battit et en fut battu ; il enleva aux Saxons, ses alliés, presque toute la Bohême par la reprise de Prague. Toutefois son courage ne put empêcher la perte de la bataille de Lutzen, livrée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, et Wallenstein obligé de se retirer en Bohême. Ce fut alors que, déjà suspect, ce général s'occupa du projet de se rendre indépendant, et de devenir roi de Bohême. Il négocia à la fois avec les princes protestants, avec la Suède et la France, et il essaya de s'attacher divers officiers de nom, entre autres le baron Beck, Manassès de Pas, marquis de Feuquières, lieutenant-général au service de France, pendant le temps qu'il était à Dresde. L'empereur Ferdinand II, prince extrêmement religieux, refusa longtemps d'ajouter foi aux rapports qui lui venaient de toutes parts ; mais il fut pleinement convaincu des desseins de Wallenstein, dès que le commandement de l'armée eut été donné à Galas (1). Wallenstein, alarmé par cette nou-

(1) Cependant un autre biographe ne prend pas, au sujet de ce complot, un parti décidé. On doit se souvenir que Wallenstein, forcé de se retirer en Bohême, fit exécuter, à Prague ou à Egra, une partie de son état-major, par lequel il s'était cru trahi à la bataille de Lutzen. Il n'en aurait pas fallu davantage pour armer contre lui la noblesse de Vienne, dont il avait presque décimé les enfants, et pour le perdre auprès de Ferdinand, prince très religieux, il est vrai, mais néanmoins très défiant, et avec lequel il était difficile, dit-on, même à ses amis, de savoir sur quel pied on était.

velle, se fit prêter, à Pilsen, le serment de fidélité par les officiers de ses troupes, le 12 janvier 1634, et se retira à Egra. Ce serment consistait à promettre de défendre sa personne et de s'attacher à sa fortune (1). Cette démarche mettait les desseins de Wallenstein au grand jour ; mais il n'était pas aisé de le prévenir. Gordon, Écossais, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'État, conspira contre lui avec Butler, Irlandais, à qui Wallenstein avait donné un régiment de dragons, et Lascy, qui était capitaine de ses gardes. Ces étrangers, après avoir reçu, dit-on, les ordres de la cour, tuèrent d'abord quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, et à l'instant ils montèrent à l'appartement de Wallenstein, dont ils enfoncèrent les portes. Il était en chemise, et n'ayant pu, à cause de la hauteur de l'étage, se jeter par la croisée, il fut tué d'un coup de pertuisane, le 15 février 1634. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général (2), qui lui avait rendu de si grands services, mais qui, joignant l'ambition et la révolte à la valeur, était devenu plus redoutable que les ennemis du dehors.

« Les Bohêmes ne se remuèrent pas, parce qu'on sut les contenir par une armée ; mais les Silésiens, déjà

(1) Gœthe, comme on sait, a composé sur ce sujet une tragédie fort belle et fort estimée.

(2) Cela ferait croire que l'empereur n'avait pas donné l'ordre, comme on l'a dit ci-dessus, d'assassiner Wallenstein, à moins que ces pleurs n'eussent été de sa part que de la fausseté, ou plutôt un reste d'attachement réel pour sa personne, malgré sa trahison.

gagnés par Wallenstein, se révoltèrent et s'unirent aux Suédois (1). »

Le *Palais Lobkovitz* est situé au pied du Hradshin; il appartient au prince de ce nom, un des plus grands seigneurs de Bohême, comme je l'ai dit.

La *Salle de l'Opéra* est peu remarquable par elle-même; mais j'y ai vu jouer d'assez bons acteurs et entendu délicieusement chanter une jeune, jolie et excellente *prima donna*, dont le nom m'est échappé de la mémoire.

Les *Hôtelleries de Prague* sont généralement bien tenues; et on y est poli et respectueux envers les étrangers, comme, au reste, dans toute l'Allemagne en général.

Cette politesse envers les étrangers m'a paru aussi exister parmi toute la population. Néanmoins on prétend qu'on y est peu scrupuleux à leur égard, et qu'on les trompe davantage qu'en Saxe et ailleurs. Est-ce vrai, est-ce faux, je l'ignore; mais, d'ailleurs, un peu plus, un peu moins, il faut que le voyageur se résigne d'avance à ce genre d'exaction, car il est presque universel. Celui qui ne prendrait pas une obole de trop à un compatriote, semble n'avoir pas de scrupule ni de remords lorsqu'il s'agit d'un étranger. Apparemment que les marchands, les aubergistes, etc., etc., de tous les pays se font inoculer dans les veines du sang arabe, quand ils embrassent leur état; à moins que, comme les juifs, il n'entre dans leurs principes de dépouiller

(1) Sarrazin a écrit l'histoire de la conspiration de Wallenstein.

par plaisir les pauvres chrétiens. Au reste, la population de la Bohême ne passe pas pour être bien riche; il faut donc leur pardonner si elle vit un peu de ce que leur apportent les voyageurs.

POPULATION, INDUSTRIE.

Prague est peuplée, dit-on, de 120,000 âmes. C'est une ville savante et industrielle, et qui, en fait de civilisation, n'a rien à envier à aucune capitale de l'Europe. Aux portes de la ville existe un chemin de fer qui traverse toute la Bohême et donne la plus grande activité au commerce. En outre, des ponts suspendus sont jetés sur la Moldaw et sur d'autres rivières. Prague possède 11 bibliothèques ouvertes au public, et qui sont riches en manuscrits et en vieilles éditions. On y trouve aussi les ouvrages d'hommes célèbres, tels que ceux d'Humblot, de Cuvier, etc., etc. Cette ville possède aussi un musée, un conservatoire des arts et métiers, des cabinets d'histoire naturelle, de chimie, de physique; en outre, l'observatoire de Tycho-Brahé, trois grands colléges, une école polytechnique, une d'artillerie, une académie de musique, un jardin botanique, dont les serres sont d'une grande beauté, un cabinet de médailles, une galerie de peinture, fondée par la société des amis des arts, et une société d'encouragement pour l'agriculture, objet fort négligé malheureusement en France, où l'on se borne à accabler d'impôts la propriété, mais où l'on fait peu pour elle.

On compte à Prague 25 peintres, 14 sculpteurs, 2 graveurs, 11 imprimeries, 4 presses lithographiques et 30 magasins de librairie. Il s'y imprime six journaux, dont un en langue Bohême.

On y voit 29 magasins de cristaux, et l'art de graver et de peindre sur verre est cultivé avec beaucoup de succès.

Prague possède aussi 18 établissements de bienfaisance et d'utilité publique, en y comprenant les hôpitaux, un institut pour les sourds-muets, et un autre pour les jeunes aveugles, un cabinet d'anatomie, et un autre de physique ouvert aux étudiants. L'hôtel-de-ville renferme en outre une collection d'antiquités et de manuscrits.

Quoique moins célèbre qu'autrefois, l'université de Prague est encore fort distinguée et fort nombreuse, puisqu'elle a fourni 800 volontaires pendant la guerre contre Napoléon. Toutes les places de professeurs s'y donnent au concours.

« Il faut, dit M. le vicomte Walsh, que Prague offre bien des ressources scientifiques, puisqu'un des professeurs les plus distingués de la Prusse, M. Agassi, qui, jeune encore, s'est fait un nom dans l'Europe savante et a mérité l'éloge de Cuvier, est venu s'y établir pour quelque temps, afin d'y continuer ses recherches, et de s'y livrer à des travaux importants (1). »

On peut connaître par ce qui vient d'être dit, l'amour des peuples du Nord pour les sciences, les arts,

(1) Voir le Voyage à Prague et à Léoben, écrit en 1833, par M. le vicomte Walsh.

l'industrie et l'agriculture, bien que nous nous permettions de les dénigrer et même parfois de les ridiculiser, au lieu de louer leur bon sens, leur savoir, leur probité, surtout leur modestie, qualité que nous ne possédons guère, et qui est d'autant plus désirable pourtant qu'elle est toujours le signe du vrai mérite.

ROUTE DE PRAGUE A VIENNE.

Entre *Shrem* et *Horn*, je remarquai pour la première fois en Allemagne des terres en jachères ; chose rare en ces contrées, où, comme je l'ai dit, l'agriculture est généralement plus perfectionnée qu'en France. Au reste le pays me parut plus riant que celui que j'avais parcouru depuis Prague, lequel était couvert d'immenses et sombres forêts de sapins.

AUTRICHE.

En revanche l'Autriche m'offrit un tout autre aspect que la Bohême. Au lieu de pauvres et sales villages tels que ceux que je venais de traverser, je n'en apercevais alors que de beaux et de riches, dont les maisons bien blanchies et bien construites étaient en outre d'une grande propreté. La petite ville de Horn, entre autres, était entièrement badigeonnée et m'offrit l'aspect d'une ville nouvellement construite.

Avant d'arriver à Vienne j'eus à traverser 3 bras du Danube, et je ne cessai de parcourir des contrées fertiles, agréables et variées.

VIENNE.

Encore entourée de ses anciens remparts, bien qu'aujourd'hui convertis en promenades, Vienne aurait peu d'étendue, si ses 32 faubourgs, séparés par de vastes glacis, plantés d'allées d'arbres en quinconce, ne l'agrandissaient considérablement.

Cette ville, fort ancienne, est aujourd'hui peuplée de 320,000 habitants, y compris ses faubourgs. Deux siéges l'ont rendue depuis longtemps célèbre ; ceux de 1529 et de 1683. La cour aujourd'hui y attire toute la haute noblesse de l'empire, et plusieurs familles illustres y possèdent de magnifiques palais ; entre autres, ceux de Lichtenstein, de Schwarzenberg, d'Esterazi, de Burg, de Stahremberg, deBiennenfeld, etc. Vienne possède aussi de beaux établissements militaires et scientifiques, tels que l'arsenal impérial, les casernes, les chancelleries, l'université, l'observatoire, la bibliothèque publique, etc., etc, sans compter beaucoup de belles manufactures, telles que de porcelaine, de glaces, d'orfévrerie et autres. Vienne est, en outre, le centre d'un commerce considérable avec l'Italie et la Turquie. Aussi a-t-elle chaque année des foires très-fréquentées, au 11 de mai, à la deuxième qninzaine de juillet, et à la Sainte-Catherine. Parmi les églises il y en a de remarquables; entre autres, la Métropole, appelée aussi le *dôme*, comme en Italie. C'est un vaste édifice gothique, ou plutôt d'architecture mélangée de mauresque; car il a été construit en 1150 environ, c'est-à-dire au temps des croisades; époque

à laquelle l'architecture gothique, comme on le sait, a subi d'heureuses modifications et a donné à nos édifices religieux cette grandeur et cette délicatesse de détails que nous admirons plus que jamais de nos jours, et dont la magnifique cathédrale de Milan nous offre un des plus beaux modèles. Dans l'intérieur du dôme de Vienne, j'y ai admiré le tombeau du prince Eugène de Savoie, un des capitaines les plus célèbres de l'histoire moderne.

Les maisons de la ville proprement dite, ou de la cité, sont généralement bien bâties et proprement badigeonnées. Les rues sont pavées en marbre, et beaucoup mieux que les autres villes d'Allemagne. En outre, ainsi qu'en Italie, dont Vienne rappelle quelques usages, les rues ont des conduits souterrains qui reçoivent leurs eaux et celles des toits, lorsqu'il pleut; de sorte qu'elles sont exemptes de nos sales ruisseaux et de leur puanteur. Ces rues, il est vrai, ont peu de largeur, à cause du peu d'étendue de la cité; on y voit même des ruelles, appelées *calle* en Italie, si étroites que, comme à Venise, deux ou trois personnes peuvent à peine y marcher de front. Néanmoins tout annonce à Vienne la richesse et, ce qui vaut mieux, la propreté. Les palais sont vastes et de noble apparence. Mais les hôtelleries y sont chères et pas toujours très-bien servies. Au moins je n'eus point à me louer d'être descendu à l'hôtel de... un des plus renommés de Vienne, mais en même temps un des plus chers. Cependant on y trouvait à peine les meubles les plus indispensables, et les fenêtres et même les lits étaient sans rideaux. Il est vrai que, par

compensation, le suisse ou portier était vêtu d'une riche livrée, ce dont je ne me souciais guère, et les domestiques avaient une mise fort élégante, ce qui m'était fort indifférent; pensant bien d'ailleurs que je contribuerais, comme étranger, à payer cette élégance, et que je n'en serais pas mieux servi pour cela. En effet je ne le fus jamais plus mal, et ils restaient sourds au bruit de ma sonnette. Mais laissons ces élégants inutiles pour nous occuper d'un sexe toujours aimable et toujours plein d'attraits.

Les Viennoises sont renommées pour leur beauté, comme pour leur esprit et leur affabilité. Toutefois j'observai avec regret que, dans les classes inférieures et même parmi ce qu'on appelle *grisettes*, c'est-à-dire couturières, lingères, petites marchandes, les femmes, à l'exception des fêtes et dimanches, avaient une tenue négligée et étaient loin d'être proprettes et soignées comme elles le sont à Paris; bien que, m'a-t-on dit, elles ne soient pas sans coquetterie.

PALAIS IMPÉRIAL.

Le *palais impérial* est vaste, mais n'a rien de remarquable quant à l'architecture. C'est pourquoi l'on prétend qu'un soldat de la garde de Napoléon, ayant été mis en faction à la porte de ce palais, lors de la prise de Vienne par les Français, et le trouvant moins beau qu'il se l'était figuré, se mit à dire : « *Voilà donc cette vieille maison d'Autriche dont l'empereur nous avait tant parlé!* » Il prenait, comme on le voit, le palais pour la *maison impériale*.

Ce qui, comme au Hradschin, m'intéressa beaucoup en ce palais, fut l'appartement de l'impératrice Marie-Thérèse. Il est à la suite d'une salle magnifique, soutenue par de hautes et belles colonnes, et il conserve encore le trône de cette princesse. Comme de son temps, il est resté placé dans la salle d'audience, laquelle est encore tendue en tapisseries de Flandre. Une autre salle suit celle-ci et m'introduisit dans sa chambre à coucher, où je vis son lit, et deux grands coffres de la Chine, qui, de son vivant, contenaient sa cassette particulière destinée à la bienfaisance. A la suite de sa chambre est son cabinet de toilette, suivi de sa salle à manger, dont les panneaux sont en glaces. En un mot, tout son appartement a été religieusement conservé comme de son temps.

L'appartement de l'empereur François Ier, son époux, est à la suite du sien, et tout y rappelle aussi la mémoire de ce prince.

Les *écuries impériales* sont vastes et belles, ainsi que les remises qui contiennent les voitures d'apparat, lesquelles sont dorées, et plusieurs sont fort anciennes; car on y conserve encore celles qui existaient au temps de Marie-Thérèse. On y voit aussi de grands coches, tels que ceux du temps de Louis XIV. Ils sont sans ressorts, et suspendus sur de simples soupentes en cuir.

Les remises impériales renferment aussi les riches traîneaux dorés de la cour, et ceux qui furent destinés aux souverains étrangers. Lors du congrès de Vienne, en 1817, l'empereur François II commanda des traîneaux pour tous les souverains assemblés. Cette partie

coûta, dit-on, ce qui est beaucoup, 7 millions et demi, et le traîneau de l'empereur coûta lui seul 60,000 fr. Tous ces traîneaux de princes et de rois sont soigneusement conservés.

TRÉSOR.

Le trésor impérial est le plus riche de l'Allemagne. Les objets qui m'y offrirent le plus d'intérêt sont les *insignes impériaux* de Charlemagne, de ce grand monarque, dont l'illustre renommée s'est répandue dans tout le monde connu, et qui, tout à la fois grand guerrier, grand politique et grand législateur, se forma l'empire le plus puissant et le plus heureux du moyen âge. On y voit encore sa couronne, assurément bien peu magnifique auprès de celle des souverains de notre époque. Elle est surmontée d'un cercle qui, partant du front, va se terminer derrière la tête, à peu près comme une anse de panier. On y voit aussi son manteau, son épée, le globe surmonté d'une croix, signe de la puissance souveraine, et qu'il avait porté lors de son sacre; son livre d'Évangile à couverture d'or, son sceptre, en un mot tout ce qui servit à Rome au couronnement de cet illustre monarque.

Parmi les diamants de la couronne impériale d'Autriche il en est un qui a coûté, dit-on, 2,043,334 florins; son poids est de 139 carats 1/2. Ce diamant, appelé *le Florentin*, avait appartenu à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et fut retrouvé sur le champ de bataille de Granson. Un soldat suisse l'ayant vu briller par terre, le ramassa et le vendit 5 florins à un bourgeois de Berne, qui le revendit à son tour; et

ainsi, de main en main, il arriva au trésor de Florence, puis de là à celui de Vienne.

On y a aussi déposé les insignes royaux dont Napoléon s'était servi lorsqu'il fut couronné roi d'Italie ; entre autres la couronne, que je trouvai différente de la couronne de fer des anciens rois Lombards, déposée à Monza, et qui servit en 1838 au couronnement de l'empereur Ferdinand d'Autriche à Milan. On y voit aussi le sceptre de Napoléon, surmonté du lion de Venise. Ainsi deux empereurs français ont été couronnés roi d'Italie après mille ans de distance.

Au reste, je vis bon nombre d'Allemands visiter ces lieux et contempler avec une sorte de vénération le berceau du duc de Reichstadt, donné, comme on le sait, lors de sa naissance, par la ville de Paris. Ils ne paraissaient pas même se rappeler que le père de ce jeune prince, intéressant d'ailleurs par ses qualités personnelles, s'était emparé une seconde fois des États de leur souverain, dont il avait été le gendre, et les avait eux-mêmes accablés d'impôts et de misère. Il faut convenir que jamais nation ne fut plus débonnaire, et n'eut moins de *rancune*.

Au reste, n'a-t on pas vu le peuple français, en 1830, renverser le gouvernement le plus paternel qui eût encore existé, et s'en donner un de son choix, qui l'a rossé, fusillé, embastillonné, lui qu'on déclare peuple souverain? Et le même peuple, qui fut toujours mécontent sous le meilleur des rois, et pendant la plus grande prospérité de la France, ne semble-t-il pas aujourd'hui satisfait, depuis que ses impôts sont doublés, et que les prisons s'emplissent de ces *hommes libres* ?

Je crois donc, d'après tout ce que je viens d'exposer, que l'impiété, l'égoïsme et la démoralisation ont fait tomber les peuples dans l'abrutissement, et les conduisent peu à peu à l'état des personnes dégradées et corrompues, qui n'ont plus même le sentiment du bien ni du mal; qui n'ont conservé qu'une existence animale, et qui, pourvu qu'elles broutent, ne s'inquiètent plus ni de la justice, ni du bon droit. De même, les peuples sont devenus si indifférents à la morale et à la partie intellectuelle de leur être, c'est-à-dire de leur âme, qu'ils semblent avoir oublié qu'ils en ont une, et que Dieu un jour leur en demandera compte.

La vaisselle impériale est renfermée dans un cabinet de ce trésor, à la voûte duquel on a incrusté tout le service en faïence d'Italie, peinte par Raphaël, dont la cour se servait anciennement, et même encore sous Marie-Thérèse. On l'y conserve, sans doute, par respect pour Raphaël et pour cette princesse vénérée. On y voit aussi le buste de cette souveraine et celui de l'empereur François I[er], son époux. Sa vaisselle d'or y est également renfermée, ainsi que divers objets qui ont fait partie de sa toilette.

Dans une autre salle du trésor, on me montra une quantité de magnifiques ouvrages en ivoire, et une pendule qui, par un mécanisme ingénieux et caché, fait apparaître divers personnages allégoriques, rappelant le couronnement de Marie-Thérèse. Entre autres choses, une Victoire trace, en marchant, ces mots en lettres d'or : *Vive Marie-Thérèse !*

Le *Manége de la cour* est vaste et entouré de co-

lonnes posées sur un massif élevé. Dans de certaines circonstances, entre autres, pendant le congrès de Vienne, en 1815, on y donna des fêtes d'une grande magnificence.

La *Bibliothèque impériale* est aussi établie dans ce palais, et le magnifique local qui la contient est soutenu par de hautes colonnes en stuc dont les chapiteaux sont dorés. Cette salle est surmontée d'un dôme peint à fresque. Autour du dôme sont placés les livres qui furent donnés par le prince Eugène de Savoie. La statue de l'empereur Charles VI et 17 autres statues généalogiques de la maison de Hapsbourg ornent aussi ce beau lieu. Charles, père de Marie-Thérèse, fut le fondateur de cette bibliothèque, qui contient aujourd'hui environ 300,000 volumes, 14,000 manuscrits et 18,000 volumes d'auteurs inconnus.

THÉATRES.

Il y a 5 théâtres à Vienne, y compris celui de la cour, établi au palais impérial, et où se jouent tragédies et comédies.

La *Salle de l'opéra* est d'une forme allongée et ornée de six rangs de loges, dont les 2 premiers sont décorés de draperies à l'instar de l'Italie; car partout en Allemagne on remarque des usages qui semblent avoir été imités de la belle Ausonie, pays des arts et de la civilisation. Au reste, cette salle était mal décorée lorsque je la vis, et plus mal éclairée encore; mais dans les grandes circonstances, comme en Italie, on l'illumine brillamment avec des girandoles en bou-

gies. Le parterre aussi, comme en Italie, en Angleterre, et même en Allemagne, contient autant de femmes que d'hommes ; et, comme ce sont des femmes de la bonne bourgeoisie qui y prennent place, leur présence y maintient le calme et la décence, et empêche qu'il n'y devienne, comme à Paris en beaucoup de théâtres, la réunion d'hommes bruyants, tapageurs et de mauvais ton. On y est en outre commodément assis, avantage dont on ne jouit guère non plus dans notre capitale, où l'on est entassé et assis sur de dures banquettes, sur lesquelles le public marche sans pudeur pour aller prendre ses places, au risque de les couvrir de boue, et où les jambes trouvent à peine à se placer, tant les banquettes sont rapprochées les unes des autres. En un mot, le parterre, considéré avec raison comme le lieu d'où l'on découvre le mieux la scène et les acteurs, et d'où on les entend le mieux, n'est pas rendu ici infréquentable comme à Paris, où, comme je l'ai dit, dans beaucoup de théâtres, il est en partie envahi par des claqueurs, des cabaleurs, et des gens mal élevés.

Le théâtre, appelé *Inter-Vienne*, est situé dans un des faubourgs de la ville et passe pour le plus vaste de l'Allemagne. On m'a dit que la scène pouvait contenir 500 figurants et 100 chevaux. Mais ce dernier nombre me fait craindre d'avoir mal entendu : car quel théâtre a jamais pu contenir un si grand nombre de chevaux? Quoi qu'il en soit, on joue sur celui-ci des drames, des mélodrames, etc., etc.

ARSENAL.

L'arsenal est ce que Vienne possède, suivant moi, de plus remarquable. Il contient, m'a-t-on dit, de quoi armer 300,000 hommes. Ce qui est peut-être une amplification, comme les 500 figurants et les 100 chevaux du théâtre *Inter-Vienne*. Toutefois je n'ose en contester la vérité.

Quel que soit, au reste, le nombre des armes y contenues, elles sont rangées de manière à former divers ordres d'architecture, et remplissent plus de 30 *salles* qui se succèdent et embrassent les quatre faces du vaste édifice qui les renferme. 350 colonnes semblent en soutenir les voûtes, et leurs fûts sont composés de fusils, comme leurs chapiteaux le sont de pistolets, de sabres, etc., etc.

Ces salles renferment aussi un grand nombre d'armures d'anciens chevaliers illustres, entre autres celles de Rodolphe Ier, de la maison de Hapsbourg, et de l'empereur Charles V. On y montre aussi l'épée que François Ier rendit au comte de Lannoy, vice-roi de Naples, lorsqu'à la bataille de Pavie il fut fait prisonnier. On y voit également des cheveux et la veste du prince Eugène de Savoie, celle de Montecuculli et celle en buffle de Gustave-Adolphe, roi de Suède, dans laquelle se voit le trou de la balle qui le tua.

Dans une des dernières salles de cet immense arsenal, est une armure qu'on dit avoir été celle d'Attila, roi des Huns. On y montre aussi celle de Godefroy de Bouillon, de Jean Sobieski, le libérateur de Vienne,

assiégée par les Turcs, et l'armure d'une reine de Bohême, nommée, je crois, Lybassa, régnant au huitième siècle et célèbre par son courage, mais, en même temps, par ses amours et sa jalouse et cruelle vengeance. On m'y montra aussi un tambour turc, qu'on m'a dit être fait avec la peau humaine. Mais ce récit, je l'espère, n'est qu'une mystification.

TOMBEAUX DES EMPEREURS.

C'est au couvent des Capucins, dans les caveaux de leur église, que se trouve la sépulture des empereurs d'Allemagne. On y compte environ 80 tombeaux, dont la plupart sont d'une grande simplicité. Le plus remarquable est celui de l'empereur Léopold Ier. On prétend que Marie-Thérèse commanda le sien et fit mesurer son cercueil sur elle-même. Il n'appartient qu'à une âme grande et vertueuse de craindre aussi peu la mort. François II fut obligé d'agrandir ces lieux funéraires pour pouvoir y trouver place pour lui et les siens. En tout, cette sépulture souveraine est peu somptueuse, et c'est peut-être cette humilité chrétienne de la maison impériale, qui la rend si respectable à ses peuples, en leur montrant, par son exemple, le néant des grandeurs humaines.

PROMENADES PUBLIQUES.

Vienne possède plusieurs belles promenades publiques : entre autres les *boulevards* (ou anciens remparts de la ville), les *glacis* plantés de plusieurs rangées

d'arbres et qui font le tour extérieur des boulevards, mais surtout le *Prater,* la plus belle de toutes sans contredit et créé en partie par Joseph II. C'est un vaste terrain, divisé en diverses prairies, en bosquets, en belles plantations d'arbres, formant des quinconces, etc. Une allée large et sans fin la traverse dans toute sa longueur, et sert aux nombreuses voitures et aux cavalcades qui la parcourent pendant le séjour à Vienne de la cour et de la noblesse. Sur cette promenade immense, existe un manége et plusieurs *cafés hausen,* entourés d'agréables jardins, et contenant des salles vastes et bien meublées, destinées à la danse et à la musique. Ces sortes d'établissements sont, en Allemagne, bien supérieurs à ceux qu'en France on nomme *guinguettes,* et où il ne se rend que des gens du commun, souvent même équivoques; tandis qu'à Vienne, comme dans la plupart des villes de Germanie, ce sont de jolies maisons de campagne, espèces de *Tivolis,* où la bonne compagnie, même la noblesse, ne craint pas de se réunir parfois, et où l'on trouve toujours de la bonne musique et différents rafraîchissements.

Ce qu'on appelle le *jardin public* est une promenade, créée dans les anciens fossés de la ville, autrefois d'une grande largeur. On y voit un petit temple, imité des Grecs et consacré au beau groupe de Thésée tuant le Minotaure; œuvre de Canova, commandée jadis pour Paris, par Napoléon, mais qui, par suite de la guerre de 1815, alla orner la capitale de l'empire de son beau-père.

Le même jardin possède un café, ou plutôt un casino, d'une grande magnificence, appartenant à l'empereur.

Sa forme est demi-circulaire, et il est orné d'un péristyle. Dans une vaste et belle salle ont été placés deux grands portraits en pied de François II et de l'impératrice sa femme (princesse de Bavière). Au milieu d'une terrasse, entourée d'une galerie, s'élève un pavillon, destiné aux musiciens. Cette terrasse est éclairée par des lanternes, et des chaises sont disposées autour de petites tables pour y asseoir le public *buvant* et *mangeant*. Les personnes de la plus haute naissance ne craignent pas de s'y réunir à la bourgeoisie; parce qu'à Vienne, comme partout en Allemagne, la bourgeoisie est bonne et polie, et n'a pas, comme en France, la petitesse d'être jalouse de la noblesse. Le peuple allemand a le bon esprit de comprendre qu'il faut des supériorités dans la société, que rien n'est égal dans la nature, et que l'esprit, la valeur, le mérite formeront dans tous les temps des classes qui, quoi que l'on fasse, à moins qu'on n'étouffe tout mérite, deviendront toujours supérieures aux autres. Ainsi, être jaloux de la noblesse et vouloir l'anéantir, c'est une chose d'autant plus absurde, que cela étoufferait toute noble émulation, faute de récompense digne d'elle. Il est donc bien plus sage, au contraire, de travailler à mériter cette récompense, car elle est la seule qu'on puisse offrir à la vertu, puisqu'elle est pure comme elle, et par conséquent bien supérieure aux richesses, qu'un revers peut anéantir et qui d'ailleurs, acquises souvent par des voies honteuses, deviennent alors le partage de l'abjection et même du crime.

PALAIS DE LICHTENSTEIN.

Ce palais, bâti dans un des faubourgs de Vienne, est réellement une habitation princière. D'un vaste vestibule, soutenu par des colonnes, et sous lequel entrent les voitures, s'élève un magnifique escalier en marbre qui conduit au premier étage. Là, on m'introduisit dans une salle immense, entourée de colonnes en stuc, d'une grande élévation et pavée en marbre. Cette salle précède un grand nombre d'autres pièces, riches en dorures, et remplies de tableaux précieux des écoles flamande, hollandaise, française et italienne. Après la galerie impériale, cette collection est la plus belle de Vienne; et, s'il faut en croire celui qui me la fit voir, elle contiendrait environ 1650 tableaux, placés dans les deux étages de cet opulent palais, non habité par son maître, mais entièrement consacré aux beaux-arts, comme le sont beaucoup de palais en Italie. Cette magnificence, comme on le voit, n'est plus connue à Paris, parmi les débris ruinés de la noblesse française, et n'existe pas même chez aucun de nos opulents parvenus, trop égoïstes, d'aillenrs, pour favoriser les arts et enrichir les artistes.

CHATEAU DE SCHOENBRUN.

Le nom de *Schœnbrun*, donné à ce château impérial, bâti à peu de distance de Vienne, signifie en français *belle* ou *claire fontaine*, à cause d'une source d'eau limpide qui se trouve dans ses jardins. Ainsi, chose assez remarquable, son origine est la même que

celle de notre château royal de Fontainebleau, qui, lui aussi, tire son nom d'une fontaine appelée *fontaine belle eau,* à cause de sa limpidité.

Schœnbrun est un bel édifice moderne, d'ordre corinthien, commencé sous l'empereur Mathias, et achevé sous Marie-Thérèse. Au fond de ses jardins, sur une colline située en face du palais, s'élève un belvédère nommé la *Gloriette*, édifice assez spacieux, et aussi d'ordre corinthien. Il contient une vaste salle de musique, ornée de colonnes, fermée par des vitrages, et il est flanqué de deux galeries soutenues par des colonnes de même ordre. De ce beau lieu on découvre tout à la fois le palais, les jardins, la contrée environnante, et Vienne dans le lointain.

Le pied de la colline est rafraîchi par une belle pièce d'eau, et le tout fut créé par Marie-Thérèse, puis achevé par Joseph II.

Les jardins possèdent un jardin botanique, contenant de vastes serres chaudes. On y a placé le petit modèle en bronze de la statue équestre de Joseph II, qui se voit à Vienne au milieu de la place nommée *Joseph's Place.*

Ces mêmes jardins renferment aussi la ménagerie impériale, distribuée en différentes allées, aboutissant à une salle de verdure où s'élève un pavillon. Cette ménagerie, quand je la vis, possédait peu d'animaux, et n'avait de remarquable qu'un très-grand éléphant. La girafe, qui y fut envoyée d'Afrique en même temps que celles de Londres et de Paris, avait vécu peu de temps, et je l'ai vue empaillée.

Quant à la fontaine limpide qui donna son nom à ce

beau séjour royal, elle est située dans la partie *est* des jardins. C'est de son eau que boit toujours la famille impériale, à cause de sa pureté. Chaque jour on en transporte, m'a-t-on dit, au lieu où réside la cour, la quantité qui lui est nécessaire.

VILLAGE D'INNESING.

Dans le joli village d'Innesing, contigu au parc, on me montra la maison qui fut cédée par l'empereur à Gustave Vasa, fils du malheureux roi de Suède détrôné (Gustave-Adolphe). Ainsi, aux portes de Vienne, existe le fils d'un souverain légitime détrôné, qui n'a trouvé pour tout secours, et encore d'un seul souverain de l'Europe, qu'une modeste habitation, adossée à un de leurs somptueux palais, et avec régiment pour dédommagement de la perte d'un royaume !!! Aussi ce premier abandon de la légitimité par les rois fut suivi de la chute de trônes bien plus puissants que le sien, et causa l'élévation de plus d'un usurpateur, encouragés par ce premier exemple toléré. Où cela s'arrêtera-t-il maintenant? je l'ignore; mais qui ne soutient pas les opprimés est, dans le malheur, abandonné à son tour!

Le village d'Innesing est parfaitement bien bâti et des plus agréables. On y trouve différentes maisons de campagne, et il attire chaque jour, à cause du bon air qu'on y respire et du voisinage du palais de Schœnbrun, une foule d'étrangers et d'habitants de Vienne. Aussi y a-t-on construit un *café hausen* d'une grande magnificence et tel qu'on n'en a pas même d'idée en France. Il contient diverses salles élégamment meu-

blées, dont deux entre autres sont vastes et soutenues par des colonnes en stuc, d'ordre corinthien et d'une grande élévation. Ces salles sont destinées à la danse et à la musique.

Le *palais du belvédère*, ainsi nommé à cause de sa magnifique position sur un coteau voisin de Vienne, sur laquelle la vue s'étend, fut élevé par le prince Eugène de Savoie, avec l'argent pris par lui sur les Turcs, qu'il avait battus. Mais, depuis sa mort, ces lieux furent cousacrés à contenir la galerie impériale de peinture, qui est considérable et riche en beaux tableaux.

Le *petit belvédère* est situé au-dessous de celui-ci, et appartient aussi au prince Eugène. On y a renfermé la belle collection d'armures impériales, autrefois existante au château d'Andrassi, dans le Tyrol, et d'où lui vint le nom de *galerie d'Andrassi*, qu'elle porte encore. On y voit étalé l'immense arbre généalogique de la maison de Hapsbourg, qui couvre tout un pan de murailles. Mais ce qu'on y admire surtout est la superbe mosaïque qui avait été commandée en Italie, par Napoléon, pour Paris, et qui fut copiée à Milan d'après la célèbre cène à fresque de Léonard de Vinci.

La galerie d'armure ci-dessus mentionnée suit la pièce où se trouvent et cette mosaïque et cette généalogie. Elle est parfaitement entretenue, et contient nombre d'armures ayant appartenu à d'illustres et célèbres personnages. Entre autres objets, on y montre la hache de l'empereur mexicain Montezuma, dont le tranchant est composé de cailloux ou silex taillé ; parce que le fer était, comme on le sait, un métal inconnu

au Mexique avant la conquête de ce pays par les Espagnols.

Parmi les portraits exposés dans la salle qui suit celle des armures, se voit celui de Charlemagne, dont les traits sont à la fois nobles et majestueux; et sur des tables placées au milieu de la même salle, on a posé diverses collections de coupes et autres morceaux de prix; ainsi que le plan en relief du grand et gothique château fort d'Andrassi, d'où l'on a extrait, comme je l'ai dit, toute cette collection de riches et précieux objets.

Le *palais de Schwarzenberg* est contigu aux jardins du belvédère; il est d'une élégante architecture, et l'on y jouit aussi de la vue de Vienne, bien qu'elle y soit moins étendue. Ce palais est peu habité; néanmoins ses jardins sont parfaitement entretenus, et le public s'y promène librement; faveur, au reste, généreusement accordée par les princes souverains et par les grands seigneurs d'Allemagne, qui possèdent à la fois de l'opulence et de la popularité.

Mais le château le plus intéressant des environs de Vienne est, sans contredit, le vieux et irrégulier château impérial de Laxenbourg, qui date du quatorzième siècle, ou plutôt c'est la partie que l'on nomme le *château de la chevalerie;* édifice créé par l'empereur François II, et qui, pour l'orner convenablement, et suivant l'époque de sa construction, y fit transporter les meubles les plus historiques et les plus somptueux du moyen âge qu'il put découvrir. Ces lieux renferment aussi une prison, où l'on montre un mannequin représentant un prisonnier en costume de templier, auprès duquel se voit un trou qui laisse apercevoir un

autre cachot, et une autre ouverture au-dessus de sa tête. On a voulu ainsi rappeler sans doute les récits et chroniques relatifs à ces terribles tribunaux secrets, existant en Allemagne au quatorzième siècle, et d'après lesquels, à l'aide de cordes et de poulies, on enlevait le captif du fond de sa prison pour le faire comparaître devant ses juges. Sa tête seule, suivant ces écrits, apparaissait au-dessus du tapis noir du lieu de la séance; et lorsque la condamnation était prononcée, ce qui ne se faisait point attendre, un geste, un signe suffisaient, et l'exécuteur, placé derrière la victime, lui abattait la tête d'un coup de hache. Alors son corps, tombant par ce trou, traversait divers étages, et allait se perdre dans des oubliettes sans fond.

On pense bien que les chroniques et les romans ont amplifié la vérité, et exagéré le nombre des victimes; car, sans aller fouiller si loin dans la nuit des temps, que n'a-t-on pas débité, lors de la révolution française de 1789, sur les cachots de la Bastille et sur les prisons de Venise? Cependant on n'a trouvé dans les uns et dans les autres que deux ou trois prisonniers, et encore à bon droit renfermés pour crimes, rébellion ou trahison. Ce qui n'empêche pas le peuple, toujours *gobe-mouche*, de croire encore que la Bastille était pleine de *victimes du despotisme;* et la police a bien soin, encore aujourd'hui même, de laisser vendre, dans Paris, de mauvaises gravures représentant l'intérieur de la Bastille, rempli de malheureux qu'on torture, et même de squelettes restés attachés aux murs par leurs chaînes; bien que la police connaisse cependant la fausseté de telles atrocités. Mais comme

il était nécessaire de motiver l'utilité d'une révolution, il a bien fallu inventer des crimes mensongers pour rendre odieux le pouvoir monarchique qu'on voulait renverser. Or personne n'ignore qu'on n'enfermait à la Bastille que quelques personnages d'un rang distingué, qui avaient mérité un châtiment beaucoup plus sévère, et qu'on n'y envoyait souvent qu'à la prière de leurs propres familles, pour éviter le déshonneur qui aurait rejailli à la fois et sur eux et sur leurs parents. Parce qu'à cette époque les familles partageaient l'infamie des coupables; usage barbare, a-t-on dit, mais qui, en effet, avait l'avantage de forcer les familles à se surveiller elles-mêmes.

NOBLESSE DE VIENNE.

La noblesse de Vienne se divise en deux classes : la haute, composée de ce que l'Allemagne et l'étranger possèdent de plus illustre, sans compter les ambassadeurs, les généraux, etc., etc.; et la simple noblesse, composée de familles moins puissantes et moins riches. On a de la peine à être admis dans la première classe; mais il n'en est point ainsi dans la deuxième, où quelques banquiers mêmes y trouvent accès. Au reste, dans la première comme dans la deuxième classe, un étranger, porteur de suffisantes recommandations, y est admis avec infiniment de grâces et d'aménité. Les hommes y sont bons, les femmes y sont aimables et affectueuses; c'est une justice que chacun se plaît à rendre à la nation allemande, en général, et aux Viennois en particulier.

Pour mon compte, j'aurais été heureux de rencontrer à Vienne le général comte Haugwitz, qui, en 1814, à la tête d'un corps d'armée autrichien, étant passé par la terre que j'habitais en Champagne, vint y loger, et, bien qu'en guerre alors avec la France, il eut pour mes habitants et pour moi tous les procédés délicats des chevaliers d'autrefois ; ce qui est rare de rencontrer en de si pénibles circonstances. Malheureusement je fus privé de cette jouissance, le comte étant absent de Vienne à cette époque de l'année (au mois de juillet) ; et je ne pus que déposer chez lui mon nom, avec l'espoir qu'il se souviendrait peut-être de l'aimable invitation qu'il avait bien voulu me faire lorsqu'il vint en France, d'aller lui rendre ma visite à Vienne, si jamais les circonstances m'y appelaient ; ce que je lui avais promis. Aussi éprouvai-je un sincère et vif regret, lorsque je me vis en cette ville, de n'avoir pu satisfaire ce désir.

Le comte Haugwitz avait commandé, en 1815, l'armée autrichienne, envoyée dans le royaume de Naples. Il possédait le ton et les manières si regrettables de l'homme bien né d'avant notre révolution ; et il était aussi poli, aussi affable qu'il était bon général et sujet fidèle et dévoué. Or, j'avais été d'autant plus touché de sa noble et généreuse conduite, en France, à la tête d'une armée, qu'il avait été ruiné en grande partie par les guerres des Français en Allemagne, et lors de la prise de Vienne par eux ; par conséquent, il aurait pu s'en venger sur moi ou sur mes compatriotes. Mais il avait des sentiments trop nobles pour en agir ainsi ; et, quant à ce qui me regarde, la seule taxe de

guerre qu'il m'ait imposée, ou plutôt les seuls objets qu'il m'ait demandés, en me quittant, ainsi que le général Quelemberg, qui l'accompagnait, ce furent *quatre bouteilles de vin de Bourgogne,* qu'ils me prièrent de leur donner, ainsi que quatre bougies pour emporter avec eux. Certes, jamais vainqueurs ne furent ni plus modérés, ni plus aimables, ni plus désintéressés. C'est pourquoi il est de mon devoir, et je suis heureux de pouvoir faire connaître ici de tels procédés. Heureux si, dans une si cruelle guerre, et pendant le passage de tant de troupes, j'avais toujours éprouvé de si bons procédés. Néanmoins, de l'aveu même de tous les militaires français de bonne foi, les troupes étrangères, pour la plupart bien disciplinées, n'exercèrent point en France toutes les représailles qu'on avait lieu de craindre d'elles, par suite de nos longues et successives campagnes dans leur pays. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Mais si l'absence du comte Haugwitz fut pour moi un véritable regret, j'eus la preuve que, parfois en ce monde, nous obtenons quelques compensations; car j'en eus une bien réelle dans la connaissance que je fis de M. le comte de Montbel, un des ministres de Charles X qui avaient partagé ses malheurs et son exil, et qui lui restèrent fidèles et dévoués. J'eus lieu, comme tout le monde, d'être charmé de son

accueil, de son mérite et de sa modestie. Il vivait à Vienne avec la simplicité d'un sage, et il était aimé, estimé, recherché par tout ce que cette noble capitale renferme d'illustre, de loyal et de vertueux (1).

MOEURS.

Le sang est beau à Vienne; mais les mœurs, dit-on, se ressentent du luxe, des plaisirs et des richesses d'une grande ville. Toutefois le peuple y a conservé de la religion, et dès sept heures du matin les églises y sont pleines de domestiques des deux sexes, de militaires et de gens du peuple.

Les églises, comme je l'ai dit, n'ont rien de bien remarquable à Vienne, sinon la métropole ou le dôme; vaisseau vaste et beau, dont la flèche en pierre est une des plus élevées qui existent et des plus délicatement sculptées. Quant à l'intérieur des églises, on y remarque les défauts de celles d'Italie, sans qu'elles en aient les beautés, c'est-à-dire qu'elles sont, comme celle-ci, surchargées d'ornements, sans posséder la beauté de leur architecture ni la perfection de leurs peintures.

Vienne n'est pas chère à vivre, dit-on, pour ceux qui y sont établis, mais il n'en est pas de même pour

(1) M. le baron d'Haussez et M. le baron Capelle m'avaient aussi fait à Londres, l'année précédente, l'accueil le plus aimable et le plus obligeant. Donc, en mentionnant ici de tels procédés, je ne fais que remplir un devoir.

les étrangers. Au reste, cet inconvénient existe pour eux plus ou moins en tout pays. Il faut donc que les voyageurs se résignent, sans se plaindre, à laisser en route une partie de leur toison.

Charlemagne visita Vienne en 791 ; et en 1183, l'empereur Rodolphe de Hapsbourg investit son fils Albert Ier du duché d'Autriche. Un bras du Danube passe en cette ville.

DÉPART DE VIENNE. MONASTÈRE DE MELK.

En quittant Vienne, je fus frappé, à 20 milles environ de cette capitale, de la beauté d'un vaste monastère, appelé *Melk*, bâti sur un coteau et dominant un des grands et beaux villages si communs en Autriche, une des plus riches et des plus magnifiques contrées de l'Europe.

Un malheureux enfant de la révolution française, habitué dans sa patrie à ne plus voir que les grandes ruines qu'elle a produites, est tout surpris, en pays étrangers, d'apercevoir des monuments pieux, non-seulement debout et bien conservés, mais encore habités par leurs dignes possesseurs ; tandis qu'à peine si, en France, on a conservé la mémoire des monastères qui couvraient jadis son sol. C'est donc au voyageur qu'il appartient de comparer les conséquences d'un gouvernement stable et paternel, à ceux produits par l'impiété, le désordre et l'anarchie. Il éprouve surtout cette pénible impression lorsqu'il parcourt les contrées soumises à l'Autriche, dont les peuples sont à la fois si bons, si paisibles, si religieux, si riches et si heureux.

Aussi, vivant sous un gouvernement ferme, mais juste et paternel, ils n'ont aucune envie de changer leur destinée, et de courir après nos chimères. Chaque classe y paraît satisfaite de son sort, et ne désire nullement anéantir ceux qui les dominent, ni dominer leurs égaux. Chacun, là, se contente de sa condition et se soumet aux décrets du ciel. Les pères et mères y élèvent leurs enfants dans l'amour de Dieu et du prochain, et la religion y maintient les liens sociaux et politiques.

En France, au contraire, l'impiété ayant enfanté tous les désordres, et l'orgueil y ayant tourné toutes les têtes, la société s'est révoltée contre elle-même, le pouvoir y a été considéré comme une tyrannie, et l'obéissance comme une servitude. Chacun a voulu secouer le joug du devoir et abaisser toute supériorité, au nom de l'égalité, afin de pouvoir dominer à son tour. La religion, frein puissant contre la perversité, eut à subir toute sorte de persécutions; ses temples et ses couvents furent renversés, ses ministres furent égorgés, dépouillés et bannis. Alors la monarchie, en butte à la perversité, fut anéantie; et la paix et les lois furent remplacées par l'anarchie, les crimes et les échafauds. Mais comme tout ceci est trop connu pour être répété, il vaut mieux, sans digression, que je continue mon voyage.

ROUTE DE VIENNE A SALTZBOURG.

Au-delà de Melk, je revis le Danube; et j'aperçus ensuite la rivière de l'Ypse, parcourant, ainsi que ce fleuve, une des plus belles, des plus fertiles et des plus

délicieuses contrées qui existent. Dans ce vaste espace qui sépare Vienne de Saltzbourg, on n'aperçoit pas une jachère, et les nombreux villages que l'on traverse sont tous d'une propreté ravissante et d'une construction qui annonce l'aisance de leurs habitants. Tels sont, entre autres, les villages de *Hamstetten* et de *Streinberg*, tous deux entourés de sites enchanteurs.

A quelques lieues au-delà de Streinberg, je traversai la rivière d'Ens sur un pont de bois, et je trouvai, au sommet du coteau qui borde la rive opposée, la petite ville d'*Enseck*, où le prince d'Anersberg possède un vaste château. De Streinberg à Enseck la contrée ne cesse d'être riche et des plus variées. Avant d'arriver au bourg d'*Ebersberg*, l'Elbe m'apparut de nouveau; et à l'extrémité de ce bourg, je me trouvai en face du château du même nom, élevé sur une colline, au pied de laquelle coule la Drawe, qui va plus loin se jeter dans le Danube.

Tout le pays que je parcourus de là jusqu'à la petite ville de Lintz ne cessa d'être riche et intéressant; et cette ville, autrefois à peine fortifiée, est maintenant un des plus redoutables boulevards de l'Autriche, par suite des 12 forts qu'on a construits autour de cette place, qui est petite, mais d'une propreté remarquable; et ses maisons, bien bâties et peintes de différentes couleurs, la font paraître neuve et coquettement parée.

En quittant Lintz, le pays change d'aspect, et n'en est que plus attrayant encore, en ce que, voisin du Tyrol, il rappelle un peu la Suisse par ses sites, bien que ses montagnes soient beaucoup moins élevées. L'œil se porte alternativement sur de vastes prairies,

sur de belles forêts de sapins, sur des groupes d'arbres jetés çà et là dans la campagne, sur des ruisseaux limpides, dont l'onde fuit en murmurant, ou bien sur des villages construits en bois comme ceux de la Suisse, enfin sur les costumes de leurs habitants, presque aussi pittoresques que ceux des bons peuples de l'Helvétie ou du Tyrol, contrée non moins intéressante. La coiffe de quelques femmes est de soie noire; mais d'autres sont en étoffe d'or et se terminent, en arrière, par deux espèces d'ailes qui montent au sommet et s'y réunissent.

SALTZBOURG.

On entre dans Saltzbourg par un pont de bois, jeté sur la rivière de *Saltsach*, qui la sépare en deux parties. L'église métropolitaine est un assez beau vaisseau moderne, dont la nef est d'une grande largeur; et sous le dôme, placé au centre de l'église, on voit 4 orgues, non compris le principal qui est au-dessus du grand portail.

Cette église est précédée de 2 places ornées de fontaines, et sur l'une de ces places est situé le palais archiépiscopal.

On me montra dans une caserne qui l'avoisine, au fond d'une cour qui sert de manége découvert, trois galeries creusées dans le rocher et placées les unes sur les autres. On me dit, mais je n'ose l'affirmer, qu'elles furent creusées au huitième siècle pour jouir de la vue des tournois qui se donnaient en ce lieu, et auxquels, par conséquent, a pu assister Charlemagne, qui naquit, comme on le sait, en cette ville.

La porte, dite de *Munich*, est aussi creusée dans le roc ; elle a 400 pieds de profondeur, et le rocher se nomme *Muncksberg*. Ce fut un archevêque, électeur de Saltzbourg, qui le fit percer. Aussi son buste a été taillé dans le roc même, et on le voit encore au-dessus de ladite porte, avec cette inscription :

Te Saxa loquuntur.

La ville est défendue de ce côté, non par des murailles, mais par des rochers taillés en forme de murailles, et du sommet desquels on découvre une vue des plus pittoresques et des plus étendues. Entre autres objets, on aperçoit les montagnes du Tyrol, et, plus rapprochées, celles nommées *Saltzberg*, ou *montagnes de sel*, parce qu'une d'elles contient du sel gemme, que l'on extrait en introduisant dans ses flancs un ruisseau, dont l'eau, après s'y être saturée de sel, en sort chargée de cette substance. Alors on la fait évaporer, soit par ébullition, soit en la faisant passer sur des fagots d'épines où le sel se dépose.

Cette montagne a, dit-on, 7 ou 8 lieues de circuit, et est distante d'environ 8 lieues de Saltzbourg, dont le nom lui vient aussi du sel que produit ses environs : *Saltz*, sel, *bourg*, ville ou château, *Saltzbourg*, château-salin. Dans l'espace qui sépare la ville de la montagne et qui forme un vaste bassin, coule la rivière de *Saltsbach*, dont les ondes traversent ensuite Saltzbourg.

Le château, ancien séjour des électeurs de Saltzbourg, est construit sur un rocher qui domine la ville et borde la rivière. Mais telles sont les métamorphoses qui s'opè-

rent en ce bas monde, que cette antique forteresse, berceau de Charlemagne, et qui pour cela seul devrait être entretenue avec un soin extrême et une sorte de vénération, est aujourd'hui convertie en *caserne.*

La duchesse de Beira, depuis reine d'Espagne (1), vint y établir son séjour avec les Infants d'Espagne, ses neveux. Notre famille royale, exilée comme elle, alla les visiter ; et ces deux familles, également malheureuses, purent épancher leurs douleurs dans le sein l'une de l'autre. Mais en 1838, cette princesse courageuse, digne émule de la mère de notre Henri, traversa comme elle toute la France, franchit la frontière d'Espagne, et devint l'épouse de Charles V, qui, depuis, vaincu et malheureux, ainsi qu'elle, vinrent se réfugier en France, comme on le sait, et furent relégués à Bourges, où ils sont encore, pour prouver sans doute au monde entier que la France est toujours un *pays de liberté, comme de loyauté.*

Paracelse est mort à Saltzbourg, dans une maison, sur la façade de laquelle fut placé son portrait.

Mozart naquit aussi et mourut en cette ville. On y fait voir son berceau et le lit où il rendit son dernier soupir, en prêtant l'oreille au concert d'anges qu'il croyait entendre.

Saltzbourg est à 62 lieues de Vienne et à 26 de Munich. Sa population est de 18,000 habitants. Elle est manufacturière et possède quelques beaux édifices.

(1) Aujourd'hui prisonnière en France avec Charles V, son époux.

LA BAVIÈRE.

Les paysages, en entrant en Bavière, me parurent bien moins pittoresques et moins riches que ceux que j'avais admirés depuis Vienne jusqu'à Saltzbourg, et le terrain moins fertile, quoiqu'il me semblât aussi bien cultivé. Les villages aussi étaient moins beaux et moins considérables que ceux de l'Autriche.

Le climat de ce royaume, à cause de la proximité des montagnes du Tyrol et de la Suisse, étant pluvieux et variable, on a soin d'y couper le blé à une certaine hauteur, afin qu'il puisse rester couché sur le chaume qu'on n'arrache pas, et qu'il achève de s'y sécher sans toucher la terre. Lorsque le blé est enlevé, on fauche à son tour le chaume avec l'herbe épaisse qu'il contient, et on donne le tout à manger aux bestiaux comme excellent fourrage.

MUNICH.

Célèbre depuis longtemps par les savants qu'elle a produits, par son université et par l'amour de ses habitants pour les arts et pour les sciences, Munich l'est devenue aussi par la beauté de ses édifices publics et particuliers, qui se sont élevés depuis quelques années, comme par enchantement, grâce au noble exemple du roi Louis, aujourd'hui régnant, qui porte aux arts un zèle digne d'être admiré, et leur consacre des sommes

considérables. Des quartiers entiers furent ajoutés à l'ancienne ville, et ils sont coupés par des rues larges, belles et tirées au cordeau. La vieille ville est elle-même bien bâtie, mais pavée en cailloux de rivière, ce qui rend la marche pénible et fatigante. Les trottoirs sont composés de cailloux plus petits encore, mais de diverses couleurs, cimentés ensemble, et, comme ceux d'Italie, ils forment une sorte de mosaïque brute qui n'est pas sans agrément.

LE VIEUX PALAIS ROYAL.

L'ancienne résidence des électeurs de Bavière est sans beauté comme sans architecture; elle ressemble plutôt à un couvent qu'à un palais, et son intérieur est plus riche que beau.

Dans la vaste salle, dite des *antiques*, située au rez-de-chaussée, il existe un musée qui n'appartient point au roi, mais à l'État, et, parmi les bustes qu'elle contient, on admire surtout la belle et vénérable tête de Charlemagne. Autrefois cette salle était appelée la *Salle des Fiefs*, parce que le souverain y distribuait à la noblesse de Bavière les fiefs qui relevaient de sa couronne, à titre de foi et d'hommage. Elle date du quatorzième siècle. On m'y montra un vase qui fut découvert aux environs de Munich, et qui contenait un autre vase antique, autrement dit *urne cinéraire*, en verre, dans laquelle on trouva des ossements calcinés. On y voit aussi divers objets qui ont fait partie de la toilette de dames romaines, tels que des colliers, des bagues, etc., etc. Parmi les statues que cette salle contient, on admire un bel

Amour, de Canova. A la voûte de la salle, on voit des fresques qui ont, dit-on, 500 ans, et qui par conséquent seraient aussi anciennes que la salle même.

Au premier étage du palais, on me fit voir la salle dite des *Chevaliers,* comme il en existe en d'autres palais et châteaux d'Allemagne; puis l'on m'introduisit dans la salle du *Chapitre de Saint-Georges,* premier chapitre de Bavière, et qui exige pour y être admis, des preuves non équivoques d'ancienne noblesse. Je vis ensuite la chambre de l'empereur Charles Albert de Bavière, dont l'ameublement fut payé avec l'argent pris sur les Turcs vaincus par ses armes, et qui a coûté, dit-on, 80,000 florins (environ 200,000 fr.). Ensuite on me montra le cabinet des porcelaines de Chine, richement doré, et orné de glaces nombreuses; il fut aussi meublé aux frais des Turcs, vaincus au siége de Belgrade par Maximilien Emmanuel de Bavière. Au plafond est suspendu un lustre en ivoire de la façon de ce prince, fort habile en ce genre d'ouvrage. Le cabinet qui suit celui-ci contient 136 petits tableaux en miniature, fort estimés, et un lustre, ouvrage du même prince, est suspendu à son plafond.

Dans le trésor de la chapelle royale on me fit voir ce qu'on appelle *la Chapelle de Marie Stuart,* parce que les objets qui le composent ont appartenu, dit-on, à cette princesse, et entre autres, un reliquaire que cette reine si belle et si infortunée portait toujours sur elle.

PALAIS NEUF.

Le palais neuf est bâti dans le style sévère du palais

Pitti, à Florence, et est un des plus beaux édifices d'Allemagne. Les colonnes du vestibule d'entrée sont d'un seul bloc de granit et d'une grande hauteur. Celles de l'escalier d'honneur qui mène à l'appartement de la reine sont en marbre de Saltzbourg, et leurs chapiteaux sont en marbre blanc du Tyrol. Les carreaux des croisées de ce palais sont en glaces, et ont coûté, dit-on, 160 fr. chaque, ou en totalité 37,000 florins, environ 80,000 fr. Ils ont 5 pieds 4 pouces de haut, sur 3 pieds 75 de large, et leur épaisseur est de 4 lignes. Tous les plafonds sont cintrés, peints à fresque, et magnifiquement sculptés et dorés.

La reine, étant abbesse de plusieurs nobles chapitres de son royaume, possède dans son palais une salle chapitrale où est son trône. Car la Bavière, bien que gouvernée constitutionnellement, a eu la sagesse de conserver des droits honorifiques à la noblesse, et on l'y considère encore avec raison comme le contre-poids indispensable entre le pouvoir monarchique et les libertés de la nation ; équilibre sans lequel, en effet, le pouvoir penche vers le despotisme, ou bien la nation tombe dans l'anarchie ; comme, depuis un demi-siècle en France, nous en sommes les témoins et les victimes.

Les fresques des plafonds, peintes par *Pierre Cornelius,* célèbre peintre allemand de notre époque, représentent des sujets de poëmes de diverses nations, Grecs, Romains, Allemands, etc.

La salle du trône est tout en stuc et riche en dorures. Son plafond n'a point de fresques, mais il possède de belles sculptures dorées de *Schewendaler,*

artiste de Munich, d'une grande réputation, et d'un véritable et beau talent. Ces sculptures ont seules coûté, m'a-t-on dit, 70,000 fr., et leur dorure 12,000. J'appris, en les admirant, que, pour rendre les couleurs des fresques plus durables, et pour qu'elles pénétrassent mieux le bois ou la pierre, il faut les exposer à la chaleur de charbons ardents. Ce secret, connu des anciens, mais qui avait été perdu, vient d'être retrouvé. Parmi ces fresques, il y en a d'imitées de celles de Pompéi, et les plafonds où elles sont peintes sont à compartiments, comme l'étaient ceux des Grecs et des Romains. Au haut de l'escalier d'honneur qui mène aux appartements du roi, deux cariatides supportent la porte d'entrée; l'une représente la Justice, l'autre la Persévérance.

Le rez-de-chaussée de ce beau palais contient aussi diverses salles et galeries peintes à fresque, qui retracent différents chants des *Nibelungen*, célèbre et ancien poëme épique, l'Illiade de la Germanie, sujet dont la description serait trop longue dans cet abrégé de voyage. Le palais neuf est adossé au palais vieux; sa façade, qui remplit tout un côté de la belle place dite de l'*Odéon,* est bâtie en pierres de taille piquées et saillantes comme celles du palais Pitti. Ces pierres ont été amenées de fort loin, m'a-t-on dit, la Bavière n'ayant pas de carrières semblables.

Un beau manége se trouve derrière le palais; il fut construit en 1822, par le défunt roi de Bavière, père du monarque aujourd'hui régnant.

La *cathédrale* est un édifice ancien dont le chœur

contient le magnifique tombeau en bronze de l'empereur Louis de Bavière.

La *bibliothèque publique*, une des plus considérables de l'Europe, possède 500,000 volumes, et 18,000 manuscrits ; le tout placé dans 50 chambres. Elle est divisée en 180 classes, et chaque classe est rangée par ordre alphabétique. On y compte plus de 18,000 volumes de la première époque de l'imprimerie, et l'on y voit un in-folio intitulé *Museo Florentino*, qui, en effet, vient de Florence. Non-seulement cet ouvrage contient la collection gravée de tous les portraits des peintres que possède la galerie de Florence, mais encore chacun de ces portraits a sa contre-épreuve, qui est mise en regard. C'est, m'a-t-on dit, le seul ouvrage qui existe en ce genre. On m'y montra aussi le premier livre imprimé à Mayence.

Cet bel établissement est confié à la direction de dix bibliothécaires, dont un d'eux, M. Fœrigner, homme aussi instruit que poli, voulut bien me servir de cicerone pour me le faire voir en détail ; il y mit une complaisance sans bornes, et les voyageurs seraient bien heureux de pouvoir en rencontrer partout de semblables. Entre autres objets, il me fit voir une superbe copie des œuvres de Virgile sur parchemin ; un livre des psaumes de David, écrit en 1560, par Orlando di Lasso, et qui renferme des miniatures de Jean Mulich de Munich ; un livre de prières de l'empereur Maximilien Ier de Bavière, enrichi de dessins à la plume d'Aubert-Turrer, de Nuremberg ; il est du commencement du quinzième siècle. Un livre d'office de Florence, du même siècle, contenant d'admirables miniatures. Un livre

d'évangiles, écrit au neuvième siècle, en lettres d'or, et provenant de notre célèbre abbaye de Saint-Denis, au onzième siècle. Ce livre appartint depuis, je ne sais comment, au couvent de Saint-Émérant, à Ratisbonne, et il ne vint à Munich qu'après la sécularisation des moines de ce couvent. La couverture est garnie de pierres précieuses. J'y vis aussi des manuscrits du quinzième siècle, dont un, entre autres, écrit sur papyrus, avait appartenu à l'église de Ravenne. Il est du dixième siècle, et son contenu a rapport aux biens de cette église.

J'aurais pu profiter beaucoup plus longtemps des soins empressés et de la complaisance admirable de M. Fœrigner, car on n'en peut mettre plus qu'il n'en mit à me faire parcourir les nombreuses pièces qui composent cette immense bibliothèque; mais je fus obligé de le quitter, pour n'en pas faire un plus long abus; d'autant que, chose remarquable, je ne lui avais été recommandé par personne.

Cette bibliothèque est établie dans l'ancien couvent des jésuites; mais il serait à désirer qu'elle pût obtenir un autre local dans lequel de vastes salles pussent remplacer les 50 chambres qui la contiennent aujourd'hui, et qui sont placées à différents étages. Le roi, pénétré d'un si noble amour pour les arts et les sciences, est bien digne de rendre à la Bavière, et surtout à Munich, un si véritable service (1).

(1) J'ai appris qu'en effet, depuis mon passage à Munich, la bibliothèque avait été transportée dans un édifice digne d'elle, nouvellement construit par la munificence du roi, inépuisable dans ses bienfaits.

GLYPTOTHÈQUE.

La *glyptothèque* est un édifice à peine achevé, destiné à contenir la collection des statues appartenant au roi. Il fut construit des propres deniers de ce monarque ; car les rois légitimes, ces *tyrans*, comme on sait, sont *incorrigibles en générosité.* Il est divisé en plusieurs salles, vastes et belles, pavées en marbres précieux de diverses couleurs ; et leurs murs et leurs voûtes sont recouvertes en stuc et ornés de riches sculptures dorées. La première salle contient des statues égyptiennes; la deuxième, diverses statues grecques représentant différents combattants. On y voit aussi le plan en relief de la façade d'un temple dont le nom m'est échappé de la mémoire, mais sous les décombres duquel furent découvertes des statues, qui ne sont pas sans beauté. Dans la troisième salle se voient 5 statues grecques et plusieurs bustes et vases antiques. La suivante possède un des fils de Niobé, et le torse d'un autre. Ce sont de belles statues, aussi bien qu'un petit *Amour* justement admiré. A la suite de ces quatre salles on en voit d'autres, vides de statues, il est vrai, jusqu'à ce jour, mais dont les voûtes, magnifiquement peintes à fresque , attirent et fixent les regards. Plusieurs de ces salles sont soutenues par des colonnes de marbre, aux chapiteaux dorés.

Deux autres salles suivent celles-ci, et contiennent des statues romaines. La voûte de la seconde se divise en trois coupoles à la suite les unes des autres, et elle

est ornée de riches et élégantes sculptures dorées, posées sur un fond blanc mat ; ce qui lui donne plus de noblesse encore.

Dans la rotonde qui suit ces salles, on admire, dans une niche, une Cérès antique d'une grande beauté. Elle tient à la main un flambeau, et cherche sa fille Proserpine dans l'empire de Pluton. Sa robe est en marbre noir, ce qui fait mieux ressortir encore la beauté de ses traits. La tête, les bras et les pieds, en marbre blanc, sont modernes ; mais ils ont été refaits avec un rare talent par Tenerario.

La salle suivante possède un Adonis de Thorwaldsen d'une grande beauté, et une Vénus de Canova, semblable à celle de ce célèbre sculpteur, placée à Florence au palais Pitti. Celle-ci, m'a-t-on dit, vient de la Malmaison, alors habitée et possédée par Joséphine, première femme de Napoléon. Cette salle contient aussi un Pâris de Canova, une Nymphe du sculpteur Château, et le beau groupe de Vénus et de Cupidon, du professeur Hewrard de Munich.

La glyptothèque, précédée d'une place, et séparée de toute autre construction, est un édifice élégant, d'architecture grecque, et dont le portique est soutenu par un double rang de colonnes, dont 9 placées sur le devant et 4 seulement par derrière. Les murs ne sont percés d'aucune fenêtre, à la manière des édifices de l'antiquité, et l'intérieur ne reçoit aussi de jour que par en haut.

LA PINACOTHÈQUE.

Cet édifice, nouvellement construit, dont le nom grec signifie *collection de tableaux* ou *galerie*, est, en effet, destiné à contenir tous les tableaux provenant en partie d'un des châteaux du roi. Cet établissement est vaste, d'une noble construction, et d'une grande magnificence d'architecture et de matériaux.

THÉATRE.

Le grand théâtre de Munich est situé sur la même place que le palais neuf du roi ; il est voisin du théâtre de la cour, lequel tient à un des côtés du palais, ainsi que la chapelle royale construite depuis peu, et qui est d'architecture gothique. Le grand théâtre est nouvellement construit, et son entrée est ornée de colonnes d'ordre corinthien. Derrière lui se trouve le manége dont j'ai parlé plus haut.

JARDIN DE LA COUR.

La promenade ainsi nommée est contiguë au vieux palais du roi, et deux fois la semaine on y fait entendre pendant l'été une excellente musique militaire. Sur l'un des côtés de cette promenade règne une longue galerie à jour qui sert de refuge aux promeneurs en cas de pluie. On l'appelle *le Bazar*, parce qu'elle est garnie de diverses boutiques et de cafés. Elle rappelle quelque peu les galeries de pierre du Palais-Royal de Paris.

Sur la partie du mur qui touche au vieux palais, on a peint des fresques, représentant divers sujets de l'histoire de Bavière. Malheureusement le climat humide de ce pays les a déjà en partie décolorées.

Au bout de cette galerie, qui se prolonge jusqu'à l'extrémité du jardin, il en part une autre qui coupe celle-ci à angle droit et se prolonge à son tour jusqu'à une belle caserne d'infanterie, où se termine la promenade. Au centre du jardin s'élève un pavillon en pierre, dont le dôme est aussi peint à fresque. Il est orné de quatre fontaines simulées, dont les bassins sont en marbre; et son sol est recouvert d'une sorte de mosaïque en petits cailloux bruts de différentes couleurs. Ce pavillon, lorsqu'il pleut, sert d'abri aux musiciens ou au public.

GALERIE DE TABLEAUX.

C'est au-dessus du prolongement de la galerie ouverte dont je viens de parler, qu'a été établie momentanément la galerie de tableaux de Munich (1). Elle est riche et composée de différentes écoles de peinture, particulièrement de l'école flamande et hollandaise. On y admire surtout deux tableaux d'une perfection achevée. Ce sont les portraits de deux vieillards, homme et femme, peints sur cuivre, par *Dennen*, de Hambourg. Jamais on n'a copié la nature avec cette exactitude et cette rare expression de vérité. Ils semblent vivre encore et se détacher du cadre qui les contient pour s'en aller. J'y

(1) Depuis mon départ de cette ville, cette galerie a été transportée à la Pinacothèque, alors inachevée.

vis aussi une suite de petits tableaux exquis du peintre hollandais Vanderwerf, représentant divers sujets de la Passion de Notre-Seigneur.

Le *jardin botanique* de Munich est grand, et contient des serres considérables, remplies de plantes exotiques et rares.

Au-delà du *jardin de la cour,* hors de la ville, existe une autre promenade publique fort étendue et fort remarquable, dite le *jardin anglais*: elle est dessinée à la manière anglaise ou plutôt chinoise, car c'est chez cette nation que les Anglais, dit-on, ont puisé leur méthode. Elle se compose de vastes prairies entremêlées de bosquets et coupées par des allées tortueuses; et elle est rafraîchie par une rivière dont les eaux rapides s'enfuient en mugissant. Ces allées conduisent les promeneurs à un *café hausen,* auprès duquel est un kiosque chinois rustique, élevé de plusieurs étages, et d'où, chaque semaine, en été, l'on entend une délicieuse musique militaire, qui attire à cette promenade une foule de voitures, remplies de tout ce que Munich possède de gens riches et distingués; sans compter une foule, plus nombreuse encore, de promeneurs à pied de toutes les classes. Car, en Bavière, comme dans toute l'Allemagne, on est passionné pour la musique, et chacun, plus ou moins, cultive ce bel art et sait en apprécier le charme et le mérite.

Deux sortes de musique militaire d'une égale perfection s'y font entendre. La musique ordinaire, composée de diverses espèces d'instruments à vent, et celle composée de cors à clef ou à piston. Ces musiques militaires, parfaites l'une et l'autre en leur genre,

ne coûtent cependant rien aux régiments auxquels elles appartiennent, et voici comment : ce sont de simples soldats qui n'en font pas moins leur service militaire, et qui, comme musiciens, obtiennent pour tout émolument, deux ou trois florins de gratification par mois. Au reste, m'a-t-on dit, il en est ainsi de toutes les musiques militaires d'Allemagne, contrée si reculée aux yeux de certains hommes prévenus et superficiels, mais réellement remplis d'excellentes institutions et d'utiles usages que nous ferions mieux d'imiter que celui de la pipe, ainsi que de la barbe et des cheveux longs et mal peignés des étudiants de leurs universités, qui, pour vouloir imiter le moyen âge, ne nous montrent en réalité que des gens mal tenus et mal élevés des temps les plus barbares.

Le *palais du prince Eugène Beauharnais*, duc de Leuchtenberg, est vaste, bien bâti, et situé en face du jardin de la cour. Son intérieur est riche et parfaitement tenu. Il contient, en outre, une belle collection de statues antiques et de tableaux modernes, de l'école française pour la plupart. Cette collection vient en partie de la Malmaison, et avait appartenu à sa mère. Le tombeau du prince Eugène a été placé dans l'église des Jésuites; il est en marbre et d'une belle exécution.

Outre les beaux édifices publics et les palais que renferme Munich, cette ville possède aussi un hôtel des monnaies, un arsenal, une académie, une université, un gymnase, un lycée, un séminaire, une école vétérinaire et de chirurgie, une académie ou école militaire et d'artillerie, et un observatoire; en outre, elle a de nombreuses fabriques et manufactures, telles que de haute

lice, tapis, soierie, cotonnade, fils d'or, tabac, cordes et instruments de musique, instruments de chirurgie, de mathématiques, des papeteries, des moulins à gypse, à scier, etc., etc.

Ainsi, l'on voit que cette ville est aussi industrielle que savante, et qu'elle est digne du plus haut intérêt ; et elle montre tout ce qu'un peuple sage et ami de la paix peut faire lorsqu'il emploie ses richesses à la prospérité du pays.

POPULATION DE MUNICH.

La population de la capitale de la Bavière est, m'a-t-on dit, de 90 mille âmes, bien que le dictionnaire géographique de Malte-Brun ne lui en donne que 46,400, différence trop considérable pour qu'il n'y ait pas quelque erreur de part ou d'autre.

Le sang des habitants y est beau, les hommes y sont grands, les femmes y sont blanches, fraîches, jolies, gracieuses, et elles s'y mettent avec goût. On dit que la vie n'y est pas chère ; les auberges y sont bonnes.

CLIMAT.

Malheureusement son climat, à cause de la proximité des montagnes du Tyrol, est pluvieux, froid et variable. Le sol des environs est calcaire, et n'est recouvert que d'une légère couche de terre végétale ; ce qui nécessite, de la part de ceux qui veulent y faire des plantations et y créer des jardins, de défoncer le terrain, d'en enlever les pierres et de les remplacer par de la

terre que l'on va chercher assez loin. C'est ainsi que, par leur industrie, les habitants de Munich sont parvenus à se créer de jolies maisons de campagne autour de la ville.

Je n'eus qu'à me louer du séjour que je fis en cette charmante ville, qu'on peut appeler à juste titre l'*Athènes de l'Allemagne*, et surtout de la bonté et de la complaisance inépuisables de M. le *baron de Freyberg*, premier président de la cour suprême, descendant d'une des plus anciennes familles médiatisées d'Allemagne, dont un frère est premier chambellan de la duchesse de Bavière, et dont une des sœurs est chanoinesse de l'ordre de Sainte-Anne de Munich, chapitre qui a pour abbesse la reine. Il eut la bonté de me faire connaître une grande partie des choses intéressantes que contient cette capitale, depuis longtemps célèbre par les savants de toute sorte qu'elle a produits, et par ses établissements scientifiques. J'eus aussi la satisfaction bien réelle d'y retrouver le prince Gagarin, que, 3 ans auparavant, j'avais eu l'honneur de connaître à Rome, où il était ambassadeur pour l'empereur de Russie, son souverain, et qui était venu sous le même titre à Munich, accompagné de la princesse Gagarin, sa femme, dont la bonté et l'aménité ont su charmer son existence, et celle de sa belle et intéressante famille. Malheureusement, depuis cet instant si heureux pour moi, la mort est venue l'y frapper, et a plongé dans la plus profonde douleur la plus tendre des femmes et la meilleure des mères!

La princesse Gagarin, qui réunit toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qui fut si digne de la tendresse

de son époux, dont elle avait fait le bonheur, et de ses enfants qui savent l'apprécier et la chérir, est sœur de madame la comtesse de Svetschine, si connue à Paris et à Saint-Pétersbourg, par son esprit, sa profonde instruction, ses vertus, sa bienfaisance et son amabilité. Le ciel a daigné bénir les deux sœurs, si dignes de sa bonté, en leur faisant embrasser la religion catholique, dont elles sont devenues deux puissantes colonnes, par leur admirable piété.

GOUVERNEMENT.

Le gouvernement de la Bavière est maintenant représentatif et composé de deux chambres, comme en France, à l'exception, *grande toutefois*, que la chambre haute y représente réellement la noblesse ou l'aristocratie, et l'autre chambre, la partie démocratique de la nation, bien que, cependant, les nobles n'en soient point exclus.

L'esprit de la Bavière avait eu d'abord une tendance vers des idées *libérales allemandes*, par suite de son voisinage de la France, depuis si longtemps la proie des troubles et des révolutions. « Heureusement, me dit le baron de Freib. . ., comme les hautes classes ont, dans notre pays, conservé leur influence et de la fortune, elles ont su, par leur sagesse, leur patriotisme, et le respect qu'elles inspirent, éclairer la nation sur ses vrais intérêts, et contenir l'esprit révolutionnaire et dévastateur, qui, partout, tend à détruire l'ordre social. »

Le roi, lui-même, m'a-t-on dit, séduit d'abord par

les brillantes théories des novateurs germaniques, s'était laissé aller un peu à leurs idées; mais bientôt l'expérience lui en fit apercevoir les dangers, et il s'est maintenu pour toujours dans des idées de sagesse et de raison, qui sauront diriger le char de l'État et l'empêcher de courir vers l'abîme, sur la pente duquel on voulait le placer. Notre nouvelle révolution de 1830, d'ailleurs, saura peut-être servir de leçon aux rois comme aux peuples de l'Europe, s'ils avaient quelque velléité d'innover; à moins que l'expérience ne soit jamais utile aux hommes.

LE WALHALLA.

Je ne terminerai pas ce que j'ai à dire sur la Bavière, sans parler du monument le plus patriotique qui ait été élevé depuis les temps modernes, et dont la grande pensée est due à Louis de Bavière, aujourd'hui roi régnant, qui voulut couronner son amour pour les arts et pour les sciences, par un amour plus noble encore, celui de la patrie. Or, pour exciter chez tous les Germains cette noble flamme qui brûle dans son cœur, il voulut élever, en l'honneur de la gloire germanique, une sorte de Panthéon, qui contiendra les bustes des grands hommes de l'Allemagne, et ranimera ainsi, dans l'âme des peuples qui la composent, le feu sacré des souvenirs. La description suivante, tirée de la semaine littéraire de la Quotidienne, du 26 octobre 1842, ne pourra manquer d'intéresser mes lecteurs en faveur du prince qui sut enfanter cette sublime pensée, et

qui la fit exécuter et achever pendant son glorieux règne.

« Ce fut en 1806, il y a 36 ans, alors que l'Allemagne apparaissait sous la plus humble des conditions politiques, que le roi de Bavière actuel, jeune, mais pénétré d'admiration pour les grands hommes qui ont honoré sa patrie, conçut le projet du *Walhalla.* Il était à Berlin, de retour de son voyage en Espagne; le célèbre Johannes Muller, et quelques autres de ses compatriotes, partagèrent l'enthousiasme du prince, et, dès cette époque, les sculpteurs, dont les talents étaient connus, commencèrent les bustes de plusieurs grands hommes, qui ont trouvé place dans ce nouveau temple de la gloire.

« Les événements de 1814, événements si fertiles en prodiges dans toute l'Europe, et surtout en Allemagne, ajoutèrent encore à la résolution du prince Louis. Après la paix, croyant le moment propice, il invita tous les architectes à lui envoyer leurs plans; mais aucun de ceux qui lui furent soumis ne fut approuvé. En 1816, l'architecte Léon de Klenze fut chargé d'en préparer de nouveaux. En 1821, celui qui a été si heureusement exécuté reçut l'approbation du roi.

« Il avait été d'abord arrêté que le temple serait érigé dans le voisinage de Berchtesgaden, mais ce dessein fut par la suite abandonné. Plusieurs autres sites furent proposés, adoptés, puis rejetés. On songea pendant un temps au voisinage de Munich; mais l'idée de Klenze s'alliant plus intimement avec la pensée du fondateur du Walhalla, fut adoptée, et, en 1822, on

arrêta que ce serait au bord du Danube, à la limite de l'empire romain, dans la Germanie, près de Ratisbonne, capitale des Agilolfengiens, ou habitants de la Bavière.

« De tous les genres grecs, le style dorique fut préféré. Par sa magnificence extérieure, l'aspect du monument devait agir puissamment sur les esprits et les préparer, comme une introduction, à la magnificence de l'intérieur. La grande galerie est destinée à recevoir les bustes et les noms de tous les hommes et de toutes les femmes qui, dans la guerre, dans les beaux-arts et dans les sciences, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, ont illustré leurs noms et leur patrie. Les matériaux les plus durables, tels que le marbre, le bronze, le fer, etc., y sont seuls employés, et, dès 1821, époque à laquelle ce plan fut définitivement arrêté, les carrières de marbre du Unstersberg, près de Saltzbourg, commencèrent à être exploitées ; ce ne fut que dix ans après, le 18 octobre 1830, que la première pierre de ce Panthéon, élevé à toutes les gloires de l'Allemagne, fut posée en présence du roi. M. de Scheck, alors ministre de l'intérieur, prononça, à cette occasion, un discours qui excita un vif enthousiasme.

« Le Walhalla est situé au sommet du Blaunberg, montagne élevée de 84 mètres environ au-dessus du Danube, au lieu appelé *Donaustauf*, non loin de Ratisbonne. L'édifice repose sur des constructions cyclopéennes, vraiment colossales. Six escaliers de marbre conduisent à de vastes terrasses : de ces terrasses, la vue est superbe. Au nord-ouest est un petit bois de chêne qui abrite le monument contre les vents ; à

l'ouest, s'élèvent au loin des ruines imposantes, celles du château de Staaf, dont les vieilles tours remontent au onzième siècle ; et au nord, la vue se perd à l'horizon, sur des collines boisées, qui se prolongent jusqu'aux immenses forêts de la Bohême.

« Le Walhalla a 147 mètres de longueur, sa largeur est de 97, et sa hauteur est de plus de 70. Le temple supérieur a 77 mètres de longueur, 37 de large et 21 de haut. A chacune de ses extrémités est un portique de 14 colonnes doriques de 12 mètres de hauteur et 2 mètres environ de diamètre. On se fera une idée de ces colonnes, quand on saura qu'on évalue le poids de chacune d'elles à 5,000 kilog. Les blocs employés à l'architecture pèsent près de 13,000 kilog.

« Le bas-relief principal du tympan ou fronton du portique, présente un groupe de 25 figures allégoriques, emblème de la délivrance de l'Allemagne après la retraite de Russie. Au centre, est une figure colossale assise, représentant l'Allemagne avec une épée sur les genoux et entourée de guerriers auxquelle elle a donné le jour. D'un côté, sont l'Autriche, la Bavière ; de l'autre, la Prusse et le Hanovre. La Hesse, le Wurtemberg, la Saxe et Baden sont un peu plus loin sur le derrière. Les places fortes fédérales de Mayence, Landaw, Luxembourg et Cologne, et les deux fleuves, le Rhin et la Moselle, y sont personnifiés. Le groupe placé sur le côté nord du portique, représente la victoire des Chérusques sur les Romains. Le dessin et l'exécution sont de *Schwamhaler*. Au centre, est la grande figure d'Arminius, du vainqueur de Varus, du libérateur de la Germanie. A la droite, sont trois chefs

Germains, Welleda et Thusnella versant de l'hydromel à un guerrier mourant. Varus, ne voulant pas survivre à la honte de sa défaite, se donne la mort; près de lui est un porte-enseigne romain, expirant renversé sur le sol.

« La grande salle de l'intérieur, destinée à toutes les illustrations de la vieille et de la nouvelle Allemagne, est de forme oblongue. Sa longueur est de 44 mètres, et sa largeur de 17. Les bustes sont disposés de manière à ce que l'œil puisse toujours en apercevoir le plus grand nombre. Chaque buste, de même dimension, occupe un espace égal. Le roi, le poète, le prélat vont de pair, et sont placés sur le même rang; ils sont tous égaux. Le seul ordre prédominant, est l'ordre chronologique.

« Au nombre des personnages illustres qui devaient figurer dans ce Panthéon germanique, il en est dont la ressemblance n'a pas paru authentique. Dans ce cas, comme il était impossible de faire leurs bustes, leurs noms seuls, en lettres de bronze doré, ont été écrits sur de larges tablettes de marbre blanc. Environ 100 bustes et 64 noms sont placés; mais il y a des espaces préparés pour en recevoir un plus grand nombre. Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, et le vénérable Bède figurent dans ce temple. Dans la pensée du roi Louis, les Saxons qui ont envahi les îles britanniques, sont membres de la grande famille germanique. C'est le même principe qui a fait admettre, dans le Walhalla, Clovis et Charlemagne.

« Ce sera certainement une grande fête pour toute l'Allemagne que l'inauguration du Walhalla; les étran-

gers y afflueront de toutes les parties de l'Europe (1). »

AUGSBOURG.

L'antique cité d'Augsbourg était autrefois la résidence des électeurs de Trèves. Aujourd'hui leur vieux

(1) *Nota.* Cette inauguration a eu lieu à Ratisbonne le 18 octobre 1842. Voici le compte qu'en ont rendu les journaux allemands :

« Le roi et la reine de Bavière ont été reçus au pied de la montagne sur laquelle est élevé ce Panthéon, par les représentants des princes de la confédération germanique, ayant à leur tête les envoyés d'Autriche et de Prusse. Entourée de trente-deux jeunes filles, portant les armes des États de la confédération germanique, la Germanie, vêtue d'une magnifique robe de satin blanc, recouverte d'un manteau de velours rouge, broché d'or, portant un glaive suspendu à une ceinture d'or, et sur la tête la couronne murale, s'avança au devant du roi à moitié chemin de l'escalier, lui présenta d'abord une pièce de vers, et lui remit ensuite une couronne de laurier vert.

« Le roi fut vivement réjoui de cette scène inattendue, et s'écria à plusieurs reprises : « *C'est une belle, une sublime* « *idée.* »

« Au discours prononcé par le président de la régence, le roi répondit : « Puisse le Walhalla favoriser la force et le développement des idées allemandes! Puissent tous les Allemands, « à quelque pays qu'ils appartiennent, toujours sentir qu'ils ont « une patrie commune, une patrie dont ils peuvent être fiers ! « Que chacun d'eux contribue de tout son pouvoir à l'illustrer ! » Les portes du Panthéon furent alors ouvertes. »

Il est probable que nos héros de Juillet n'y seront point admis, fussent-ils même *Allemands*.

palais n'est plus habité. Il est voisin du palais archiépiscopal et de la métropole, vaste et gothique vaisseau.

Devant l'hôtel-de-ville existe une belle fontaine en marbre et br onze, surmontée d'une statue, aussi en bronze, représentant l'empereur Auguste, fondateur de cette vil'e, où il établit une colonie romaine, huit ans avant Jésus-Christ. De là lui vint le nom d'*Augsbourg*, ville d'Auguste.

Au centre de cette antique cité existe une sorte de petite ville, aussi entourée de murailles, et qui a quatre portes. Ce quartier fut anciennement bâti et occupé par les comtes de Frugger, dans le but d'y recueillir les pauvres d'Augsbourg et de leur y donner un asile. Aujourd'hui même, ceux qui l'habitent, sont encore exempts d'impôts, ses charitables fondateurs les payant pour eux à l'État. Certes voilà une noble et vraiment philanthropique institution, s'il en fut jamais. Aussi, la religion peut seule en inspirer de semblables; et celle-ci doit en faire bénir les auteurs, si, quelque part encore, il existe de la reconnaissance.

Sur les portes de l'enceinte se voient les armes de cette noble et bienfaisante famille. D'abord elles représentaient, chose remarquable, deux fleurs de lis; mais depuis il y a été ajouté un casque surmonté d'une autre fleur de lis, lorsque cette famille eut acquis plusieurs degrés de noblesse. Elle avait eu pour auteur, a-t-on dit, un riche tisserand, ou plutôt un marchand de toile, d'Augsbourg; et elle dut son illustration à ses vertus et aux services pécuniaires qu'elle a rendus aux empereurs

d'Allemagne, dans des circonstances importantes (1). Aujourd'hui une des branches de cette famille porte le titre de prince de *Babenhausen*, et occupe de grandes charges en Allemagne.

Avant la peste qui vint fondre sur Augsbourg, dans le dix-septième siècle, cette ville, anciennement libre, riche et puissante, comptait 100 mille habitants. Mais le commerce avec l'Orient ayant fait tort au sien, elle se dépeupla peu à peu, à tel point que sa population actuelle est réduite à 30,000 âmes. Toutefois son commerce est, dit-on, encore supérieur à celui de Munich ; mais, en revanche, depuis sa réunion à la Bavière, la noblesse a cessé d'y habiter. Aussi maintenant elle semble pauvre et déserte, et quoique elle ait encore l'aspect d'une grande et belle ville, par ses places et par ses monuments, elle inspire la tristesse. Parmi

(1) Antonio Frugger, en 1518, reçut chez lui Charles-Quint, lorsque ce prince vint présider la diète de 1530, et il lui avança des sommes considérables pour faire la guerre à Venise. Cet Antonio Frugger avait une telle fortune, que Charles V disait de lui à François Ier, lorsqu'il passa par Paris et que le roi de France lui montrait les raretés de son palais : « *J'ai un tisserand, à Augsbourg, qui, avec son or, pourrait acheter toutes vos richesses.* »

Une autre fois, en 1536, revenant de la campagne de Tunis, ce même empereur fut encore descendre chez Frugger, qui, déployant un luxe merveilleux, fit faire dans la salle du banquet un grand feu avec du bois de canelle, dans lequel il jeta toutes les obligations que lui avait signées ce prince, et qui se montaient à des sommes immenses. On montre encore cette salle, la seule aujourd'hui existante, dit-on, de l'ancienne demeure de Frugger, le reste ayant été brûlé par un incendie en 1690.

les choses remarquables qu'elle possède, on me fit voir, au milieu de la grande rue dite de Maximilien, trois fontaines en marbre, surmontées de statues en bronze, dignes de fixer l'attention des voyageurs. Dans l'église de Saint-Ulrich, sous le maître-autel, est déposé le corps vénéré du saint dont elle porte le nom, et qui, étant évêque d'Augsbourg, avait combattu et vaincu Attila. Cette gothique église est vaste et imposante.

La rivière qui passe à Augsbourg se nomme *Vertach.*

ULM.

La place d'Ulm, située entre Augsbourg et Stuttgard, est devenue célèbre par la victoire que Napoléon y remporta, et où il fit prisonniers 40,000 Autrichiens, qui se rendirent avec le général Mack, qui les commandait. Ce fait d'armes paraît fabuleux et laisse, malgré soi, supposer quelque trahison. Car le vallon où se laissa enfermer l'armée autrichienne, n'était, je l'ai traversé, ni assez profond, ni assez resserré, pour qu'elle ne pût percer l'armée ennemie par un de ces coups audacieux qu'inspirent l'honneur et la bravoure, lorsqu'une cause mystérieuse ne paralyse pas le courage de guerriers aussi braves que les Allemands.

Au delà d'Ulm, je passai par la petite ville d'Esslingen, construite en bois et peuplée de 5, à 6,000 habitants. On y fabrique beaucoup d'objets en fer-blanc, telles que bouilloires, lampes, etc., etc., le tout recouvert de vernis. Les environs d'Esslingen, comme de tant d'autres lieux d'Allemagne, furent aussi témoins

de divers combats meurtriers pendant les campagnes de Napoléon.

STUTTGARD.

La capitale du royaume de Wurtemberg est aussi bâtie en bois; mais comme la charpente de ses maisons est recouverte d'un enduit, elles semblent construites en pierres. Ses rues sont larges et bien pavées, chose rare en Allemagne.

Stuttgard possède quelques beaux édifices, ainsi qu'une riche galerie de tableaux et de statues, et plusieurs bibliothèques. Elle a aussi diverses manufactures; entre autres d'étoffes de soie, d'or, d'argent, d'acier, etc. Le palais royal est d'une noble architecture. Il est composé d'un vaste corps principal et de deux ailes. Au-dessus du fronton s'élève une immense couronne royale dorée. Les jardins sont dessinés à la manière de Le Nôtre; et en face du palais on admire une vaste pièce d'eau, et des orangers les plus beaux que j'aie vus en Allemagne. L'intérieur du palais est d'une grande simplicité; il possède peu de tableaux; mais, en revanche, on y voit un grand nombre de pendules de différentes grandeurs, jouant pour la plupart des airs charmants. Certes jamais roi ne dut connaître mieux les heures, et ne fut à même par conséquent de mieux régler son temps et ses occupations. En effet, c'est un des rois de nos jours le plus aimé et le plus digne de l'être.

Stuttgard, peuplée de 30 à 40,000 âmes, est située dans un pays fertile et couvert d'arbres fruitiers. Les

routes mêmes en sont bordées, comme, au reste, en beaucoup d'autres contrées d'Allemagne. Mais il manque à cette ville une rivière ; et j'ignore ce qui, primitivement, a pu empêcher ses habitants d'aller s'établir, de préférence, sur les bords de la rivière de Neker, qui n'en est distante que d'une demi-lieue. Peut-être Stuttgard ne fut-elle d'abord qu'un château fort, ou bien un rendez-vous de chasse dans une forêt, défrichée depuis par une population plus nombreuse, et changée en un sol riche et bien cultivé. La religion dominante du royaume de Wurtemberg est protestante, et son gouvernement est aussi devenu constitutionnel. Il n'y a de session des chambres que tous les trois ans ; mais dans leur intervalle un comité permanent s'occupe des affaires de l'Etat. Les pairs du royaume sont peu nombreux, dit-on, mais composés de familles illustres d'Allemagne, c'est-à-dire de princes et de comtes, autrefois souverains, aujourd'hui médiatisés. Leurs séances sont secrètes; ils n'ont pas de costume particulier, mais l'uniforme qui leur est propre. Quant aux députés, ils sont de deux classes : ceux des nobles et ceux du tiers-état. Les premiers sont plus nombreux, et ont un habit bleu brodé d'argent, tandis que les seconds sont revêtus d'un manteau noir. « Là, « ainsi que le dit M. le vicomte d'Arlincourt (dans son « *Pèlerin*, vol. III, p. 240), ne s'élève pas ce foyer « de passions révolutionnaires, qui, ailleurs, s'appelle *tribune*. Les membres de l'assemblée ne parlent guère que de leur place, et les discours écrits « ne sont pas permis. Point de femmes aux galeries. La « reine elle-même ne peut assister à aucune séance.

« La prudence nationale a eu soin d'écarter de l'en-
« ceinte législative tout ce qui pouvait donner un dan-
« gereux essor à l'imagination, tout ce qui pouvait
« entraîner l'esprit à briller aux dépens de la sa-
« gesse.

« Le roi, debout sur son trône, avait à recevoir
« la prestation de serment de son fils, qui s'avança
« vers lui et prononça *je le jure.* Son père lui tendit
« la main et la lui serra. Le roi en fait autant lors-
« qu'un pair ou un député lui a prêté serment. »

CARLSRHUE.

La capitale du grand duché de Bade, Carlsrhue, est, sans nul doute, une des plus jolies villes de toute l'Allemagne. Sur une belle place se voit le tombeau du célèbre margrave Charles-Guillaume de Bade, mort en 1538. C'est une pyramide en bronze, élevée sur l'emplacement d'une ancienne église démolie, et qui, en cessant d'exister, a permis d'agrandir de beaucoup la place dont je viens de parler, et sur laquelle, outre le tombeau mentionné, on a aussi élevé une fontaine jaillissante. Sur une des faces de la place se voit l'hôtel-de-ville, d'assez belle architecture, et sur une autre se montre la cathédra'e.

Ce forum communique à une autre p'ace fort vaste et circulaire, où est situé le palais grand-ducal. Elle est ornée de portiques, et 11 principales rues de la ville, dont le palais est le point central, viennent y aboutir, après avoir traversé toute la cité. De sorte que

ces rues semblent former autant de rayons qui partent de cette place et vont aboutir à la circonférence.

Du haut d'une tour, placée derrière le palais, et qui est le point central de la ville, je pus apercevoir, au sud, les montagnes éloignées du *Schward's Wall* (Forêt-Noire), au sud-ouest les Vosges, et au nord-est les montagnes dites *Berg's Strass*, qui longent les bords du Rhin.

L'intérieur du palais n'offre rien de bien remarquable pour les personnes qui ont vu ceux de Berlin, de Vienne, de Munich, etc. Aussi n'entrerai-je dans aucun détail sur son compte.

Quant à la ville, elle est en partie bâtie en bois; mais comme un enduit recouvre la charpente de ses maisons, leur aspect n'offre rien de désagréable. Carlsrhue fut bâtie sur une portion de la forêt ou du parc des anciens margraves, aujourd'hui grands-ducs de Bade, lesquels accordèrent du terrain à ceux qui voulurent y venir bâtir.

Autrefois cette ville n'était qu'un village, placé au milieu de la forêt. Il devint ensuite un rendez-vous de chasse des margraves, puis une ville. Le palais actuel ne date que de 1715.

Le seul théâtre qui existe dans cette charmante ville, est celui de la cour. Le public y est admis, et on y est infiniment plus à son aise que dans beaucoup de nos théâtres de Paris. Les siéges mêmes du parterre sont en velours, et une galerie règne sur le devant de chaque rang de loges. Quoique peu vaste, ce théâtre paraît suffire à la population, qui n'est, d'ailleurs, que de 16 à 20,000 âmes. Carlsrhue possède divers établissements

littéraires et d'amusement, et quelques fabriques d'acier, de bijouteries, d'ébénisteries, etc., etc.

LE MURGHTAL.

En quittant Carlsrhue pour me diriger vers Bade, je suivis une route charmante qui me conduisit dans le Murghtal, vallée délicieuse que parcourt la rivière de Murght. Dans cette vallée on découvre, au sommet d'une montagne qui la borde, un vieux château appelé *Ebersteinbourg* (château d'Eberstein), antique berceau de la maison d'Eberstein, souche des ducs de Zeringen. Un chemin en zig-zag, ombragé par les arbres séculaires de la forêt qui recouvre les flancs de la montagne, m'y conduisit; et, lorsque j'y fus parvenu, je découvris à la fois toute la vallée de Murghtal, ainsi que toutes les montagnes qui la bordent, et au-delà une plaine immense, où fuit en serpentant le beau fleuve du Rhin, qui la fertilise.

Sur une portion ruinée de cet antique château féodal, on a construit une espèce de pavillon en forme d'ermitage, où l'on voit une salle, sur les murs de laquelle on a tracé la longue généalogie de la maison des comtes d'Eberstein, à qui appartenait ce manoir, acheté par le défunt margrave Frédéric II, fils de Charles Frédéric, margrave de Bade, pour en faire un rendez-vous de chasse. Une salle d'armes contient les armures des comtes d'Eberstein, rangées avec ordre; et sur leurs écus sont peints leurs blasons, représentant un sanglier. Armes parlantes, puisque le nom d'*Eberstein* est composé de deux mots : *eber*, sanglier,

et *stein*, pierre, rocher. Cette pièce sert de salle à manger au grand-duc, et à sa suite est un salon rond, dont les fenêtres sont ornées de vitraux coloriés d'une grande beauté de dessin. Son architecture est de forme gothique, ainsi que les meubles qu'elle contient, et tout y est de très-bon goût.

La maison d'Eberstein a contracté des alliances avec différentes maisons souveraines, entre autres avec celles de Hanovre et de Hapsbourg, par conséquent avec la maison d'Autriche et autres.

BADEN.

Cette agréable petite ville, autrefois capitale du margraviat de Bade, est située dans une des charmantes vallées latérales à la Forêt-Noire, à deux lieues de Rastadt, à sept de Carlsrhue, et sur les bords riants du ruisseau nommé *Osbach* ou *Oelbach*, qui, au moyen âge, servait de séparation entre la France rhénane et l'Allemagne, et a donné à ce canton le nom d'*Olgau* ou *Ufgau*. Plus tard ce même ruisseau a servi de limite aux évêchés de Spire et de Strasbourg.

Les Romains donnèrent à Baden le nom de *Civitas Aurelia aquensis*, et les Allemands celui qu'elle porte, ainsi que l'a constaté, pour la première fois, un acte de l'année 676.

Baden est irrégulièrement bâtie et appuyée en amphithéâtre sur le penchant d'une colline. Les fossés et les tours qui la défendaient ont été comblés et démolis en grande partie depuis quelques années, ainsi que les

quatre portes, et convertis en belles rues et en agréables promenades.

Cette ville, qui chaque année attire un si grand concours de personnages distingués, malades ou bien portants, jeunes ou vieux, gais ou tristes, sages ou fous, est peu considérable, puisqu'elle ne contient guère que 4,280 habitants, non compris, il est vrai, les étrangers.

Baden possède un établissement public où tous les plaisirs se trouvent joints à tous les besoins et à tous les agréments de la vie. On y trouve un café, un restaurant excellent, une librairie, un marchand de tableaux et de gravures, une immense salle de bal, de 150 pieds de longueur sur environ 51 pieds de largeur; une salle pour les jeux de hasard, malheureusement beaucoup trop fréquentée; un théâtre, des jardins dessinés à l'anglaise, et une longue et large allée, ombragée par des arbres grands et touffus, le long desquels sont rangées des boutiques bien fournies de toute sorte d'objets. Ce bel établissement, qui offre tant de charme et d'activité, ne peut qu'ajouter à la distraction des malades et des désœuvrés nombreux, qui ne vont aux eaux que pour tuer le temps. On nomme ces lieux *Maison de conversation.*

Du sommet d'un coteau boisé, situé derrière l'élégant édifice dont je viens de parler, on découvre toute la ville et ses environs. Et en face, au sommet d'une haute montagne, éloignée d'environ une lieue et couverte de pins, s'aperçoit les ruines imposantes de l'antique château fort des margraves de Bade, rendez-vous quotidien des promeneurs des deux sexes.

LE NOUVEAU CHATEAU.

Les margraves habitèrent ce vieux château jusque vers le milieu du quinzième siècle, pour se garantir des guerres si fréquentes du moyen âge. Mais quand la civilisation et la paix eurent remplacé en Allemagne les siècles héroïques, le margrave Christophe se fit construire une nouvelle résidence, plus rapprochée des eaux thermales et dans un site moins sauvage; elle fut terminée vers 1417. Mais Philippe II n'en ayant point été satisfait, la remplaça par une autre plus digne de lui, et qui fut achevée en 1579. Malheureusement ce dernier édifice eut aussi une courte existence, ayant été, par suite des guerres de l'époque, détruit par les Français Depuis, on employa ses matériaux à construire au même lieu le château, aujourd'hui existant, et connu sous le nom de *Nouveau château*. Il n'a rien que de fort ordinaire, à l'extérieur comme à l'intérieur, et n'a de remarquable que sa magnifique position, qui domine toute la contrée. Au nord-est on aperçoit, sur des masses de rochers, les ruines imposantes de la vieille forteresse des margraves, s'élevant au-dessus des sombres forêts de sapins qui s'étendent à ses pieds et l'enveloppent. Au sud-est la ville de Baden, construite en amphithéâtre au-dessous du château, et découvrant à son pied une fraîche vallée qui éta'e ses sites gracieux. Dans le lointain apparaissent, enveloppées d'azur, les hautes montagnes de la Forêt-Noire, appelées en allemand *Hochgeburg;* à l'ouest se déroule la belle vallée d'Os, et au-delà s'aperçoit le Rhin, aux

valeureux souvenirs, qui parcourt et fertilise une immense plaine, en y faisant mille contours. Enfin, les Vosges terminent ce vaste horizon, et ressemblent, par leur éloignement, à une vapeur bleuâtre qui paraît confondre le ciel avec la terre.

Sous la première porte du château est suspendu un esturgeon desséché, qui fut pris, dit-on, dans le Rhin, aux environs de Durlach, pendant la première occupation de ces contrées par les Suédois; ce qui donna, aux habitants du pays, la singulière idée de considérer la prise de ce poisson marin dans le fleuve, comme l'heureux augure du départ des soldats du Nord.

Mais l'objet qu'on montre aux étrangers avec le plus d'intérêt, ce sont des souterrains voûtés dont on ignore la véritable origine. On suppose qu'ils appartinrent d'abord à un temple romain consacré aux dieux tutélaires de la *Ville des sources;* dénomination rendue en allemand par les mots *Bade-Baden* (ville des bains), parce que ces sortes de temples étaient ordinairement construits sur des hauteurs. D'après cette hypothèse, ces voûtes seraient une image du monde souterrain, suivant la coutume des Romains d'en placer de semblables dans des grottes solitaires au-dessous de leurs temples. Ces lieux étaient consacrés à Pluton et à Proserpine, divinités infernales, et leurs voûtes avaient une ouverture par où, suivant la croyance populaire, entraient et sortaient les ombres. Une ouverture semblable, mais plus grande (elle est aujourd'hui bouchée), se trouvait sous la dernière voûte du château. Les Romains célébraient l'ouverture du monde souterrain quatre fois par an : en août, le lendemain

des Vulcanales, le 4 octobre, et le 8 novembre. Ces sanctuaires, fermés toute l'année, ne s'ouvraient que ces jours-là (1).

Depuis les Romains, ces lieux durent, suivant les temps, servir à d'autres usages. Aussi la tradition rapporte, qu'au moyen âge, on y tenait les séances *du tribunal secret;* et l'on parle même d'exécutions occultes qu'on y aurait faites. Or, de tels récits, transmis de génération en génération, ont dû nécessairement avoir un fond véridique; sans quoi le peuple de ces contrées n'aurait pas plus conçu l'idée d'un tribunal secret que celle des dieux infernaux et d'un Mercure sculpté, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs que sous le nom de l'*Homme sculpté* (*Gehauenen-Mannes*) (2). Au reste, en est ainsi, sans doute, de beaucoup de traditions merveilleuses, absurdes même en apparence, mais qui, parfois, ont un fond de vérité qui se rattache à l'histoire du pays, et qui se retrouve lorsqu'on parvient à les dépouiller de leur obscure et fabuleuse enveloppe.

Quoi qu'il en soit de l'origine de ces souterrains, on m'en fit voir un que la tradition désigne sous le nom *des oubliettes*, et dans lequel, par une ouverture pratiquée à sa voûte (que l'on montre encore, ce cachot n'ayant pas de porte), on faisait descendre les victimes condamnées par le tribunal secret. C'est sans doute

(1) Ces cérémonies peuvent aussi rappeler les fêtes instituées par les Grecs en l'honneur de Proserpine, après que Pluton l'eut ravie à Cérès, sa mère.

(2) Voir Schreiber.

par cette ouverture, qu'au temps des Romains, on supposait qu'entraient et sortaient les ombres. Mais il est plus probable que ce lieu fut un cachot, tel que la prison Mamertine à Rome, dans lequel on enfermait, pour les exécuter, des condamnés puissants, en faveur desquels on pouvait craindre l'intérêt public ou la vengeance de leurs partisans.

On m'y montra aussi la salle où se serait assemblé ce terrible tribunal (renouvelé par les carbonari et autres sectaires de nos jours), et le cachot, ainsi que le puits, profond, dit-on, de 300 pieds, dans lequel, après l'exécution des condamnés, on aurait précipité leurs cadavres.

LES SOURCES.

Bade a 13 sources d'eau chaude, qui diffèrent entre elles sous le rapport de la chaleur, comme sous celui de leurs vertus particulières. La plus faible de ces sources est située hors de la ville, et la plus abondante, ainsi que la plus chaude, se trouve au contraire dans la ville. Les plus chaudes ont 54° de chaleur; les moins chaudes n'en ont que 40. La fontaine de 54°, nommée *Urspring,* la plus abondante de toutes, existait déjà du temps des Romains, ainsi que l'atteste le beau pavé en marbre blanc, recouvrant le sol du caveau qui la renferme. Cette source sort avec une telle abondance du rocher d'où elle s'échappe, que, dans l'espace de 24 heures, elle fournit, dit-on (1), 7,345,440 pouces

(1) Voyez Schreiber, Guide des voyageurs à Bade et dans Grand-Duché, p. 42 et suiv.

cubes d'eau. La voûte du caveau où elle coule est recouverte de cristallisations formées par les siècles.

La plupart des sources s'échappent de terre à peu de distance les unes des autres, et se trouvent derrière l'église Collégiale, au pied de la terrasse du château. Ce qui a porté les habitants à appeler cette partie de la ville *les enfers*. Il est probable que toutes n'ont qu'un même foyer, d'où elles s'échappent par diverses issues.

Les anciens établissements de Bade sont peu connus. On ne possède qu'une relation exacte de ces établissements, avant la dévastation de la ville par les troupes de Weimar, en 1643, et sa destruction totale, en 1688, par les Français. Elle fut transmise par deux médecins distingués : *J. Mathaï*, premier médecin du margrave d'alors, et *Küfer*, médecin de Strasbourg.

La table d'hôte de la plupart de ces hôtels est généralement bonne, quoique la cuisine soit à la manière allemande. Ceux qui préfèrent la française, vont la chercher au restaurant de Chabert, à la maison dite de *Conversation*, dont j'ai parlé.

Les environs de Bade fournissent en abondance les choses nécessaires à la vie. Toutefois, les légumes fins se tirent pour la plupart de Strasbourg.

PAVILLON D'ÉTÉ DU GRAND-DUC.

Outre la résidence souveraine dont j'ai parlé, le grand-duc possède dans la ville un petit palais d'été, jolie *villa,* d'une construction simple, mais de bon goût, accompagnée de jardins agréablement dessinés.

La grande-duchesse douairière (1) habite aussi une jolie *villa*, bâtie sur un terrain un peu élevé, près de l'auberge de l'Agneau d'or et de la nouvelle promenade. Sa situation est charmante, et de son belvédère on découvre une vue délicieuse et étendue. Elle est entourée de jardins à l'anglaise parfaitement dessinés.

LICHTENTAL.

Une des plus agréables promenades des environs de Bade est, sans contredit, celle qui mène au couvent de *Lichtental*, et qui est ombragée de chênes, de trembles et d'érables. En y entrant, on y admire plusieurs élégantes maisons de campagne, parmi lesquelles se distingue la charmante villa du prince *Wasa*, accompagnée de jardins à l'anglaise. A droite du chemin, se voient de vertes collines ; à gauche, au milieu de prés fleuris et du gazon le plus tendre, se font apercevoir les bains dits de *Stéphanie*, du nom de la grande-duchesse douairière. Dans le lointain, s'élève une montagne de sapins, connue sous le nom de *Mercure*.

A mesure que l'on avance, la vallée devient encore plus ravissante ; et sur le bord de l'allée, près d'une charmante habitation, nommée *Quettig*, on a placé un banc de gazon, d'où l'on aperçoit Baden, sous l'aspect le plus pittoresque, ses environs, ses masses imposantes de rochers, et son vieux château, qui termine si bien ce magnifique point de vue.

L'allée plantée de chênes se prolonge ensuite à

(1) La princesse Stéphanie Buonaparte.

travers des champs et des prairies jusqu'au joli village de *Gunzenbach*, où elle se termine. Alors elle est remplacée par une autre allée, ombragée de trembles et d'érables. Celle-ci est bordée, à main droite, par une prairie, nommée *Anmatt*, qui s'étend le long d'une forêt de sapins. A main gauche coule la rivière *d'Oelbach*, au bord de laquelle sont bâties les maisons de *Hunterbeuern*, c'est-à-dire, sous *Beuern*. Enfin, l'on arrive à l'antique monastère de *Lichtental*, bâti au pied d'une montagne escarpée, au pied de laquelle coule l'Albach.

Les religieuses qui habitent ce séjour de la paix sont de l'ordre de Cîteaux, et soumises à une règle sévère, qui toutefois est suspendue le jour où le souverain et sa famille visitent le couvent; alors tout profane peut pénétrer dans ce lieu de retraite.

L'église neuve est petite et n'offre rien d'intéressant, sinon un *ex-voto*, fort ancien, composé des portraits des fondateurs et fondatrices du couvent. L'ancienne église, contiguë à celle-ci, offre plus d'intérêt, à cause de son architecture du treizième siècle, de son obscurité, et des nombreux monuments funèbres qu'elle contient. Parmi eux se distinguent ceux de plusieurs margraves de Bade, de la ligne de Germain, et d'autres, de la ligne de Rodolphe, dit le *Long*, mort en 1372, et qui fut le dernier de ceux qu'on y enterra. Ce prince a dû être un colosse, d'après son monument, placé au milieu de l'église, sur lequel est couchée sa statue gigantesque.

LAC HERRENWIESERSÉE. (Chronique.)

Au sommet de *Harrenwieserberg*, qui domine le pauvre et chétif village de *Hundsbach*, bâti au fond d'une vallée, à trois lieues de Bade, iexiste un plateau sur lequel est un lac nommé *Herrenwiesersée*, dont on n'a jamais pu, dit-on, mesurer la profondeur.

Les habitants de la vallée le désignent quelquefois sous le nom de *Moummelsée*, du mot *Muemmelchen*, qui signifie *Nymphe*, et dont voici l'origine :

Jadis, s'il faut en croire une tradition populaire, l'onde de ce lac était habitée par des nymphes bienfaisantes. Souvent, lorsque les femmes du pays se levaient au point du jour pour se mettre à l'ouvrage, elles trouvaient leur besogne achevée. Mais, par malheur, les mœurs des habitants étant devenues moins pures, les nymphes cessèrent de se montrer et de leur être utiles.

Un jour, dans l'ancien temps, une de ces naïades fut rencontrée dans les montagnes voisines de ce lac par un jeune berger qui, frappé de son éclatante beauté, en devint éperdument amoureux. Et depuis lors, l'un et l'autre venaient, chaque jour, auprès d'une fontaine, s'entretenir de leurs sentiments mutuels, et restaient ensemble jusqu'à l'heure où l'étoile du soir se faisait entrevoir à travers le sombre feuillage des sapins. Chaque jour aussi, le jeune berger se plaisait à couronner de fleurs les beaux cheveux de sa nymphe, qui, en retour, enseignait au jouvencel l'art de moduler des sons mélodieux. Mais aussitôt que l'astre du jour inclinait son disque brillant vers l'horizon, elle s'éloignait

du berger en lui interdisant de la suivre jusqu'au lac, et d'aller l'y chercher, quand même elle serait plusieurs jours sans venir le retrouver à la fontaine.

Quelque temps le jeune pâtre se soumit à sa volonté; mais, enfin, après avoir attendu vainement pendant plusieurs jours sa bien-aimée, il ne put supporter plus longtemps son absence, et il eut la faiblesse de céder au désir d'aller à sa recherche.

Le lendemain donc, au lever de l'aurore, il s'approcha du lac solitaire, et, après s'être assis tristement sur le bord, il se mit à appeler celle qu'il aimait si tendrement. Mais, hélas! à peine eut-il prononcé ce nom si cher à son cœur, qu'un soupir parti du fond du lac se fit entendre à la surface, et l'eau soudain parut teinte de sang.

A cette vue, l'infortuné berger, saisi d'horreur et livré aux angoisses du désespoir, s'éloigna de ces funestes lieux, où jamais on ne le vit reparaître. Depuis lors, le lac prit le nom de *Moummelsée*, c'est-à-dire *Lac de la Nymphe,* qu'il a conservé.

« Nous sommes tenté, dit Schreiber, rapporteur de cette Chronique, de prendre cette tradition pour une allégorie : le *volet,* plante qui croît en abondance dans ce lac, ferme son calice le soir pour s'enfoncer dans l'eau; mais, le lendemain, aux premiers rayons du soleil, il se redresse et s'ouvre de nouveau. Or les nymphes, descendant au fond du lac pour reparaître ensuite à sa surface, ne pourraient-elles pas être le symbole gracieux de cette fleur? L'imagination ayant découvert dans cette plante l'apparence de la vie, n'aura pas hésité à lui prêter des formes. Et qui sait si ce ne

sont pas de semblables fictions qui ont peuplé les lacs des montagnes de nymphes et de naïades?

CHATEAU DE WINDECK.

A un quart de lieue du beau bourg de *Buhl,* situé à trois lieues de Bade et à huit lieues de Strasbourg, est le village de *Capelle-sous-Windeck*, bâti dans un délicieux vallon, bordé de jolis coteaux de vignes, et orné de vertes prairies. Du haut de la tour de son église, qui est belle, on jouit de la vue de toute cette partie de la contrée parcourue par le Rhin. Après ce village, on arrive, au bout d'une heure, et par un chemin bordé de vignobles, aux ruines du château de *Windeck,* qui semblent encore commander à la plus belle plaine de l'Allemagne et de l'Alsace. La vue du Rhin ajoute encore à la beauté de ce panorama, et l'on y découvre même la magnifique tour de la cathédrale de Strasbourg, à travers la vapeur azurée de l'horizon.

Ce château avait été le séjour d'une puissante famille du Martingau, les *dynastes de Windeck*, qui, dès le treizième siècle, étaient déjà divisés en plusieurs branches. Ces chevaliers étaient les protecteurs de l'abbaye de *Schwarzach,* dans la ville de *Stollhofen,* et de quantités de villages et de fiefs.

Divisés en trois branches, ces dynastes ou seigneurs feudataires fixèrent leur résidence, l'une au château de Windeck, les autres à *Lauf* et dans la vallée de Buhl. En 1309, Eberlin de Windeck vendit la ville de Stollhofen et les villages de *Sellingen* et de *Hugelsheim,* au margrave Rodolphe III, de Bade.

En 1370, Regnard de Windeck, un des plus valeureux et des plus entreprenants chevaliers de sa race, s'attira une guerre contre la ville de Strasbourg, par suite d'une contestation vive qui s'éleva entre le doyen du grand chapitre de cette ville, *Jean d'Ochsenstein*, et le prévôt du grand chapitre de la Maison de Kibourg. Ce dernier s'étant joint à Regnard, ils s'emparèrent, dans Strasbourg même, du doyen Jean d'Ochsenstein, et l'emmenèrent secrètement prisonnier au château de Windeck.

Lorsque les Strasbourgeois apprirent cet événement, ils arrêtèrent, par représailles, le prévôt du grand chapitre, et marchèrent contre Windeck. Mais, trop faibles pour pouvoir se rendre maîtres de cette forteresse, défendue par une garnison nombreuse et vaillante, ils durent se contenter de ravager ses environs, comme le raconte *Kœnigshofen.*

BAINS DE LA HOUBE. SASBACH. TOMBEAU DE TURENNE.

A 4 lieues de Bade, et à une demi-lieue de Buhl, existe une métairie et une maison de bains, nommée la Hoube, où l'on est, dit-on, proprement servi. La source d'eau que ce lieu possède n'est que tiède et sort de terre en face de la maison des bains.

C'est à une demi-lieue de la Hoube, au milieu d'une contrée belle et fertile, qu'est situé le village de *Sasbach,* où fut élevé un monument en l'honneur du maréchal de Turenne, tué en cet endroit.

Dans la guerre que Louis XIV avait entreprise en 1672, Montecuculli fut chargé par l'empereur d'Alle-

magne du commandement de ses troupes dans le haut Rhin. Turenne, malgré l'intention qu'il avait alors de rentrer dans la vie privée, ne put se refuser d'obéir aux ordres que lui donna Louis XIV, de marcher contre lui; et ayant traversé le Rhin près de *Willstaett,* il obtint d'abord quelques succès, et fit reculer Montecuculli à *Buhl* et à *Lichteneau.* Mais ce digne rival de Turenne avait donné ordre au général Chavagnac de défendre le pont de *Renchen*, et il fit occuper par 400 hommes l'église et le cimetière.

Turenne, ayant quitté *Gamshurt*, passa par *Achern*, et voulut s'emparer de Saetsbach. Mais Montecuculli étant accouru à la défense de ce village, bien que déjà Turenne se fût emparé des hauteurs voisines, il réussit à placer à temps une partie de sa cavalerie le long du ruisseau qui coule en face de l'église, l'autre partie dans une plaine, située à droite d'Achern, et il se fit suivre par le reste de son armée. De sorte que son infanterie occupait le ruisseau dans toute la longueur de son cours, et sa cavalerie pouvait déboucher dans la plaine en l'appuyant contre la montagne qui la protégeait. Mais, pour faire croire que toute son armée se mettait en mouvement, il eut soin de temps à autre de faire apparaître sur la montagne différents détachements.

Turenne, ayant examiné la position de l'armée autrichienne, crut que, de part et d'autre, il était impossible d'attaquer ou d'être attaqué. Cependant Montecuculli ayant rangé son armée, fit placer sur une hauteur une batterie de six canons, qu'il confia au prince Germain de Bade, voulant prendre quelque repos. Tu-

renne, de son côté, était assis au pied d'un arbre, lorsqu'on vint lui annoncer le mouvement que l'ennemi opérait à sa droite. Aussitôt il monte à cheval et rencontre en chemin le général de Saint-Hilaire, qui venait lui rendre compte d'une batterie qu'il venait de faire placer. Ce fut en cet instant qu'un boulet, parti de la batterie du prince de Bade, vint emporter le bras de Saint-Hilaire et frapper au cœur le maréchal de Turenne, qui, après s'être penché sur le cou de son cheval, et avoir ouvert deux fois les yeux, les referma, hélas ! pour toujours, et priva Louis XIV d'un de ses plus illustres guerriers.

Plongé dans la douleur, le jeune de Saint-Hilaire s'était jeté sur le corps de son père, blessé à mort. Mais ce brave et généreux vieillard lui dit : « *Mon fils, ne pleurez pas sur moi, mais bien sur ce grand homme*, *et sur la patrie*, *qui perd en lui son plus vaillant défenseur.* »

Il paraîtrait, d'après la tradition conservée de ce funeste événement, que le boulet qui trancha les jours de ces deux guerriers, n'est venu les frapper qu'après avoir d'abord atteint le noyer dont le tronc desséché est encore existant. Quoi qu'il en soit, on déposa les entrailles de Turenne dans la chapelle d'*Achern*, et son corps fut transporté en France. A la place où il tomba, on posa une pierre, sur laquelle fut gravée cette épitaphe de Schœpflin :

ICI FUT TUÉ TURENNE.

Hìc cecidit Turennus, *die* 27 *jul. anni* 1675.

La même épitaphe fut inscrite en allemand. Plus tard, le cardinal de Rohan, prince, évêque de Strasbourg, auquel appartenait Sasbach, fit ériger un monument plus digne de ce grand homme; et fit construire, à côté, une maison destinée à loger à perpétuité un invalide français, afin qu'il pût veiller à la garde du monument. Pensée à la fois noble, généreuse et toute française. Mais le vandalisme révolutionnaire, là comme partout, détruisit ce que le patriotisme et l'honneur avaient élevé. Heureusement que si la France fit naître, à cette époque, des monstres qui font encore frémir l'humanité, elle engendra aussi quelques âmes nobles et grandes, pour les opposer aux crimes qui la déshonorèrent; et l'on vit le général Moreau, accompagné de quelques officiers de son état-major, venir rétablir la tombe du grand guerrier, qu'à la fois il avait su admirer et imiter.

Enfin, le 27 juillet 1829, le roi de France, Charles X, dont la belle âme savait honorer le mérite et la vertu, fit ériger le monument aujourd'hui existant. C'est un monolithe en granit gris, poli et fort dur, de 23 pieds 6 pouces de longueur, sur 38 pieds de hauteur, et portant cette inscription :

A TURENNE,

MORT A SALTSBACH

LE 28 JUILLET 1675.

Il faut espérer que ce dernier monument pourra enfin survivre au ravage des temps, et résister, par sa masse solide, à la puissance malfaisante du génie de la

destruction. Au reste, quel que soit son sort futur, et en dépit de la haine ou de l'envie, la gloire de Turenne restera pure et immortelle ; et son beau nom survivra à tous les monuments que la reconnaissance pourrait élever, et que la stupidité pourrait encore détruire.

Parmi les nombreuses épitaphes qui furent faites en l'honneur de ce grand capitaine, la plus estimée, dit-on, est celle-ci :

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois ;
C'est le fruit de ses fameux exploits.
On a voulu par là couronner sa vaillance ;
Afin qu'aux siècles à venir
On ne fît pas de différence
De porter la couronne ou de la soutenir.

FIN.

